LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Tome II.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION *DE L'EMPIRE* DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Hiſtoriographe de France, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FÉNELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*

A LIEGE,

Chez BASSOMPIERRE, fils, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXVII.

LES INCAS.

CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autorisoit Alonzo à chercher dans son ame le secret de cette tristesse, dont il le voyoit consumé. « Inca, lui dit-il, » j'appréhende que le danger qui te menace, » & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé » trop vivement. »

« Tu me soulages, lui dit l'inca, en interrogeant ma tristesse. Je n'osois t'affliger; cependant j'ai besoin qu'un ami s'afflige avec moi. » Ecoute. Il s'agit de mes droits au trône que » j'occupe, & d'où l'inca, roi de Cusco, s'obstine à vouloir me chasser. J'aurois besoin, auprès de lui, d'un ministre éclairé, & d'un médiateur habile; & j'ai jeté les yeux sur toi. » Veux-tu l'être? — Oui, répond Alonzo, si

» ta cauſe eſt juſte. — Elle eſt juſte ; & tu vas
» toi-même en juger. Apprends donc quel fut le
» génie de cet empire dès ſa naiſſance ; dans
» quelle vue il a été fondé ; & comment, deſ-
» tiné à s'agrandir ſans ceſſe, il ne pouvoit,
» ſans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé.

» Autrefois ce pays immenſe étoit habité par
» des peuples ſans loix, ſans diſcipline & ſans
» mœurs. Errants dans les forêts, ils vivoient
» de leur proie, & des fruits qu'une terre in-
» culte ſembloit produire par pitié. Leur chaſſe
» étoit une guerre que l'homme faiſoit à l'homme.
» Les vaincus ſervoient de pâture aux vainqueurs.
» Ils n'attendoient pas le dernier ſoupir de celui
» qu'ils avoient bleſſé, pour boire le ſang de
» ſes veines (*) ; ils le déchiroient tout vivant.
» Ils faiſoient des captifs, & ils les engraiſſoient
» pour leurs feſtins abominables. Si ces captifs
» avoient des femmes, ils les laiſſoient s'unir
» enſemble, ou ils rendoient eux-mêmes leurs
» eſclaves fécondes, & ils dévoroient les enfants.

» Quelques-uns d'entre eux, par l'inſtinct de
» la reconnoiſſance, adoroient, dans la nature,
» tout ce qui leur faiſoit du bien, les monta-
» gnes meres des fleuves, les fleuves mêmes,

(*) *Voyez* Garcil, liv. 1, chap. 12.

» & les fontaines qui arrosoient la terre & la
» fertilisoient, les arbres qui donnoient du bois
» à leurs foyers, les animaux doux & timides
» dont la chair étoit leur pâture, la mer abon-
» dante en poissons, & qu'ils appelloient leur
» nourrice (*). Mais le culte de la terreur étoit
» celui du plus grand nombre.

» Ils s'étoient fait des dieux de tout ce qu'il
» y avoit de plus hideux, de plus horrible ; car
» il semble que l'homme se plaise à s'effrayer.
» Ils adoroient le tigre, le lion, le vautour, les
» grandes couleuvres ; ils adoroient les éléments,
» les orages, les vents, la foudre, les cavernes,
» les précipices ; ils se prosternoient devant les
» torrents dont le bruit imprimoit la crainte, de-
» vant les forêts ténébreuses, au pied de ces
» volcans terribles qui vomissoient sur eux des
» tourbillons de flamme & des rochers brûlants.

» Après avoir imaginé des dieux cruels & san-
» guinaires, il fallut bien leur rendre un culte
» barbare comme eux. L'un crut leur plaire en
» se perçant le sein, en se déchirant les entrail-
» les ; l'autre, plus forcené, arracha ses enfants
» de la mamelle de leur mere, & les égorgea
» sur l'autel de ses dieux altérés de sang. Plus

(*) *Mama Cocha*, mere mer.

» la nature frémiſſoit, plus la divinité devoit ſe » réjouir. On croyoit pouvoir tout attendre des » dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit » de plus cher (*).

» Celui dont les rayons animent la nature, » vit cet égarement ; & il en eut pitié. Il n'eſt pas » étonnant, dit-il, que des inſenſés ſoient méchants. » Au lieu de les punir de s'égarer dans les téne- » bres, envoyons-leur la vérité ; ils marcheront » à ſa lumiere. Il ne m'eſt pas plus difficile d'éclai- » rer leur intelligence que d'éclairer leurs yeux.

» Il dit, & il envoie dans ces climats ſauvages » deux de ſes enfants bien-aimés, le ſage & » vertueux Manco, & la belle Oello, ſa ſœur » & ſon épouſe (**).

» Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit cé- » lebre & révéré où ces enfants du ſoleil deſ- » cendirent (*a*). Les ſauvages, répandus dans » les forêts d'alentour, ſe raſſemblerent à leur » voix. Manco apprit aux hommes à labourer la » terre, à la ſemer, à diriger le cours des eaux, » pour l'arroſer ; Oello inſtruiſit les femmes à » filer, à ourdir la laine, à ſe vêtir de ces tiſſus, » à vaquer aux ſoins domeſtiques, à ſervir leurs

---

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.
(**) Garcil. liv. 1, chap. 15.

» époux avec un zele tendre, à élever leurs
» enfants.

» Au don des arts, ces fondateurs ajouterent
» le don des loix. Le culte du ſoleil leur pere,
» ce culte inſpiré par l'amour, fondé ſur la re-
» connoiſſance, & qui ne coûta jamais un ſoupir
» à la nature, ni un murmure à la raiſon, fut la
» premiere de ces loix, & l'ame de toutes les
» autres.

» L'homme, étonné de voir ſi près de lui des
» biens qu'il ne ſoupçonnoit pas, l'abondance,
» la ſûreté, la paix, crut recevoir un nouvel
» être. Ses beſoins ſatisfaits, ſes terreurs diſſi-
» pées, le plaiſir d'adorer un Dieu propice &
» bienfaiſant, le devoir d'être juſte & bon à
» ſon exemple, la facilité d'être heureux, la
» bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une
» innocente & paiſible ſociété captiva tous les
» cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barba-
» res, ces peuples ſe laiſſerent apprivoiſer ſans
» peine, & ranger ſous de douces loix. Cuſco
» fut fondé par leurs mains; cent villages l'en-
» vironnerent (*b*); & le vénérable Manco, avant
» d'aller ſe repoſer auprès du ſoleil ſon pere,
» vit proſpérer, dès ſa naiſſance, l'empire qu'il
» avoit fondé.

» Son fils ainé lui ſuccéda (*c*); &, comme
» lui, par la douceur, la perſuaſion, les bien-

» faits, il recula les bornes de cet heureux em-
» pire.

» Le fils aîné de celui-ci (*d*) fit reſpecter ſes
» armes, mais ne les employa qu'à rendre ſes
» voiſins dociles, ſans tremper ſes mains dans
» leur ſang.

» Son ſucceſſeur (*e*) fut moins heureux :
» les peuples qu'il vouloit gagner le forcerent de
» les combattre (*f*). Le premier combat fut ſan-
» glant; mais le vainqueur, par ſes vertus, ſe
» fit pardonner ſa victoire. Sa valeur apprit à le
» craindre ; ſa clémence apprit à l'aimer.

» Le fils aîné de ce héros (*g*) fit des con-
» quêtes encore plus vaſtes, ſans coûter ni lar-
» mes ni ſang aux peuples qu'il ſoumit à ſon
» obéiſſance. Son retour à Cuſco fut le plus beau
» triomphe : il y fut porté par des rois.

» Les incas qui lui ſuccéderent (*h*), furent
» obligés quelquefois, pour dompter des peuples
» féroces, d'aſſiéger leur retraite, de les y re-
» pouſſer, & de leur laiſſer prendre conſeil de la
» néceſſité. Mais nos armes les attendoient, &
» ne les provoquoient jamais. On avoit pour
» maxime de les abandonner, plutôt que de les
» détruire, s'ils s'obſtinoient à vivre indépendants
» & malheureux. La paix alloit au devant d'eux,
» toujours indulgente & facile, & n'exigeant de
» ces rebelles que de conſentir à goûter les biens

» qu'elle leur préſentoit (*i*). Engager le monde
» à être heureux, fut le grand projet des incas.
» Un culte pur, de ſages loix, des lumieres,
» des arts utiles étoient les fruits de la victoire;
» & ils les laiſſoient aux vaincus. Telle a été,
» pendant onze regnes, leur ambition & leur
» gloire; tel a été le prix de leurs travaux.

» Cependant plus on étendoit les limites de
» cet empire, plus on avoit de peine à les garder.
» Dans tout l'eſpace de dix regnes, l'empire
» n'avoit vu qu'une ſeule révolte. Mon pere, le
» plus doux & le plus juſte des rois, en vit trois,
» l'une vers le nord, deux au midi de ces mon-
» tagnes. Les extrêmités, reculées, n'étoient
» plus ſous les yeux du monarque. Vers l'au-
» rore, on avoit franchi la haute barriere des
» Andes (*); on touchoit à la mer dans les ré-
» gions du couchant; vers le nord & vers le
» midi, nous avions encore à pénétrer dans des
» déſerts profonds & vaſtes; enfin, le plan de
» nos conquêtes embraſſoit tout ce continent.
» Il exigeoit donc un partage entre les enfants
» du ſoleil.

» Mon pere, après avoir conquis cette vaſte
» & riche province, a cru que le moment du

(*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres*.

» partage étoit arrivé. Il avoit époufé deux fem-
» mes ; l'une étoit Ocello, fa fœur ; l'autre, Zulma,
» fille du fang des rois (*k*). Huafcar eft l'ainé
» des enfants d'Ocello ; il poffede Cufco, la
» ville du foleil, & l'empire de nos ancêtres. Je
» fuis l'ainé des enfants de Zulma ; & la pro-
» vince de Quito, ce fruit des exploits de mon
» pere, eft l'héritage qu'en mourant il a bien
» voulu me laiffer.

» A-t-il pu difpofer d'un bien qu'il ne tenoit que
» de lui-même, qu'il ne devoit qu'à fa valeur ?
» C'eft ce qui caufe, entre mon frere & moi,
» des débats qui feront fanglants, s'il me force
» à prendre les armes.

» Mon frere eft altier & fuperbe. Son froid
» orgueil ne fut jamais fléchir. Au mépris de la
» volonté & de la mémoire d'un pere, il exige
» de moi que je defcende du trône, & que je
» me range fous fes loix. Tu fens fi je puis m'y
» réfoudre. J'aime mon frere ; il m'eft affreux de
» voir fa haine me pourfuivre ; il m'eft affreux
» de penfer que fon peuple & le mien vont être
» ennemis l'un de l'autre, & qu'une guerre do-
» meftique, allumée entre les incas, va les li-
» vrer, demi-vaincus, à un oppreffeur étranger.
» Mais ce fceptre, ce diadême, c'eft de mon
» pere que je les tiens ; laifferai-je outrager mon
» pere ? Il n'eft rien qu'à titre d'égal, d'allié,

» de frere & d'ami, Huafcar n'obtienne de moi.
» Veut-il étendre fes conquêtes par delà les bords
» du Mauli (*), ou fur le fleuve des Couleu-
» vres (**) ? Je le feconderai. Lui refte-t-il encore,
» dans les vallées de Nafca ou de Pifco, quel-
» ques rebelles à dompter ? Je l'aiderai à les fou-
» mettre. Ses ennemis feront les miens. Mais pour-
» quoi demander ma honte ? pourquoi vouloir déf-
» honorer & avilir fon propre fang ? Les larmes que
» tu vois s'échapper de mes yeux, te font témoins
» de ma franchife. Je defire ardemment la paix :
» je fuis fenfible, mais je fuis violent ; & je me
» crains fur-tout moi-même. C'eft à toi, cher
» Alonzo, à nous fauver des maux dont la dif-
» corde nous menace. Vas trouver mon frere à
» Cufco. L'humanité réfide dans ton cœur, &
» la vérité fur tes levres ; ta candeur, ta droi-
» ture, l'afcendant naturel de ta raifon fur nos
» efprits, enfin ce charme fi touchant que tu
» donnes à tes paroles, le fléchira peut-être,
» & nous épargnera d'effroyables calamités. Ne
» crains pas d'exprimer trop vivement l'horreur
» que me fait la guerre civile ; mais auffi ne
» crains pas d'affurer que jamais je n'abandon-

(*) Riviere du Chili.

(**) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

» nerai mes droits. Mon pere, en mourant, m'a
» placé ſur un trône élevé, affermi par lui-même ;
» il faut m'en arracher ſanglant. »

Alonzo ſentit l'importance & les difficultés d'une telle entremiſe ; mais il voulut bien s'en charger ; & tout fut préparé dans peu, pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui répondît à la majeſté des deux rois.

NOTES.

(*a*) *OU ces enfants du ſoleil deſcendirent.*] Au bord d'un lac, à une lieue de Cuſco. Les incas y avoient élevé un magnifique temple au ſoleil.

(*b*) *Cent villages l'environnerent.*] Treize à l'orient, trente à l'occident, vingt au nord, quarante au midi.

(*c*) *Son fils aîné lui ſuccéda.*] SINCHI ROCA, deuxieme roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(*d*) *Le fils aîné de celui-ci.*] LOQUE YUPANGUÉ, troiſieme roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au ſud, & vingt du couchant au levant.

(*e*) *Son ſucceſſeur.*] MAÏTA CAPAC, quatrieme roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu.*

(*f*) *Le forcerent de les combattre.*] Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une riviere, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia*, au couchant.

(*g*) *Le fils ainé de ce héros.*] CAPAC YUPANGUÉ, cinquieme roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, jusqu'à la mer; au midi, jusqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, jusqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*h*) *Les incas qui lui succéderent.*] ROCA, surnommé *Pleure-sang*, sixieme roi.

Septieme, VIRACOCHA.

Huitieme, PACHACUTEC.

Neuvieme, YUPANGUÉ.

Dixieme, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzieme, HUAÏNA CAPAC, pere de deux incas régnants.

(*i*) *Les biens qu'elle leur présentoit.*] Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils manquoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfants & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

(*k*) *Fille du sang des rois.*] Des caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix ſous de favorables auſpices, fit un ſacrifice au ſoleil. Les Mexicains y aſſiſterent ; & Alonzo lui-même, ſans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les vierges du ſoleil, admiſes dans ſon temple, ſervoient le pontife à l'autel. C'eſt de leur main qu'il recevoit le pain du ſacrifice (*a*) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le préſentoit aux incas.

La deſtinée de Cora voulut qu'en ce jour ſolemnel, ce fût elle qui dût remplir ce miniſtere ſi funeſte.

Alonzo, par une faveur ſignalée du monarque, étoit placé auprès de lui. La prêtreſſe s'avance, un voile ſur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baiſſés ; mais ſes longues paupieres en laiſſoient échapper des feux étincelants. Ses belles mains trembloient ; ſes levres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo ! Un regard la perdit ; ce

regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grace & la beauté, chez les féroces anthropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue & faite pour aimer ? Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout-à-coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit; ſon cœur ſuſpendit tout-à-coup & redoubla ſes battements. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans ſes veines; & ſur ſes genoux défaillants elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jette un regard ſuppliant ſur l'image du ſoleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu ! dit-elle, ô Dieu ! quel eſt » donc ce délire ? Quel trouble ce jeune étranger » a mis dans tous mes ſens ! Je ne me con» nois plus. »

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'inca, ſuivi

de sa cour, se retire; les prêtresses sortent du temple, & rentrent dans l'asyle inviolable & saint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une prison triste & funeste. Elle sentit tout le poids de sa chaîne; & son cœur ne desira plus qu'un désert & la liberté, un désert où fût Alonzo; car elle ne cessoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. « Quoi! » jamais, jamais, disoit-elle, l'illusion que je » me fais ne sera qu'une illusion! Ah! pourquoi » t'ai-je vu, charme unique de ma pensée, si » je suis condamnée à ne plus te revoir? Ah! du » moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, » viens voir quel ravage ta seule vue a causé dans » un foible cœur; viens voir & plaindre ta vic- » time. Où es-tu? Daignes-tu penser à moi, à » moi, qui brûle, qui me meurs du desir, sans » espoir, de te revoir encore? Hélas! quel mal- » heur est le mien? Je sens qu'un pouvoir invin- » cible m'attire sans cesse vers lui; sans cesse » mon ame s'élance hors de ces murs pour le » chercher; dans la veille & dans le sommeil, lui » seul occupe mes esprits; je donnerois ma vie » pour qu'un seul de mes songes pût se réali- » ser, ne fût-ce qu'un moment; & ce moment,

» on l'a retranché de ma vie ! O Dieu bienfai-
» ſant ! eſt-ce toi qui te plais à tyranniſer, à dé-
» chirer un cœur ſenſible ? Tu ſais ſi le mien
» conſentoit au ſerment que t'a fait ma bouche.
» Un pouvoir abſolu me l'a fait prononcer ; mais
» la nature, par un cri qui a dû s'élever juſqu'à
» toi, réclamoit dans le même inſtant contre une
» injuſte violence. Mon cœur n'eſt point parjure ;
» il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-
» même. Hélas ! ſuis-je digne de toi ? Trop foi-
» ble, trop fragile, un ſeul moment, tu le vois,
» un ſeul regard a mis le trouble dans mon ame :
» éperdue, inſenſée, je ne commande plus à
» ma raiſon ni à mes ſens. » A ces mots, proſ-
ternée, & n'oſant plus voir la lumiere du Dieu
qu'elle croyoit trahir, elle ſe couvroit le viſage
de ſon voile arroſé de larmes. Mais bientôt l'image
d'Alonzo, & cette penſée accablante, *je ne le
verrai plus*, venant s'offrir encore, faiſoient éclater
ſa douleur. « O mon pere ! qu'avez-vous fait ?
» que vous avois-je fait moi-même ? pourquoi
» me ſéparer de vous ? pourquoi m'enſevelir vi-
» vante ? Hélas ! j'avois pour vous une vénération
» ſi tendre ! je vous aurois ſervi avec tant de zele
» & d'amour ! O mon pere ! mon pere ! vous
» m'auriez vue auprès de vous, douce conſola-
» tion de votre paiſible vieilleſſe, partager avec
» mon époux le devoir de vous rendre heureux ;

» élever ſous vos yeux mes enfants..... Mes en-
» fants ! ah ! jamais je ne ſerai mere ; jamais ce
» nom cher & ſacré ne fera treſſaillir mon cœur.
» Ce cœur eſt mort aux ſentiments les plus ten-
» dres de la nature : ſes penchants les plus doux,
» ſes plaiſirs les plus purs me ſont interdits pour
» jamais. »

Cet éclair rapide & terrible, qui embraſe à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Eſpagnol au même inſtant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé juſqu'à l'ivreſſe, d'un ſeul regard qu'elle lui avoit lancé, il la ſuivit des yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller ſa raiſon ; il ſe reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de ſon ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un ſeul regard de la prêtreſſe a verſé au fond de ſon cœur le doux poiſon de l'eſpérance. Des vœux indiſſolubles, un étroit eſclavage, une garde incorruptible & vigilante, une auſtere priſon, il voit tout ; & il eſpere encore. Il lui eſt impoſſible de poſſéder Cora, mais non pas d'avoir ſu lui plaire ; « & ſi elle m'aimoit,

» diſoit-il,

» disoit-il, si elle savoit que je l'adore, si nos
» deux cœurs, d'intelligence, pouvoient du
» moins s'entendre, ah ! ce seroit assez. »

En s'occupant d'elle sans cesse, il passoit mille fois le jour par tous les mouvements d'un amour insensé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même ; & lui faisoit voir l'imprudence & la honte de ses transports. Chez un peuple religieux, oser tenter un sacrilege ! dans la cour d'un roi, son ami, violer les droits de l'hospitalité ! exposer celle qu'il aimoit, à l'opprobre & au châtiment qui suivroient l'oubli de ses vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un seul eût suffi pour faire frémir Alonzo. Il en repoussoit la pensée, bien résolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir sa profonde mélancolie autour de l'enceinte sacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des vierges étoit vaste, & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majestueuse ajoutoit encore au respect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'est sous ces arbres, » disoit-il, que la belle Cora respire. Hélas ! » peut-être elle y gémit ; & ni la pitié ni l'amour » n'oseroient entreprendre de rompre ses liens. » Ces murs sont élevés ; la garde en est sévere ; » mais combien ne seroit-il pas facile encore d'y » pénétrer ? C'est leur sainteté qui les garde. » L'amour, cet ennemi fatal du repos & de

» l'innocence, l'amour, tel que je le reſſens,
» n'eſt point connu de ce bon peuple. L'habi-
» tude à ne deſirer que les biens qui lui ſont per-
» mis, le fait marcher paiſiblement dans l'étroit
» ſentier de ſes loix. Qu'elles ſont cruelles ces
» loix, dont la jeuneſſe, la beauté, l'amour
» ſont les triſtes victimes ! Qu'il ſeroit juſte &
» généreux de les en affranchir ! » A ces mots,
effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur,
il s'éloignoit. « Ah ! diſoit-il, eſt-ce là ce projet
» ſi beau, ſi magnanime qui m'avoit amené à
» la cour de l'inca ? Je m'annonce comme un
» héros ; je finis par être un perfide, un foible
» & lâche raviſſeur. »

Ainſi ſa vertu combattoit ; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvements de la crainte & de la pitié.

NOTE.

(*a*) LE *pain du ſacrifice.*] Ce pain étoit fait du maïs le plus pur : on l'appelloit *cancu.*

Chap. 28



Cora, désolée et tremblante, etoit tombée à ses genoux.

CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes ; le laboureur y seme & y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cîme s'éleve au dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrein perfide attache ! les fleurs, les fruits & les moissons couvrent l'abyme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore : sa richesse, en croissant, présage sa ruine ; & c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux posses-

ſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois), & que les filles du ſoleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine, dont le pontife & le roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancellent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & ſa cîme entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans ſon ſein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougiſſent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlants qu'ils ont détachés de l'abyme: ſuperbe & terrible ſpectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, & s'y creuſer un lit vaſte & profond.

Dans les murs, hors des murs, la déſolation,

l'épouvante, le vertige de la terreur ſe répandent en un inſtant. Le laboureur regarde & reſte immobile. Il n'oſeroit entamer la terre, qu'il ſent comme une mer flottante ſous ſes pas. Parmi les prêtres du ſoleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, conſternés, embraſſent l'autel de leur dieu. Les vierges, éperdues, ſortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre ſur leur tête; & courant dans leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Egaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rôde & rugit autour du piege où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénetre dans cet aſyle où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténebres le favoriſent : un jour lugubre & ſombre a fait place à la nuit; la nuit n'eſt éclairée que par les

flots brûlants qui sélancent de la montagne, & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo, que comme des ombres errantes, les prêtreſſes du ſoleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroient inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers tranſports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, » lui dit-il de la voix la plus douce & la plus » ſenſible, un Dieu veille ſur vous & prend ſoin » de vos jours. » A cette voix, Cora s'arrête intimidée ; & à l'inſtant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obſcurité, découvre aux yeux de la prêtreſſe ſon amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement ſoudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora ſe précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Eſpagnol. Il la ſoutient, il la ranime, il tâche de la raſſurer. « O toi ! lui » dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au » temple, toi pour qui ſeule je reſpire, Cora, ne » crains rien : c'eſt le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi. Quittons ces lieux funeſtes ; laiſſe-» moi te ſauver. »

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à ſon guide. Il l'emporte ; il franchit ſans peine les débris du mur écroulé : & le premier aſyle qui s'offre à ſa penſée, eſt le vallon de Capana, du cacique, ami de Las-Caſas.

« Où vais-je, lui diſoit Cora ? La frayeur a » troublé mes ſens. Je ne ſais où je ſuis ; je ne » ſais même qui vous êtes. Que vais-je devenir ? » ayez pitié de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo, » ſous la garde d'un homme qui ne reſpire que » pour vous. Je vous mene loin du danger, dans » un vallon délicieux, où un cacique, mon ami, » vous recevra comme ſa fille. — Ah ! cachez-moi » plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de » ma vie ; il y va de bien plus ! Vous ignorez la » loi terrible que vous me faites violer. Me voilà » hors de cet aſyle où je devois vivre cachée. Je » ſuis les pas d'un homme, après avoir fait vœu » de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'ex- » poſez-vous ? Ah ! plutôt laiſſez-moi périr. »

« Cora, lui répondit Alonzo, le premier de- » voir de tout ce qui reſpire, comme ſon pre- » mier ſentiment, c'eſt le ſoin de ſa propre vie ; » & dans un moment où la mort vous environne » & vous pourſuit, il n'eſt ni vœu ni loi qui doive » s'oppoſer à ce mouvement invincible. Quand » tout ſera calmé, demain, avant l'aurore, » vous rentrerez dans ces jardins, où vos compa-

» gnes effrayées auront paſſé la nuit ſans doute ;
» & le ſecret de votre abſence ne ſera jamais
» révélé. »

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'évanouit. La terre ceſſe de trembler, le volcan ceſſe de mugir. Cette pyramide de feu, qui s'élevoit du ſommet de la montagne, s'émouſſe, & paroît s'enfoncer ; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obſcurci, commencent à ſe diſſiper ; un vent d'orient les chaſſe vers la mer. L'azur du ciel s'épure ; & l'aſtre de la nuit, par ſa conſolante clarté, ſemble vouloir raſſurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & ſa tendre compagne traverſoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblants de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & ſe jouer parmi les fleurs. « Reſpire,
» ma chere Cora, dit Alonzo ; repoſes-toi ; &
» dans le calme & le ſilence d'une nuit qui nous
» favoriſe, laiſſe-moi me raſſaſier du plaiſir de
» te voir, d'adorer tant de charmes. » Cora conſentit à s'aſſeoir. Le premier ſoin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui préſenter. Le doux ſavinte, le palta, d'un goût plus raviſſant encore, la moëlle du coco, ſon jus délicieux furent les mets de ce feſtin.

Aſſis aux genoux de Cora, Alonzo reſpiroit à peine. Le trouble, le ſaiſiſſement, cette timidité craintive qui ſe mêle aux brûlants deſirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, ſuſpendent ſon impatience. Il preſſe de ſes mains, il preſſe de ſes levres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, lui diſoit-il, eſt-ce bien toi que » je poſſede, toi, l'unique objet de mes vœux? » Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la » nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il » n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober » aux yeux de tes ſurveillants inhumains? Un » Dieu, ſans doute, a pris pitié de mon amour » & de mes peines. Ah! profitons de ſa faveur. » Nous voilà ſeuls, libres, cachés, & n'ayant » pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi » les tendres amants. Mais ces inſtants ſi pré- » cieux s'écoulent; n'en perdons plus aucun; » &, ſi je te ſuis cher, dis-moi: *ſois heureux.* » — Sois heureux, dit-elle; » & dès ce moment un nuage ſe répandit ſur l'avenir.

A leurs yeux tout s'eſt embelli. La ſérénité de la nuit, la ſolitude, le ſilence ont pour eux un charme nouveau. « Ah! le délicieux ſéjour! » diſoit Cora. Pourquoi chercher un autre aſyle? » Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages » ſemblent nous dire: où voulez-vous aller? » où ſerez-vous mieux qu'avec nous? — O douce

» moitié de moi-même, dit Alonzo, ainſi tou-
» jours puiſſes-tu te plaire avec moi ! Paſſons ici
» la nuit ; & demain, dès l'aube du jour, fuyons
» des lieux où tu es captive. Allons..... que
» ſais-je ? où le deſtin nous conduira : fût-ce
» dans un antre ſauvage, j'y vivrois heureux avec
» toi ; & ſans toi, je ne puis plus vivre. » Ainſi
le fol amour faiſoit parler Alonzo. Cora le preſſoit
dans ſes bras ; & il ſentoit tomber ſur ſon viſage
les larmes qu'elle répandoit. « Mon ami, lui
» dit-elle, éloignons, s'il ſe peut, une prévoyance
» affligeante. Je ſuis avec toi, je ne veux m'occu-
» per que de toi : qu'un bien que j'ai tant ſou-
» haité, ne ſoit pas mêlé d'amertume. »

Cora ne ſavoit point encore le nom de ſon
amant ; elle deſira de l'entendre, & le répéta
mille fois. Il lui parla de ſa patrie, il voulut
même la flatter de la douce eſpérance de voir
un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en
fut point abuſée, & la réflexion cruelle écarta
cette illuſion. Enfin, le ſommeil ſuſpendit tous
les mouvements de leurs ames ; & Cora, aux
genoux d'Alonzo, repoſa juſqu'au point du
jour.

L'étoile du matin éveille les oiſeaux, & leurs
chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il
voit Cora : ſes yeux parcourent mille charmes.
Il approche ſa bouche de ces levres de roſe,

où la volupté lui fourit; il en refpire l'haleine; & fon ame y vole, attirée par un fouffle délicieux.

Cora s'éveille; un treffaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime fon émotion. « Eft-ce » toi, dit-elle, en fe précipitant dans le fein » d'Alonzo, eft-ce bien toi que je retrouve? » Ah! je croyois t'avoir perdu. — Non, Cora, » non; raffures-toi : nous ne ferons point féparés. » Mais hâtons-nous : voici l'aube du jour : gagnons » le détroit des montagnes; & fur la foi de la » nature, qui nourrit les hôtes des bois, cherche » avec moi, dans leur afyle, la liberté, le pre- » mier des biens après l'amour. — Ah! cher » Alonzo, dit Cora, que ne fuis-je feule, avec » toi, dans ces forêts où elle regne? que n'y » fuis-je inconnue au refte des mortels? » Et, en difant ces mots, elle le ferroit dans fes bras; elle frémiffoit; & fes yeux, attachés fur ceux de fon amant, fe rempliffoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la preffe de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter; mais elle cede enfin. « Délices de mon » ame, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon » cœur eft déchiré; le tien va l'être; mais par- » donne : un devoir facré, un devoir terrible » m'enchaîne; il va m'arracher de tes bras; » voici le moment d'un éternel adieu. — Ah!

» que dis-tu ? cruelle ! — Ecoute. En me dé-
» vouant aux autels, mes parents répondirent
» de ma fidélité. Le ſang d'un pere, d'une
» mere, eſt garant des vœux que j'ai faits. Fugi-
» tive & parjure, je les livrerois au ſupplice ;
» mon crime retomberoit ſur eux, & ils en por-
» teroient la peine : telle eſt la rigueur de la
» loi. — O Dieu ! — Tu frémis ! — Malheu-
» reuſe ! qu'as-tu fait ? qu'ai-je fait moi-même,
» s'écria-t-il, en ſe précipitant le front contre
» terre, & en s'arrachant les cheveux ? Que ne
» m'as-tu montré plutôt l'abyme où je tombois,
» où je t'entraînois ?... Laiſſe-moi. Ton amour,
» ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où
» je ſuis... Que veux-tu ? que je te remmene ?
» Tu veux ma mort..... Te retenir ! oh ! non ;
» je ne ſuis pas un monſtre. Je ne ſouffrirai pas
» que tu ſois parricide ; je ne le ſouffrirai
» jamais. Vas-t-en ... cruelle... Arrête ! arrête !
» Je me meurs. »

Cora, déſolée & tremblante, étoit revenue à ſes cris, étoit tombée à ſes genoux. Il la regarde, il la prend dans ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs, ſe ſent baigner des ſiens, lui jure un éternel amour ; &, dans l'excès de ſa douleur, il s'égare & s'oublie encore. « Que faiſons-nous, lui dit
» Cora ? Voilà le jour. Si nous tardons, il ne ſera
» plus temps ; & mon pere, & ma mere, &

» leurs enfants, tout va périr. Je vois le bûcher
» qui s'allume. — Viens donc, viens, lui dit-il,
» avec le regard ſombre, l'air farouche du dé-
» ſeſpoir; » & tout-à-coup, s'armant de force,
de cette force courageuſe qui foule aux pieds les
paſſions, il la prend par la main, &, marchant
à grands pas, la remmene, pâle & tremblante,
juſqu'au pied de ces murs, où elle va cacher
ſon crime, ſon amour & ſon déſeſpoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été,
juſqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un
délire confus & vague : elle n'en connut bien la
force que lorſqu'elle en eut poſſédé l'objet. Sa
paſſion, en s'éclairant, a redoublé de violence;
le ſouvenir & le regret en ſont devenus l'aliment;
& le deſir, ſans eſpérance, toujours trompé,
toujours plus vif & plus ardent, en eſt le ſupplice
éternel.

Mais du moins elle eſt ſans remords, & ſans
frayeur ſur l'avenir. Le déſordre de cette nuit,
où chacun trembloit pour ſoi-même, n'a pas
permis qu'on s'apperçût de ſa fuite & de ſon
abſence; elle ne ſe fait point un crime de l'égare-
ment où l'ont précipité le péril, la crainte &
l'amour. Sa plus cruelle prévoyance eſt d'être en
proie au feu qui la conſume, & qui ne s'éteindra
jamais. Son amant eſt plus malheureux. Il éprouve
les mêmes peines, & de plus un ſouci rongeur
qui le tourmente inceſſamment.

O ! ſous combien de formes, diverſement cruelles, l'amour tyranniſe les cœurs ! Alonzo trembloit d'être pere ; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux moments de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

NOTE.

(*a*) PAR *un volcan terrible.*] Pichencha ; *voyez* la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la relation du voyage de M. de la Condamine.

CHAPITRE XXIX.

Une route immenſe, aplanie d'une extrêmité de l'empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abymes & les torrents (*a*), monument prodigieux de la grandeur des incas ; & ſur cette route les arſenaux, diſtribués par intervalles ; les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs ; les fortereſſes & les temples ; les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*) ; les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de ſa penſée. Son image, qu'en ſoupirant il écartoit toujours, lui revenoit ſans ceſſe.

Enfin, l'impérieuſe voix de l'amitié ſe fit entendre. Alonzo tout-à-coup ſortit comme d'un long délire ; & en approchant de Cuſco, les ſoins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il ſe fit précéder par trois caciques, & s'annonça au monarque en ces mots : « un homme » né par delà les mers, & vers les bords d'où » le ſoleil ſe leve, un Caſtillan reçu dans la cour » de ton frere, vient te voir, & t'apporte des » paroles de paix. »

La renommée des Caſtillans étoit parvenue à

Cuſco ; & ce nom, devenu terrible, frappa le ſuperbe Huaſcar. Il envoya au devant d'Alonzo une partie de ſa cour, & le reçut lui-même dans toute la ſplendeur de la majeſté des incas, élevé ſur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'incas deſcendants de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'eſt un préſent du
» ciel, qu'un frere vertueux & tendre ; c'eſt un
» don du ciel, non moins rare, qu'un véritable
» ami. Réjouis-toi : le ciel t'a donné l'un & l'autre
» dans le roi de Quito. Son ame m'eſt connue ;
» & mon cœur, qui jamais n'a ſu mentir,
» répond du ſien. Vous êtes tous deux menacés
» par un ennemi redoutable, qui s'avance de
» l'orient. Vous avez beſoin l'un de l'autre, pour
» réſiſter à ſes efforts. Réunis, vous pouvez le
» vaincre ; diviſés, vous êtes perdus. L'inca ton
» frere demande ton ſecours, & t'offre celui de
» ſes armes. Tel eſt l'objet de l'ambaſſade dont
» il m'honore auprès de toi. »

« J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'inca,
» quoiqu'envoyé

» quoiqu'envoyé par un rebelle ; mais, avant
» tout, n'es-tu pas toi-même un de ces étrangers
» nouvellement descendus sur nos bords, & qui,
» dans la vallée, ont semé l'épouvante ? Tu te
» dis Castillan ; c'est, je crois, le nom qu'on
» leur donne ; ils viennent, dit-on, comme toi,
» des bords de l'orient. »

« Oui, je suis du nombre de ceux que l'on
» a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cher-
» chois la gloire sur leurs pas : je n'ai vu que
» le crime ; & je les ai abandonnés. J'aime la
» bonne foi, j'honore la droiture & la grandeur
» d'ame ; & c'est ce qui m'attache à ce géné-
» reux prince qui te parle ici par ma voix. Tous
» les deux nés du même sang, enfants du même
» pere, aimez-vous, & vivez en paix ; vous
» serez heureux & puissants. »

« S'il se souvient, reprit Huascar, de quel
» pere nous sommes nés, qu'il se rappelle aussi
» quels rangs nous a marqué la naissance. Le
» soleil n'a donné qu'un maître à cet empire ;
» le regne de son fils doit être l'image du sien.
» Il n'a point d'égal dans le ciel ; & je n'en
» veux point sur la terre. »

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien
» parler ton langage, & supposer ce que tu
» crois. N'aimes-tu pas assez les hommes, & n'esti-
» mes-tu pas assez les loix de tes aïeux, pour

» ſouhaiter que l'univers fût rangé ſous ces loix
» paiſibles ? »

« Sans doute, répondit l'inca, je le ſouhaite,
» & je l'eſpere : c'eſt la volonté du ſoleil ; les
» temps la verront s'accomplir. »

« Et alors, pourſuivit Alonzo, le monde
» n'aura-t-il qu'un roi, comme il n'a qu'un ſo-
» leil ? La ſageſſe d'un homme étendra-t-elle
» ſes regards auſſi loin que l'aſtre du jour étend
» l'éclat de ſa lumiere ? Tu n'oſerois le croire ;
» oſe donc avouer que ta vigilance a des bornes,
» que ta puiſſance en doit avoir, & qu'il ſeroit
» injuſte de vouloir envahir ce que l'on ne peut
» gouverner. »

« Etranger, quelle eſt ton audace, interrompit
» l'inca, de venir me marquer les limites de ma
» puiſſance ? »

« Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt la
» nature qui les a marquées : je ne dis que ce
» qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par
» ta foibleſſe, quand tu veux être un dieu par ton
» ambition. »

« Je ſuis homme, mais je ſuis roi, reprit
» l'inca ; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect qui
» m'eſt dû. »

« Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils par-
» lent aux rois ſans les flatter, & les reſpectent
» ſans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me

» voir à tes pieds ; mais commence par être
» juste, & par honorer la mémoire d'un pere,
» qui fut roi lui-même. C'est de sa main que ton
» frere a reçu le sceptre que tu lui disputes ; &
» en désavouant le don qu'il lui a fait, tu l'in-
» sultes dans son tombeau, & tu foules aux pieds
» sa cendre. »

L'inca frémit ; mais son orgueil l'emporta sur sa piété. « Mon pere, dit-il, a vieilli ; & dans
» cet état de défaillance, l'homme est crédule
» & facile à tromper. Il a cédé aux artifices
» d'une femme ambitieuse ; & pour le fils de
» l'étrangere, il a déshérité celui que les sages
» loix de Manco lui avoient donné pour succes-
» seur. »

« Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il
» avoit reçu : il n'a disposé que de sa con-
» quête. »

« Si, comme lui, chacun de nos rois, dit le
» prince, eût dissipé ce qu'il avoit acquis, où
» seroit leur empire ? L'unité de pouvoir en fait
» la grandeur & la force ; & mon pere, qui,
» sans partage, l'avoit reçu de ses aïeux, devoit
» le laisser sans partage. On l'a surpris ; & sans
» cesser d'honorer ses vertus, de révérer sa
» cendre, je puis désavouer un moment de foi-
» blesse, qui lui fit oublier mes droits. »

« Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord de

» ces climats, un empire auſſi vaſte, plus puiſ-
» ſant que le tien, vient d'être ravagé, détruit,
» inondé du ſang de ſes peuples, pour avoir
» été diviſé. Ses princes, à peine échappés au
» glaive du vainqueur, ſe ſont réfugiés dans
» la cour de l'inca ton frere; & leur malheur
» atteſte ce que je te prédis. Un ennemi terrible
» va vous trouver tous deux affoiblis, défaits
» l'un par l'autre. Ah! ſonge à ſauver ton empire;
» & quand la foudre eſt ſur ta tête, & l'abyme
» à tes pieds, tremble, malheureux prince,
» tremble toi-même, au lieu de menacer. »

Toute la cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage; l'inca lui-même en fut ému; mais diſſimulant ſa frayeur ſous les dehors de la fierté: « c'eſt, dit-il, à l'uſurpateur à prévenir les maux
» dont il ſeroit la cauſe, & à ſe ranger ſous
» mes loix. »

« Ne l'eſpere pas, dit Alonzo, conſterné de
» ſa réſiſtance. Ataliba, couronné par un pere
» expirant, ne croira jamais avoir uſurpé ce
» qu'il a reçu de ſon pere. Il regarde ſa volonté
» comme une inviolable loi. Il faut, pour le
» chaſſer du trône, l'en arracher ſanglant : je te
» répete ſes paroles. C'eſt à toi de voir ſi tu
» veux te baigner dans le ſang d'un frere, d'un
» frere vertueux qui t'aime, qui fait ſa gloire
» & ſon bonheur d'être ton allié, ton ami le

» plus tendre ; qui te conjure, au nom d'un
» pere, de ne pas révoquer les dons qu'il lui a
» faits ; qui te conjure, au nom de ſon peuple
» & du tien, de ne pas le forcer à une guerre
» impie. Diſpoſe de lui, de ſes armes : il ne
» craint point la guerre : il a ſous ſes drapeaux
» un peuple fidele & vaillant ; il a vingt rois
» autour de lui, tous auſſi dévoués que moi. Tout
» ce qu'il craint, c'eſt de verſer le ſang de ſes
» amis, de ſa famille, de ces peuples, qui,
» ſujets de vos peres, nés ſous les mêmes loix,
» ſont ſes enfants comme les tiens. Conſulte,
» comme lui, ton cœur : il doit être bon, magna-
» nime, ſenſible au moins à la pitié. Il ne s'agit
» pas de régler entre nous tes droits & les ſiens :
» de pareils débats n'ont jamais été vuidés que
» par les armes. Il s'agit de ſavoir lequel des
» deux perd le plus à céder. Il y va, pour lui,
» d'un royaume ; pour toi, d'une province inutile
» à ta gloire, à ta puiſſance, à ta grandeur.
» Il défend, avec ſa couronne, l'honneur de ſon
» pere, & le ſien ; & à ces intérêts qu'oppo-
» ſes-tu ? L'orgueil de ne point ſouffrir de par-
» tage ! Vois ſi cela mérite d'allumer entre vous
» les feux d'une guerre civile, au moment
» qu'un péril commun vous preſſe de vous
» réunir. »

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre da-

vantage. Mais la franchise courageuse, la noble fierté d'Alonzo laisserent dans tous les esprits l'étonnement & le respect ; l'inca lui-même en fut saisi.

« Je ne sais, disoit-il, mais cette race d'hom-
» mes a quelque chose d'imposant & de supé-
» rieur à nous. Je veux gagner la bienveillance
» & l'estime de celui-ci. Qu'on lui rende tous
» les honneurs qui sont dus à son ministere & à
» la dignité dont il est revêtu. »

Il l'admit à sa table ; & prenant avec lui le
» ton de l'amitié : « Castillan, lui dit-il, je veux
» bien accéder, autant que je le puis sans honte,
» à la paix que tu me proposes. Qu'Ataliba
» garde son apanage ; qu'il regne à Quito, j'y
» consens, mais tributaire de l'empire, & obligé
» de rendre hommage à l'ainé des fils du
» soleil. »

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba subît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter sans l'en instruire ; &, en attendant sa réponse, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette florissante cité.

NOTES.

(*a*) *A Travers les hautes montagnes, les abymes & les torrents.*] La route de Quito à Cuſco, & par delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le regne de *Huaïna Capac.* Sous le même regne, on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'empire, du centre aux extrêmités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) *Faiſoient circuler l'eau des fleuves.*] Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du ſud au nord.

CHAPITRE XXX.

LE temple du ſoleil, le palais du monarque, ceux des incas, celui des vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit ; les canaux qui, du haut des montagnes voiſines, y répandoient en abondance les eaux vives & ſalutaires ; l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient ; ces monuments, dont il ne reſte plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, » diſoit-il, ſans l'art des méchaniques, la main » de l'homme a opéré tous ces prodiges ! Elle » a roulé ces rochers énormes ; elle en a formé » ces murailles dont la ſtructure m'épouvante, » dont la ſolidité ne cédera jamais qu'aux lentes » ſecouſſes du temps, & à l'écroulement du » globe. On peut donc ſuppléer à tout par le » travail & la conſtance. »

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, &, ſous mille formes diverſes, éblouiſſoit par-tout les yeux (*a*). « Ah ! diſoit-il, en ſoupirant, ſi jamais l'avarice » Européenne vient à découvrir ces richeſſes,

» avec quelle avide fureur elle va les dé-
» vorer ! »

Le culte du ſoleil avoit à Cuſco une majeſté ſans égale. La magnificence du temple, la ſplendeur de la cour, l'affluence des peuples, l'ordre des prêtres du ſoleil & le chœur des vierges choiſies (*), plus nombreux & plus impoſants, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractere ſi auguſte, qu'Alonzo même en fut pénétré de reſpect.

Il y avoit, dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des feſtins, des ſacrifices uſités. Ce qui diſtinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleſte. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le ſoleil, terminant ſa courſe au midi, ſe repoſe ſur le tropique, pour revenir ſur ſes pas vers le nord.

On obſervoit l'inſtant où le flambeau du jour étant ſur ſon déclin, les colonnes myſtérieuſes formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes ; & alors l'inca, proſterné devant le ſoleil ſon pere : « dieu bienfaiſant, lui diſoit-il,
» tu vas t'éloigner de nous, & rendre la vie &
» la joie aux peuples d'un autre hémiſphere,
» que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de

(*) A Cuſco elles étoient au nombre de 1500.

» toi ; nous n'en murmurons pas. Tu ne ferois
» pas jufte, fi tu n'aimois que nous, & fi, pour
» tes enfants, tu oubliois le monde. Suis ton
» penchant ; mais laiffe-nous, comme un gage
» de ta bonté, une émanation de toi-même ;
» & que le feu de tes rayons, nourri fur tes
» autels, répandu chez ton peuple, le confole
» de ton abfence, & l'affure de ton retour. »

Il dit, & préfente au foleil la furface creufe & polie d'un cryftal (*b*) enchâffé dans l'or ; artifice myftérieux qu'on avoit grand foin de cacher au peuple, & qui n'étoit connu que des incas. Les rayons, croifés en un point, tombent fur un bûcher de cedre & d'aloès, qui tout-à-coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainfi que le fage Manco avoit fait attefter aux Indiens, par le foleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. « O foleil ! » lui dit-il, fi je fuis né de toi, que tes rayons, » du haut des cieux, allument ce bûcher que » ma main te confacre ; » & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige fe renouveller tous les ans, fait éclater les tranfports de fa joie ; chacun s'empreffe à recueillir une parcelle du feu célefte ; le monarque le diftribue à la famille des incas ; ceux-ci le font paffer au

peuple ; & les prêtres veillent au ſoin de l'entretenir ſur l'autel.

Alors s'avancent les amants que l'âge appelle aux devoirs d'époux (c) ; & rien de plus majeſtueux que ce cercle immenſe, formé d'une floriſſante jeuneſſe, la force & l'eſpoir de l'état, qui demande à ſe reproduire, & à l'enrichir à ſon tour d'une poſtérité nouvelle. La ſanté, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou ſupplée à la beauté même.

« Enfants de l'état, dit le prince, c'eſt à préſent qu'il attend de vous le prix de votre naiſſance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, eſt obligé de la tranſmettre, & d'en multiplier le don. Celui-là ſeul eſt diſpenſé de faire naître ſon ſemblable, pour qui c'eſt un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en eſt quelqu'un parmi vous, qu'il éleve la voix ; qu'il diſe ce qui lui fait haïr le jour : c'eſt à moi d'écouter ſes plaintes. Mais ſi chacun de vous jouit paiſiblement des bienfaits du ſoleil mon pere, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux. »

On n'entendit pas une plainte ; & mille couples, tour-à-tour, ſe préſenterent devant lui. « Aimez-vous, obſervez les loix, adorez le ſoleil

» mon pere, » leur dit le prince; & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même: « ah! ſi dans cette fête, Cora, tu paroiſſois, » fille céleſte, tous ces charmes ſeroient effacés » par les tiens. »

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'inca daigne la raſſurer. « Hélas! dit-» elle, j'eſpérois conſoler l'amant de ma ſœur; » car ma ſœur eſt ſi belle, qu'on la réſerve pour » le temple; & le malheureux Ircilo, à qui mon » pere la refuſe, venoit pleurer auprès de moi. » Elina, me dit-il un jour, tu n'es pas auſſi » belle, mais tu es auſſi douce: ton cœur eſt » bon, il eſt ſenſible; tu aimes tendrement » Méloé; je ſais combien tu lui es chere; je » croirai la voir dans ſa ſœur: tiens-moi lieu » d'elle, par pitié. Je refuſai d'abord: Méloé, » toute en pleurs, me preſſa de prendre ſa place. » Qui le conſolera, ſi ce n'eſt toi, me dit-elle? » Vois comme il eſt affligé. Je le veux bien, lui

» dis-je, si cela le console. Il le croyoit; il le
» promit. Hé bien, il vient de m'avouer qu'il ne
» peut jamais aimer qu'elle, & qu'il la pleurera
» toujours. »

L'inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réservez
» pour le temple; mais le soleil veut des cœurs
» libres, & le sien ne l'est pas. Elle aime ce
» jeune homme; & je veux qu'il soit son époux.
» Pour Elina, je prendrai soin de lui en choisir
» un digne d'elle. »

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais, dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main, sa beauté se ranime; un doux ravissement éclate sur son front; & levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant: « tu ne seras donc
» plus affligé, lui dit-elle. C'est tout ce que je
» souhaitois. »

Un nouveau couple se présente; & tout-à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'inca: « fils du soleil, s'écria-t-il, empêchez
» Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a donnée:
» c'est moi qu'elle aime. Elle va faire son mal-
» heur, en faisant le mien. »

Le roi surpris de son audace, mais touché de son désespoir, lui permit de parler. « Inca,

» dit-il, daigne m'entendre. C'étoit le temps de
» la moiſſon ; je faiſois celle de mon pere ; on
» annonça celle du ſien. Hélas ! diſois-je, c'eſt
» demain qu'on moiſſonne le champ du pere
» d'Oſaï ; mes rivaux s'y rendront en foule ; quel
» malheur, ſi je n'y ſuis pas ! Hâtons-nous,
» redoublons d'ardeur pour achever la moiſſon
» de mon pere. J'en vins à bout ; j'étois épuiſé
» de fatigue ; j'allai me repoſer ; le ſommeil me
» trompa ; & quand je m'éveillai, votre pere
» éclairoit le monde. Déſolé, j'arrive ; & je
» trouve Oſaï dans les champs, avec le jeune
» Mayobé, qui, dès l'aube du jour, avoit moiſ-
» ſonné avec elle. Vas, Nelti, tu ne m'aimes
» point, & tu ne chéris point mon pere, me
» dit-elle, avec mépris : l'amour & l'amitié au-
» roient été plus diligents. Elle ne voulut point
» m'entendre ; &, depuis, elle n'a ceſſé de
» m'éviter & de me fuir. Mais elle m'aime en-
» core ; oui, ſois ſûr qu'elle m'aime ; car elle,
» qui jamais ne trompe, m'a dit ſouvent : Nelti,
» je n'aimerai que toi. »

« Oſaï, demanda le prince, eſt-il vrai ? — Non,
» jamais je n'euſſe aimé que lui ; mais l'ingrat !
» il a négligé la moiſſon de mon pere, qui
» l'aimoit comme ſon enfant. » A ces mots elle
s'attendrit. « Tu l'aimes, & tu lui pardonnes,
» reprit l'inca. Reçois ſa main. Et toi, dit-il à

» Mayobé, cede-lui ſon amante ; & pour te
» conſoler, regarde : celle-ci n'eſt-elle pas aſſez
» belle ? — Ah ! ſi belle, qu'Oſaï même ne l'efface
» point à mes yeux, dit le jeune homme. — Hé
» bien, ſi tu lui plais, je te la donne, dit le
» prince. Y conſentez-vous, Elina ? — Je le veux
» bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas ;
» car c'eſt la joie du mari qui fait la gloire de
» la femme. Ma mere me l'a dit ſouvent, & mon
» cœur me le dit auſſi. »

Tels étoient, parmi ce bon peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danſes qui précédoient le ſacrifice, un prodige parut dans l'air ; & il attira tous les yeux. On vit un aigle aſſailli & déchiré par des milans, qui, tour-à-tour, fondoient ſur lui d'un vol rapide (*). L'aigle, après s'être débattu ſous leurs griffes tranchantes, tombe, épuiſé de ſang, au pied du trône de l'inca, & au milieu de ſa famille. Le roi, comme le peuple, en fut d'abord ſaiſi d'étonnement & de frayeur ; mais, avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais : « pontife, dit-il, immolez ſur l'autel du
» ſoleil mon pere, cet oiſeau, l'image frappante
» de l'ennemi qui nous menace, & qui vient
» tomber ſous nos coups. »

(*) Ce trait eſt pris de Garcilaſſo.

Le pontife invita le prince à venir dans le ſanctuaire. « Je vous ſuis, lui dit Huaſcar ; mais
» cachez la frayeur qui ſe peint ſur votre viſage.
» Le vulgaire n'a pas beſoin qu'on l'avertiſſe de
» trembler. »

« Regardez, lui dit le pontife, avant que d'en-
» trer dans le temple, ces trois cercles empreints
» ſur le front pâliſſant de l'épouſe du ſoleil. »
La lune ſe levoit alors ſur l'horizon ; & l'inca vit diſtinctement trois cercles marqués ſur ſon diſque, l'un couleur de ſang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & ſemblable à une trace de fumée.

« Prince, lui dit le prêtre, ne nous déguiſons
» pas la vérité de ces préſages. Ce cercle de
» ſang eſt la guerre ; le cercle noir annonce les
» revers ; & ce trait de fumée, plus effrayant
» encore, eſt le préſage de la ruine. »

« Le ſoleil, lui dit le monarque, vous a-t-il
» révélé ce malheureux avenir ? — Je l'entrevois,
» dit le pontife ; le ſoleil ne m'a point parlé.
» — Laiſſez-moi donc, reprit l'inca, le dernier
» bien qui reſte à l'homme, l'eſpérance, qui l'en-
» courage & le ſoutient dans ſes malheurs. Tout
» ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident
» de la nature, ne ſe doit jamais expliquer
» comme un ſigne prodigieux, à moins qu'il ne
» ſoit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'eſt
» pas ici le moment. »

NOTES.

NOTES.

(*a*) EBLOUISSOIT *par-tout les yeux.*] Les hiſtoriens ont pouſſé juſqu'à l'extravagance l'exagération de ces richeſſes. Il y avoit, dit Garcilaſſo, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) *D'un cryſtal.*] Ils avoient le cryſtal de roche. Garcilaſſo dit que l'on tiroit le feu céleſte avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le grand-prêtre portoit en bracelet.

(*c*) *Que l'âge appelle aux devoirs d'époux.*] Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem*).

CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laiſſer paroître le trouble élevé dans ſon ame, ſe montra, aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus réſolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (*) éblouiſſants, où l'on voyoit imités en or, & avec aſſez d'induſtrie, les plantes, les fleurs & les fruits qui naiſſent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'inca fit paſſer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du nouveau monde. Des touffes d'arbres majeſtueux, aſſociant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mêlange rare & frappant. Plus loin, des boſquets, composés d'arbuſtes cou-

(*) Ceci eſt hiſtorique.

ſonnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odoriférantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant ſous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au devant de la main, dont ils ſollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une ſaveur précieuſe, ſembloient préſenter, à l'envi, des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triſte & compatiſſant. « Ces beaux lieux, » diſoit-il, ces aſyles ſacrés de la paix & de la » ſageſſe ſeront-ils violés par nos brigands d'Eu- » rope? & ſous la hache impie les verrai-je tom- » ber, ces arbres, dont l'antique ombrage a cou- » vert la tête des rois? »

Non loin de Cuſco eſt un lac que le peuple Indien révere: car ce fut, dit-on, ſur ſes bords que Manco deſcendit, avec Oello, ſa compagne; & au milieu du lac eſt une iſle riante, où les incas ont élevé un ſuperbe temple au ſoleil. Cette iſle eſt un lieu de délices; & ſa fertilité ſemble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du ſoleil; ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée; ni la vallée de Youcaï, qu'on appelloit le jardin de l'empire, n'égaloient cette iſle en beauté. Là, mûriſſoient les fruits les plus

délicieux ; là, ſe recueilloit le maïs, dont la main des vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les prêtres du ſoleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer. « Inca, lui dit-il, feroit-ce à vous de « vaquer à ces durs travaux ? N'en êtes-vous pas » diſpenſé par votre miniſtere auguſte ? & n'eſt- » ce point le profaner, que de vous dégrader » ainſi ? »

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé ſur ſa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune » homme, lui dit-il, que me demandes-tu ? & » que vois-tu d'aviliſſant dans l'art de rendre la » terre fertile ? Ne ſais-tu pas que, ſans cet art » divin, les hommes, épars dans les bois, ſe- » roient encore réduits à diſputer la proie aux » animaux ſauvages ? Souviens-toi que l'agricul- » ture a fondé la ſociété, & qu'elle a, de ſes » nobles mains, élevé nos murs & nos tem- » ples. »

« Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'in-

» venteur de l'art ; mais l'exercice n'en eſt pas
» moins humiliant & bas, autant qu'il eſt pénible :
» c'eſt du moins ainſi que l'on penſe dans les cli-
» mats où je ſuis né. »

« Dans vos climats, dit le vieillard, il doit
» être honteux de vivre, puiſqu'on attache de la
» honte à travailler pour ſe nourrir ? Ce travail,
» ſans doute, eſt pénible, & c'eſt pour cela
» que chacun y doit contribuer ; mais il eſt
» honorable autant qu'il eſt utile ; & parmi
» nous, rien ne dégrade que le vice & l'oiſi-
» veté. »

« Il eſt étrange cependant, reprit Alonzo, que
» des mains qui ſe conſacrent aux autels, & qui
» viennent d'y préſenter les parfums & les ſacri-
» fices, prennent, l'inſtant d'après, la bêche &
» le hoyau, & que la terre ſoit labourée par les
» enfants du ſoleil. »

« Les enfants du ſoleil font ce que fait leur
» pere, dit le prêtre. Ne vois-tu pas qu'il eſt tout
» le jour occupé à fertiliſer nos campagnes ?
» Tu l'admires dans ſes bienfaits, & tu repro-
» ches à ſes enfants de l'imiter dans leurs tra-
» vaux ! »

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. « Mais le peuple, dit-il, n'eſt-il pas
» obligé de cultiver pour vous les champs qui vous
» nourriſſent ? »

« Le peuple eſt obligé de venir à notre aide,
» dit le vieillard ; mais c'eſt à nous d'être avares
» de ſa ſueur. »

« Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ſes
» peines ; & votre ſuperflu... — Nous n'en avons
» jamais, dit le vieillard. — Comment ! ces
» richeſſes immenſes ? — Ces richeſſes ont leur
» emploi. Si tu as vu nos ſacrifices, ils con-
» ſiſtent dans une offrande pure, dont la plus
» légere partie eſt conſumée ſur l'autel : le reſte
» en eſt diſtribué au peuple. Tel eſt l'emploi
» que le ſoleil veut que l'on faſſe de ſes biens.
» C'eſt lui rendre le culte le plus digne de lui :
» c'eſt ſur-tout à ce caractere que l'on reconnoît
» ſes enfants. Nos beſoins ſatisfaits, le reſte de
» nos biens n'eſt plus à nous : c'eſt l'apanage de
» l'orphelin & de l'infirme. Le prince en eſt
» dépoſitaire ; c'eſt à lui de le diſpenſer : car
» perſonne ne doit mieux connoître les beſoins
» du peuple, que le pere du peuple. »

« Mais, en vous dépouillant ainſi, ne retran-
» chez-vous point de la vénération qu'auroit pour
» vous la multitude, ſi elle vous voyoit vous-
» mêmes répandre avec magnificence ces richeſ-
» ſes, qui vous échappent obſcurément & ſans
» éclat ? »

Le ſage vieillard, à ces mots, ſourit modeſte-
ment ; & ſes mains reprirent la bêche.

« Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence
» de mon âge : je vois que je vous fais pitié ;
» mais je ne cherche qu'à m'inſtruire. »

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne ſais ſi
» le faſte & la magnificence inſpireroient autant
» de vénération que la ſimplicité d'une vie inno-
» cente ; mais ce ſeroit une raiſon de plus de
» nous dépouiller de nos biens ; car, en nous
» flattant d'être aimés & honorés pour nos ri-
» cheſſes, nous nous diſpenſerions peut-être de
» nous décorer de vertus. »

Alonzo quitta le vieillard, attendri de ſa piété, & pénétré de ſa ſageſſe.

Il témoigna le deſir de voir les ſources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'inca voulut bien lui-même l'accompagner ſur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un peuple nombreux, répandu ſur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'enſevelir pour les ſuivre dans leurs rameaux « Ah ! dit-il, que les Caſtillans pouſſeront
» ces travaux avec bien plus d'ardeur ! Peuple
» timide & foible, ils te feront pénétrer dans
» les entrailles de la terre, en déchirer les flancs,
» en ſonder les abymes, t'y creuſer un vaſte

» tombeau. Encore n'assouviras-tu point leur im-
» pitoyable avarice. Tes maîtres opulents, pareſ-
» ſeux & ſuperbes, deviendront tributaires des
» talents & des arts de leurs laborieux voiſins ;
» ils verſeront dans l'Europe les tréſors de l'Amé-
» rique ; & ce ſera comme le bitume jeté dans
» la fournaiſe ardente : la cupidité, irritée par la ri-
» cheſſe & par le luxe, s'étonnera de voir ſes beſoins
» renaiſſants ramener toujours l'indigence ; l'or,
» en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-même ; le
» prix du travail, en croiſſant, ſuivra le progrès
» des richeſſes ; leur ſtérile abondance, dans des
» mains plus avides, fera moins que leur rareté ;
» & toi, malheureux peuple, & ta poſtérité,
» vous aurez péri dans ces mines, épuiſées par
» vos travaux, ſans avoir enrichi l'Europe. Hélas !
» peut-être même en aurez-vous accru la miſere
» avec les beſoins, & les malheurs avec les
» crimes. »

Chap. 32.



Ô malheureux enfant ! qui m'eut dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton pere ?

CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du ſoleil, y reçut la réponſe d'Ataliba ; elle étoit conçue en ces mots : « ſi le roi de Cuſco a oublié la volonté » de ſon pere, celui de Quito s'en ſouvient. » Il deſire d'être l'ami & l'allié de ſon frere ; » mais il ne ſera jamais au nombre de ſes vaſ- » ſaux. »

Le jeune ambaſſadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huaſcar au refus de l'inca ſon frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des rois : « explique-moi, lui dit-il, inca, par quel » privilege ton pere eſt le ſeul, entre tous ces rois, » qui regarde en face l'image du ſoleil. — C'eſt » comme ſon enfant chéri, lui répondit l'inca, » qu'il a ſeul cette gloire. — *Son enfant chéri !* » N'eſt-ce pas la complaiſance & le menſonge » qui l'ont décoré de ce titre ? — Tout ſon peuple » le lui a donné, & tout un peuple n'eſt point » flatteur. — Crois-moi, fais ceſſer, dit Alonzo, » cette injuſte diſtinction : tu ſais bien qu'il n'en » eſt pas digne. — Etranger, dit l'inca, reſpecte & » ma préſence & ſa mémoire. — Comment veux-

» tu, reprit Alonzo, que je respecte un roi que
» son fils va demain déclarer insensé, parjure &
» sacrilege ? N'a-t-il pas couronné ton frere ?
» n'a-t-il pas violé les loix ? Celui dont les der-
» niers soupirs ont allumé les feux de la guerre
» civile entre les enfants du soleil, a-t-il mérité
» d'avoir place dans le temple du soleil, & de
» le regarder en face ? Ou tu es injuste, ou il le
» fut : la guerre est ton crime ou le sien. Choisis ;
» car le roi de Quito est résolu de s'en tenir à la
» volonté de son pere. »

Un coursier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que ne le fut le fier inca de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo à sa colere impétueuse. « Tu as donc reçu, dit-il
» au jeune Castillan, la réponse de ce rebelle.
» — Oui, dit Alonzo ; &, grace au ciel, il est
» digne, par sa constance, d'être ton ami & le
» mien. Je le désavouerois, si, légitime roi, il se
» fût rendu tributaire. »

Huascar, plein de colere, rentra dans son palais. Le ressentiment, la vengeance furent les premiers mouvements qui s'éleverent dans son cœur. Mais, en y cédant, il falloit déshonorer son pere, outrager sa mémoire ; c'étoit, dans les mœurs des incas, le comble de l'impiété. La nature se soulevoit à cette effroyable pensée ; &

l'ame d'Huafcar, tour-à-tour emportée par deux fentiments oppofés, ne favoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que fon époufe favorite, la belle & modefte Idali, le trouva livré à lui-même, & fi violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, fon fils deftiné à l'empire ; & fes yeux, tendrement baiffés fur cet enfant, verfoient des pleurs. Le roi, levant fur elle un regard trifte & fombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le fujet de fes larmes. « Hélas ! je fuis tremblante, lui dit-elle. J'étois » avec mon fils ; je careffois l'image d'un époux » adoré. Ocello, votre augufte mere, arrive pâle » & défolée, le trouble & l'effroi dans les yeux. » Tendre & malheureufe Idali ! m'a-t-elle dit, » tu te complais dans cet enfant, ton unique » efpérance ; tu t'applaudis de fa deftinée ; mais, » hélas ! qu'elle eft incertaine, & que le droit » qui l'appelle à l'empire eft mal affuré défor- » mais ! Voilà qu'une paix odieufe met la volonté » des incas à la place de nos loix faintes ; & » l'exemple une fois donné, tout leur fera permis. » Le caprice d'un homme, l'adreffe d'une fem- » me, le charme de la nouveauté, la féduction » d'un moment fuffit pour renverfer toutes nos

» eſpérances. Le ſceptre des incas paſſera dans
» les mains de celle qui aura ſurpris un dernier
» mouvement d'amour ou de foibleſſe. Le fils de
» l'étrangere, couronné dans Quito, & reconnu
» roi légitime, rien ne peut plus être ſacré.
» Ah! cher enfant, a-t-elle dit encore, en preſ-
» ſant mon fils dans ſes bras, puiſſe ton pere,
» après avoir autoriſé le parjure de ton aïeul,
» ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainſi a
» parlé votre mere; & elle demande à vous
» voir. »

A l'inſtant Ocello parut; & aux reproches de l'inca, qui s'offenſoit de ſes alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laiſſe ſon venin dans la plaie: on ceſſe d'aimer l'infidelle; on ne ceſſe point de haïr l'objet de l'infidélité. C'eſt avec cette haine pour le ſang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*) s'efforça d'animer ſon fils à la vengeance.

(*) C'eſt le nom qu'on donnoit aux femmes du ſang royal.

« Hé bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder
» à l'orgueil rebelle de l'uſurpateur de vos droits ?
» Venez-vous d'annoncer au monde que les loix
» du ſoleil doivent toutes fléchir devant les volon-
» tés d'un homme ? que l'ivreſſe, l'égarement,
» le caprice d'un roi fait le ſort d'un état ? qu'un
» pere injuſte peut exclure ſon fils de l'héritage
» auquel la nature l'appelle, & en diſpoſer à ſon
» gré ? »

« Je ſuis loin d'applaudir, lui répondit l'inca,
» à ces dangereuſes maximes ; & ſi je diſſimule
» l'iniquité d'un pere, croyez que je m'y vois
» forcé. » Alors il lui dit les raiſons qui s'oppo-
ſoient à ſon reſſentiment.

« Ces raiſons ſpécieuſes, lui répliqua ſa mere,
» m'en cachent deux, que je pénetre, & que
» vous n'oſez avouer. L'une eſt l'eſpoir qu'à votre
» tour, il vous ſera permis de mettre la paſſion
» à la place des loix ; & déjà de fieres rivales
» partagent entre leurs enfants les débris de votre
» héritage & de l'empire du ſoleil. L'autre raiſon
» qui vous retient, c'eſt l'indolence & la molleſſe,
» la peine de prendre les armes, & la frayeur
» d'être vaincu : ainſi du moins va le penſer tout
» un peuple, témoin de cette paix infame ; &
» de vaines raiſons ne l'éblouiront pas. Le regne
» de tous vos aïeux a été marqué par la gloire ;
» le vôtre le ſera par une honte ineffaçable. Ces

» empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu ;
» affermi par leur courage & leur constance ;
» vous, par votre foiblesse, vous en aurez hâté
» la décadence & la ruine ; le sang aura perdu
» ses droits ; & le premier exemple de ce lâche
» abandon, c'est mon fils qui l'aura donné ! Est-ce
» là honorer la mémoire d'un pere ? & pour lui,
» & pour vos aïeux, & pour ce dieu lui-même,
» dont vous êtes issu, le plus coupable des ou-
» trages n'est-ce pas d'avilir leur sang ? Si votre
» pere eut des vertus, imitez-les ; s'il eut un
» moment de foiblesse, avouez, en la réparant,
» ce que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme,
» fragile, & une fois séduit par les caresses d'une
» femme ; & après cet aveu, faites céder aux
» loix, qui sont toujours sages & justes, la pas-
» sion, qui est aveugle, & le caprice passager,
» que le regret désavoue & condamne. »

L'inca voulut insister sur les maux qu'entraînoit la guerre civile. « Non, non, dit-elle ; allez
» souscrire à cette paix déshonorante que l'usur-
» pateur vous impose ; & s'il le faut, pour le
» fléchir, mettez votre sceptre à ses pieds. O
» malheureux enfant ! s'écria-t-elle enfin, en em-
» brassant le jeune prince, que je te plains ! &
» qui m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de
» ton pere ? » A ces mots elle s'éloigna.

L'inca, mortellement blessé de ces reproches ;

ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'ambaſſadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il ſe hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ſes inſtances furent vaines; & le ſoir même il fut remmené au delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

Ataliba fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui ; & après l'avoir entendu : « roi superbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te » fléchir ; tu veux ou ma honte, ou ma perte ! » Le ciel est plus juste que toi, & il punira » ton orgueil. » A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol : « ô mon ami ! » s'écria-t-il, que de sang tu vas voir répandre ! » Nos peuples égorgés l'un par l'autre !.... Il » l'a voulu, il sera satisfait ; mais la peine suivra » le crime. »

« Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la » même ardeur que j'implorois la paix, laisse-» moi repousser la guerre ; & quel que soit le » sort des armes, permets à ton ami de vain-» cre, ou de mourir à tes côtés. »

« Non, dit le prince, en l'embrassant, je ne » veux point t'associer aux forfaits d'une guerre » impie. Garde-moi ta valeur pour des périls » dignes de toi. Tu n'es pas fait, sensible & » vertueux jeune homme, pour commander des » parricides. C'est bien assez que j'y sois con-

» damné.

» damné. Toi ſeul, & quelques vrais amis, à
» qui j'ai confié mes peines, vous liſez au fond
» de mon cœur. Le reſte du monde, en voyant
» la diſcorde armer les deux freres, confondra
» l'innocent avec le criminel. Laiſſe-moi ma honte
» à moi ſeul; & ménage tes jours, pour ne par-
» tager que ma gloire. »

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes ſauvages vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner jufqu'aux champs d'Alauſi, ſur les confins des deux royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ſes peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes; vallons délicieux, & plus voiſins du ciel que la cîme des Pyrénées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au deſſus des nuages, du mugiſſant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucaſe, l'Atlas ne ſeroient que d'humbles colli-

nes (*d*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimboraço, tous ces peuples courent aux armes pour la défense de leur roi.

Des régions du nord, s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé sur l'autel de ses dieux, & dévoré dans ses festins les incas qu'on lui avoit laissés pour l'apprivoiser & l'instruire. Ce crime fut suivi d'un châtiment épouvantable; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*e*), s'est appellé le lac de sang (*).

A ce peuple se joint celui d'Otovalo, pays fertile (*f*), & sillonné de mille ruisseaux qui, sous un ciel brûlant, répandent une salutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès jusques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arrosent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule & la lance à la main, se rendre où l'inca les appelle; & dès qu'il les voit assemblés (**), il leur parle en ces mots:

(*) *Yahuar-Cocha.*

(**) Ils étoient au nombre de 30,000.

« Peuples, que mon pere a foumis par fes
» bienfaits autant que par fes armes, vous fou-
» vient-il de l'avoir vu, avec fes cheveux blancs
» & fon air vénérable, s'affeoir au milieu de
» vous, & vous dire : foyez heureux ; c'eft tout
» le prix de ma victoire ? Il eft mort ce bon
» roi ; il a laiffé deux fils, & il leur a dit en
» mourant : régnez en paix, l'un au midi, &
» l'autre au nord de mon empire. Mon frere
» alors, content de ce partage, a dit à ce pere
» expirant : ta volonté facrée fera pour nous une
» loi. Il l'a dit, & il fe dément, & il prétend
» me dépouiller de l'héritage de mon pere. Peu-
» ples, je vous prends pour mes juges. Aban-
» donnez-moi, fi j'ai tort ; fi j'ai raifon, défen-
» dez-moi. — Tu as raifon, s'écrierent-ils d'une
» commune voix ; & nous embraffons ta défenfe.
» — Voilà mon fils, reprit l'inca, celui qui me
» doit fuccéder, & me furpaffer en fageffe ; car
» il a, comme moi, l'exemple des rois nos aïeux,
» & de plus il aura le mien. — Qu'il vive, ré-
» pondent ces peuples ; & quand tu ne feras
» plus, qu'il nous rappelle fon pere. — Venez
» donc, pourfuivit l'inca, défendre mes droits
» & les fiens. Mon frere, plus puiffant que moi,
» me dédaigne, & fait à loifir les apprêts d'une
» guerre, dont fans doute il fe flatte que le
» fignal me fait trembler ; je veux le prévenir,

» avant qu'il ait pu raſſembler ſes forces. Demain
» nous marchons à Cuſco. »

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célebre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une forteresse, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie & puiſſante, embraſſe une foule de peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient leurs peres, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de ſa criniere, & portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfants. Ce culte horrible eſt aboli ; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine ; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays ? « Je vais, leur répondit l'inca, ſupplier le roi

» de Cuſco de m'accorder ſon alliance, & lui
» jurer, s'il y conſent, ſur le tombeau de notre
» pere, une inviolable amitié. »

Rien ne reſſembloit moins à un roi ſuppliant, que ce prince à la tête d'une puiſſante armée ; mais on fit ſemblant de le croire ; & trompé par les apparences, il alloit paſſer plus avant, lorſqu'il vit entrer dans ſa tente l'un des caciques du pays. Ce cacique, qu'avoit bleſſé l'orgueil de l'inca de Cuſco, ſalue Ataliba, & lui tient ce langage : « tu crois paſſer en ſûreté chez
» un peuple à qui tu défends qu'on faſſe injure
» & violence ; apprends que dans un conſeil,
» où je viens d'aſſiſter, on a conſpiré contre toi.
» Je t'aime, parce qu'on m'aſſure que tu es affable
» & bon ; & je hais ton rival, parce qu'il eſt
» dur & ſuperbe. Il m'a humilié. Je ſuis fils du
» lion ; je ne veux pas qu'on m'humilie. »

Ataliba rendit grace au cacique, & conſulta ſes lieutenants ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses lieutenants étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du roi ſon pere, & révérés des troupes qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince,
» lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'éle-
» vent des monceaux d'oſſements enſevelis ſous
» l'herbe ; ce ſont les reſtes honorables de vingt
» mille Chancas, morts dans une bataille (g),

» en défendant leur liberté. Leurs enfants ne sont
» point des hommes sans courage. Vainqueurs,
» nous leur imposerons, je le crois; mais le
» sort des combats est trompeur; & celui-là est
» insensé qui n'en prévoit pas l'inconstance. J'ose
» espérer de vaincre, sans me dissimuler que nous
» pouvons être vaincus; & alors je les vois, ces
» peuples, enhardis par notre défaite, tomber
» sur une armée alors éparse & fugitive, & ache-
» ver de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis
» de ce cacique. La forteresse de Cannare est
» un point d'appui, de défense, & de rallie-
» ment au besoin. Ce poste, auquel le salut de
» l'armée est attaché, ne peut être remis en des
» mains trop fidelles; &, si j'ose le dire, inca,
» c'est à vous-même à le garder. »

L'inca ne vit, dans ce conseil prudent, que l'intention de le laisser en un lieu sûr; & il le prit pour une offense. « Si ma présence vous fait om-
» brage, dit-il à Corambé, vous me connoissez
» mal. Votre âge, vos exploits, l'estime de mon
» pere vous ont acquis ma confiance; & je n'ai
» jamais su la donner à demi. Vous commande-
» rez; je serai votre premier soldat: on appren-
» dra de moi à vous obéir avec zele; & si la
» victoire est à nous, n'ayez pas peur que votre
» roi vous en dérobe le mérite. Quant au soin de
» mes jours, ce n'est pas le moment de nous en

» occuper. Ce ſont mes droits qu'on va défen-
» dre ; il ſeroit honteux que, ſans moi, l'on
» combattît pour moi. Ne me parlez donc plus
» de me tenir loin des combats. »

« Non, prince, lui dit Corambé, je vous ſer-
» virois mal, ſi je vous croyois lâche ; mais moi,
» vous me croyez jaloux & envieux de votre
» gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette
» injure au zele d'un ami, que votre pere a mieux
» connu. »

« Ah ! généreux vieillard, pardonne, lui dit
» l'inca, en l'embraſſant. J'ai été un moment in-
» juſte. Mais pourquoi vouloir me laiſſer oiſif à
» l'ombre de ces murs? »

« J'y reſterai, lui dit Corambé. Laiſſez-moi
» trois mille hommes, & ces vaillants caciques,
» & cet étranger, qui, comme eux, ne demande
» qu'à vous ſervir. » L'inca n'héſita point. Alonzo,
Capana, le vaillant Orozimbo, les ſauvages,
les Mexicains applaudirent tous avec joie, ré-
ſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'inca.
Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes
d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer
ſon armée vers les champs de Tumibamba.

NOTES.

(a) QUE *la cîme des Pyrénées.*] Le sol du vallon de Quito est élevé au dessus du niveau de la mer, de quatorze cents soixante toises, c'est-à-dire, plus que le Canigou & le pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (M. de la Condamine.)

(b) *Du mugissant Cotopaxi.*] Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753, la flamme s'élevoit à cinq cents toises au dessus du sommet de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption se fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé, à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toises cubes. (*Idem.*)

(c) *Du terrible Latacunga.*] En 1738, le tremblement de cette montagne renversa le bourg de son nom, & celui de Hambato. Les habitants furent presque tous ensevelis sous les ruines.

(d) *Ne seroient que d'humbles collines.*] La hauteur du Chimboraço est de trois mille deux cents vingt toises au dessus du niveau de la mer.

(e) *Les corps mutilés des perfides.*] Au nombre de deux mille, selon Garcilasso, & de vingt mille, selon Pédro de Cieça.

(f) *Pays fertile.*] La terre y produit cent cinquante pour un.

(g) *Morts dans une bataille.*] Sous le regne de l'inca Roca, il resta sur la place trente mille hommes, huit mille du côté des incas. La plaine Sascahuana, où se donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-pampa*, *Campagne de sang.* Voyez le chapitre 30.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le roi de Cufco fe hâtoit d'affembler fes troupes ; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & fe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*) où Manco defcendit, les peuples d'Affilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Gayavir, de Mullama, d'Affan, de Cancola & d'Hillavi, compris fous le nom de Collas, quittent leurs riants pâturages, où ils adoroient autrefois un belier blanc, comme le dieu de leurs troupeaux, & la fource de leurs richeffes. Ils fe difent nés de ce lac que leurs cabanes environnent ; & c'eft le Léthé, où leurs ames fe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & paffer dans de nouveaux corps.

De fon côté s'avance la fiere & courageufe nation des Charcas. C'eft la raifon qui l'a foumife, & non pas la force des armes. Lorfque les incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des

(*) Le lac de Collao.

loix, ſes jeunes guerriers pleins d'ardeur demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenſe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la ſageſſe des incas, & de leur bonté généreuſe; les armes leur tomberent des mains; & ils allerent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du ſoleil qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des incas, eſt le modele des bons conſeils. Le prince qui l'alloit ſoumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. « S'il eſt vrai, ré-
» pondirent les Chayantas aux députés, votre roi
» n'a pas beſoin d'une armée pour nous réduire.
» Qu'il la laiſſe ſur nos frontieres; qu'il vienne,
» & qu'il nous perſuade; nous lui ſerons ſou-
» mis : c'eſt au plus ſage à commander. Mais
» qu'il promette auſſi de nous laiſſer en paix, ſi,
» après l'avoir entendu, nous ne voyons pas
» comme lui, à changer de culte & de mœurs,
» l'avantage qu'il nous annonce. » A des conditions ſi juſtes, l'inca vint preſque ſans eſcorte; il parla, il fut écouté; & quand ce peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de ſe ranger ſous les loix des incas, il ſe ſoumit & rendit

graces. Tels étoient ces ſauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiſer que par le meurtre & l'eſclavage.

En plus petit nombre s'avancent les peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceſſibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays ſauvage abonde. Ils adoroient auſſi le tigre à cauſe de ſa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils ſont toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils deſcendent, la mere, avant de préſenter la mamelle à ſon nourriſſon, la trempe dans le ſang humain, afin qu'ayant ſucé le ſang avec le lait, les enfants en ſoient plus avides.

Du côté du nord, ſe replient vers les bords de l'Apurimac, les peuples de Tumibamba, de Caſſamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*), le dieu de ſes peres. Un panache des plumes de cet oiſeau terrible (*b*) diſtingue les enfants de ſes adorateurs, & flotte ſur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura,

(*) Cuntur-Marca.

pays fertile où germe l'or ; de Rucana, où la beauté semble être un des dons du climat, tant la nature en est prodigue ; & des champs de Pumalacta (*), autrefois repaire sauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillants peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'empire fut sauvé de la révolte des Chancas (**), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques sont pour eux les mêmes que pour les enfants du soleil (*c*).

Enfin, venoient les habitants des riches vallées d'Yca, de Pisco, d'Acari, de Nasca, de Rimac, docilement soumis ; & ceux d'Huaman plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorsqu'on leur avoit proposé de recevoir le culte & les loix des incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale ; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le soleil, qui leur faisoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats ; mais que pour eux qu'il consumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur dieu ; qu'ils étoient contents de leur

---

(*) Dépôt du lion.

(**) Sous l'inca Roca. *Voyez* les chap. 30 & 34.

roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur ſang ils étoient réſolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible ; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arroſoient leurs ſillons arides, la néceſſité fit la loi, & la douce équité du regne des incas juſtifia leur violence.

Ces nations à peine étoient rendues ſous les murailles de Cuſco, lorſqu'on apprit que le roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huaſcar vouloit aller l'attendre au paſſage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le ſervit mieux que la prudence & le conſeil.

Ataliba avoit paſſé le fleuve ; & ſur la colline oppoſée il vouloit établir ſon camp. Le jour penchoit vers ſon déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche ; & le ſoldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des forces, on montoit la colline avec ſécurité. Tout-à-coup ſur la cîme, ſe préſente en colonne l'armée du roi de Cuſco. A la vue de l'ennemi, elle ſe déploie ; à l'inſtant le ſignal du combat ſe donne. L'avantage du lieu, du nombre, ſur des troupes déjà vaincues par l'épuiſement de leurs forces, l'emporta ſur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur ſalut qu'aux ombres de la nuit, qui favoriſa leur retraite. Il fallut repaſſer

le fleuve ; & le roi qui voulut en perſonne protéger ce paſſage, tomba aux mains des ennemis.

Huaſcar dédaigna de le voir. « Il aura le ſort » d'un rebelle, dit-il. Qu'on le garde avec ſoin » dans le fort de Tumibamba. »

Ce déſaſtre porta la déſolation dans l'armée du roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ſes peuples en leur tendant les bras : « mes amis ! » rendez-moi mon pere. » Sa douleur, ſon égarement redoubloit encore la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au devant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente, lui dit : « prince, moderez-vous. Rien n'eſt déſeſpéré. Vos » peuples ſont fideles. Votre pere eſt vivant. Il » vous ſera rendu. — Vous me flattez, dit le » jeune homme, tremblant de frayeur & de » joie. — Je ne vous flatte point : il vous ſera » rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez à » vos peuples l'exemple de la fermeté. »

La nuit vint ; un ſilence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la conſternation. Palmore, ſeul, enfermé dans ſa tente, veillant & méditant, ſe diſoit à lui-même : « que ferai-je ? » Si par la force je veux délivrer mon roi ; je » connois bien ſon ennemi, il le fera périr, » plutôt que de le rendre ; & ſi je laiſſe voir de

» l'irréſolution, de la foibleſſe & de la crainte,
» le découragement s'empare de l'armée : elle va
» tout abandonner. »

Comme il étoit plongé dans ces triſtes penſées, un vieux ſoldat ſe préſente à lui. « Me
» reconnois-tu, lui dit-il? J'ai combattu ſous tes
» enſeignes dans la conquête de Quito. Tu vois
» encore mes cicatrices. Quand le cacique de
» Tacmar fut vaincu, pris & enfermé dans le
» fort de Tumibamba, je fus l'un de ſes gardes.
» On vint pour l'enlever; & par une longue ca-
» verne, on alloit percer ſa priſon. L'entrepriſe
» fut découverte; & Tacmar, réduite à ſe ren-
» dre, obtint que ſon cacique fût mis en liberté.
» La paix fit oublier la guerre; & l'on négligea
» de combler le chemin creuſé ſous le fort :
» ſeulement d'épais mangliers en dérobent l'en-
» trée; mais elle m'eſt connue; & ſi la priſon
» de l'inca eſt, comme je le crois, la priſon du
» cacique, je ne veux que dix hommes, d'un
» courage éprouvé, pour le délivrer cette nuit. »

Palmore applaudit à ſon zele, lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp. Mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il eſpere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon

roi. Il l'aura ſauvé, ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces réflexions, où ſon ame étoit abymée, il entend un bruit ſouterrain. Il écoute; ce bruit approche. Il ſent frémir la terre ſous ſes pas. Il recule; il la voit s'écrouler. A l'inſtant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, ſans lui parler, lui fait le geſte du ſilence, & l'ayant ſaiſi par la main, l'entraîne dans l'abyme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, ſans réſiſtance, ſe livre à ſon guide; il le ſuit, &, à l'iſſue de la caverne, il ſe voit entouré de ſoldats qui lui diſent: « venez, prince. » Vous êtes libre. Venez; vos peuples vous atten- » dent. Rendez-leur la vie & l'eſpoir. — Je » ſuis libre! & par vous! O mes libérateurs! leur » dit-il, en les embraſſant, que ne vous dois-je » pas? Serai-je aſſez puiſſant pour vous récom- » penſer jamais? Achevez. Il s'agit de frapper les » eſprits par l'apparence d'un prodige. Cachez- » leur que c'eſt vous qui m'avez délivré. » Ils lui promettent le ſilence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba paſſe le fleuve, arrive dans ſon camp, &

& pénetre ſans bruit juſqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuiſé le tourment de l'inquiétude, en revoyant ſon maître, ſe jette à ſes genoux. L'inca le releve & l'embraſſe. « Sol- » dats, que l'un de vous, ſans bruit, coure an- » noncer au prince le retour de ſon pere, » dit Palmore; & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune inca & de ſon pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon roi. Il parut; les cris redoublerent: « le voilà: c'eſt lui: c'eſt lui-même. Il eſt » libre. Il nous eſt rendu. »

« Oui, peuple, dit Ataliba, le ſoleil mon » pere a trompé la vigilance de mes ennemis. Il » m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient. » Ma délivrance eſt ſon ouvrage. »

A ce récit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

« Palmore, dit le roi, voilà bien le moment

(*) Ce trait-là eſt d'après l'hiſtoire.

» de ſurprendre mes ennemis, & de réparer ma
» diſgrace. »

« Non, prince, non, lui dit Palmore, vous ne
» vous expoſerez plus. C'eſt aſſez des frayeurs
» que cette nuit nous a cauſées. Allez vous joindre
» à ceux qui défendent Cannare, & me ren-
» voyez Corambé. » Le roi céda à ſes inſtances ;
& il fit appeller ſon fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous la con-
» duite de mes amis, & ſous la garde de mes
» peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils por-
» terent dans les combats une ſage intrépidité.
» Imitez leur prudence, ou plutôt conſultez celle
» des chefs qui vous commandent. Une ſage do-
» cilité pour les conſeils de ceux que les ans ont
» inſtruits, eſt la prudence de votre âge. Mes
» amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui
» l'entouroient, je vous le confie, & ſur lui je
» vous donne les droits d'un pere. Adieu, mon
» fils. Reviens digne de toute ma tendreſſe. » A
ces mots, preſſant dans ſes bras ce jeune homme,
dont la beauté noble avec modeſtie, & fiere avec
douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue
adoleſcence, le roi laiſſa échapper quelques lar-
mes ; & fixant ſur Palmore & ſur les caciques
un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de
ſon cœur paternel, il leur remit ſon fils, & dé-
tourna les yeux.

NOTES.

(*a*) LES *énormes couleuvres.*] Elles ont jusqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

(*b*) *De cet oiseau terrible.*] Il est noir & blanc comme la pie. La nature lui a refusé des serres, mais il a le bec si dur & si fort, que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

(*c*) *Les mêmes que pour les enfants du soleil.*] Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *lautu* sur le front.

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrêmité étoit preſſante. Pour forcer ce peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphere. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir; dans

les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les ténebres, ne ſavent où voler. La tourterelle ſe précipite au devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre ; & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme ! .... ah ! c'eſt pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des ſages ont révélé les myſteres de la nature ! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumiere au monde ; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomene a frappé les adorateurs du ſoleil ? Dans une pleine ſérénité, au moment où leur dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit ! & la cauſe de ce prodige,

& ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du ſoleil, Cuſco, les champs des deux incas, tout gémit, tout eſt conſterné

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeants avoient le front dans la pouſſiere. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit, avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps » preſſe. Il eſt important que votre erreur ſoit » diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le ciel n'eſt point » un prodige funeſte. Rien de plus naturel : vous » l'allez concevoir; vous allez ceſſer de le crain- » dre. » Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une » montagne, vous ne voyez point le ſoleil; ſans » vous en effrayer, vous dites : la montagne » me le dérobe; ce n'eſt pas lui, c'eſt moi » qui ſuis dans l'ombre; il eſt le même dans le » ciel. Hé bien, au lieu d'une montagne, c'eſt » un globe épais & ſolide, un monde ſemblable » à la terre, qui dans ce moment paſſe au » deſſous du ſoleil. Mais ce monde, qui ſuit ſa » route dans l'eſpace, va s'éloigner; & le ſoleil » va reparoître plus radieux que jamais. N'ayez

» donc plus de peur d'une ombre paſſagere, &
» profitez de l'épouvante dont vos ennemis ſont
» frappés. »

Le caractere de l'erreur, chez les peuples du nouveau monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le ſoleil qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. « Quoi ! ce n'eſt donc » ni défaillance, ni colere dans notre dieu ? » s'écrierent-ils ; & Corambé achevant de bannir leur crainte : « ſoldats, dit-il, j'ai déjà vu arriver » ce qu'il nous annonce. Il eſt plus éclairé que » nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, » ſortons, & chaſſons ces rebelles, que la frayeur » a déjà vaincus. »

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main-baſſe ſur leur camp, & un inſtant les mit en déroute ; & le ſoleil éclairant ſes campagnes, les vit jonchées de mourants & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana ; & à la tête des ſauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. « Voilà, je crois, dit Alonzo, » une troupe de nos amis ſur qui les Cannarins » ſe vengent. Volons à leur ſecours. » Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux ; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le roi, c'étoit l'inca lui-même, qu'une vaillante eſcorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de ſon bouclier, & plus encore à ſon courage, Alonzo reconnoît le roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vîteſſe que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne ſe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouſſent, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, diſperſés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, ſe jetant dans les bras d'Alonzo : « qu'il m'eſt doux, lui dit-il, ô mon » ami ! de te devoir ma délivrance ! Mais je » ſuis bleſſé. Je te laiſſe le ſoin de rallier mes

» troupes. Fais grace aux vaincus désarmés. »
A ces mots, pâle & chançelant, il se fit porter dans le fort.

Sa blessure étoit douloureuse; mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait présent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or; ce baume, versé dans la plaie, en fut la guérison, & rendit ce malheureux prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'inca sur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même; & parlant au roi de Cusco: « l'inca ton frere, lui dit-il, t'a demandé la paix; » & tu lui as déclaré la guerre. Il est venu au » devant de la guerre, & il demande encore » la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a » donné sur nous l'avantage d'une surprise, ne » nous a point découragés, & ne doit point » t'énorgueillir. Nous souhaitons la paix, uni- » quement par amour de la paix, & par la » juste horreur que nous fait la guerre civile. » Inca, pese bien ta réponse. Nos lances sont » baissées, nos arcs sont détendus; la fleche » de la mort repose dans le carquois; songe, » avant qu'elle soit tirée, aux malheurs qu'un

» mot de ta bouche peut prévenir, ou peut
» causer. C'est ici sur-tout que la parole est
» meurtriere, & que la langue d'un roi est un
» dard à cent mille pointes. Tu répons au
» soleil ton pere du sang de ses enfants, &
» de celui de tes sujets. L'égalité, l'indépen-
» dance, mais la concorde & l'union, voilà
» ce que le roi ton frere me charge de t'offrir,
» & de te demander. »

Le monarque lui répondit que les incas ses aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit : « hé bien, tu le veux ! .....
» A demain. » Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; & le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque & de la défense.

Loin de ce centre périlleux, & sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, & semble présider au sort du combat qui va se donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent

l'une à l'autre ; & foudain le cri de guerre de ces peuples, ce mot formidable, illapa (*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé fe joint le fifflement des fleches, qui vont fe tremper dans le fang.

Mais bientôt les carquois s'épuifent ; & la fleche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus affurés. Bientôt on voit les bataillons flottants, s'éclaircir & fe refferrer pour remplir leurs vuides. La douleur étouffe fes cris ; la mort eft farouche & muette ; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteufes plaintes, l'Indien renferme en lui-même jufqu'à fon dernier foupir.

Au javelot fuccedent la hache & la maffue ; armes terribles chez des peuples à qui le fer & le falpêtre, ces préfents des furies, font encore inconnus. Jufque-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux : la victoire, incertaine entre les deux armées, planant fur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, fes ailes dans le fang. Mais le moment de la mêlée fit

(*) On a déjà dit que ce mot fignifie *l'éclair, le tonnerre & la foudre.*

voir quel avantage avoient des peuples aguerris ſur des peuples long-temps paiſibles. Ce que l'armée de Cuſco avoit de plus vaillant, défendoit la colline. Le reſte, compoſé de paſteurs amollis dans une douce oiſiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons ſe préſentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils ſuccomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, & menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des peuples guerriers qui gardoient ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes annoncent ce déſaſtre. Le bruit s'en répand dans l'armée, & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jeter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite; ils

tombent épars dans la plaine ; & vaincus ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs : mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage tranſporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang ; le ſang coule & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur prince, le fils de leur roi, Zoraï, ne vit plus. O pere infortuné ! que tu vas pleurer ta victoire !

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des ſiens, qu'il animoit par ſon exemple. A ſa jeuneſſe, à ſa beauté, au feu de ſon courage, tous les cœurs ſe ſentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expoſer à ſes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un ſeul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune prince, au fort de la mêlée, venoit de ſaiſir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle eſt armée lui perce le ſein. Il chancelle : ſes Indiens s'empreſſent de le ſoutenir, mais, hélas ! inutilement. Le feu de ſes regards s'éteint, l'éclat de ſa beauté s'efface, le friſſon de la mort commence à ſe répandre dans ſes veines. Tel, ſur le bord d'une forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux,

ne fait que se pencher sur les cedres voisins, qui le soutiennent dans sa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses soldats, parut le jeune inca, mortellement blessé. « O mon pere! dit-il, d'une voix » défaillante, ô quelle sera ta douleur! Amis, » achevez. Que mon sang lui ait au moins ac- » quis la victoire. Vous envelopperez mon corps » dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour » dérober aux yeux d'un pere une image trop » affligeante, & pour le consoler, en l'assurant » que je suis mort digne de lui. »

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour de lui. « Non, dit-il, c'est » assez de vaincre; je ne veux point être vengé. » Je suis inca, & je pardonne. » On l'emporte loin du combat dont la fureur se renouvelle; & quelques instants après, soulevant sa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur roi vient dêtre enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre coté la fureur, ne présentent dès-lors, dans les champs

de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cuſco fut priſe & ſaccagée ; l'ainé des freres de ſon roi, le vaillant & ſage Manco, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder : il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'empire, eurent le temps de s'échapper ; & les généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

(*) Xaïra.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémiſſoit Huaſcar, ſous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans ſa tente, ſe proſternent, ſelon l'uſage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il ſouleve à peine ſa tête; & d'un œil indigné regardant ſes vainqueurs: « traîtres, » dit-il, rompez mes chaînes, ou trempez vos » mains dans mon ſang. C'eſt inſulter à mon » malheur, que de mêler ainſi le reſpect à » l'outrage. Si je ſuis roi, rendez-moi libre; » alors vous vous proſternerez. Mais, ſi je ne » ſuis qu'un eſclave, que ne me foulez-vous aux » pieds? »

A peine il acheve ces mots, que ſon oreille fut frappée de cris & de gémiſſements. « Tu » n'es pas le ſeul malheureux, lui dit Palmore. » Ataliba vient de perdre ſon fils. — Ah! je » le verrai donc pleurer, s'écria Huaſcar avec » une joie inhumaine. Puiſſe le ciel lui rendre » tous les maux qu'il m'a faits! »

Les peuples de Quito, raſſemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune prince, que l'on déroboit à leurs yeux; & ce ſont

Chap. 36.



Vois, cruel, ce que tu me coutes.

ſont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaiſe, on les retient, on les engage à repaſſer le fleuve ; & la marche de cette armée victorieuſe & conquérante, reſſemble à la pompe funebre d'un jeune homme, que ſa famille, dont il auroit été l'eſpoir, accompagneroit au tombeau. La conſternation, le deuil & le ſilence environnoient le pavois où le prince étoit étendu, enveloppé dans cette enſeigne, triſte & glorieux monument de ſa valeur. Après lui, le roi de Cuſco, porté ſur un ſiege pareil, jouiſſoit, au fond de ſon cœur, de la calamité publique.

Les deux généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un empire, & ne penſant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

« Hélas ! diſoit Palmore, il nous l'a confié ;
» il l'attend ; ſes bras paternels ſeront ouverts
» pour l'embraſſer ; & ce n'eſt plus qu'un corps
» glacé que nous allons lui rendre ! Comment
» paroître devant lui ? »

« Il eſt homme, dit Corambé : ſon fils étoit
» mortel : je le plains ; mais, au lieu de flatter
» ſa foibleſſe, je veux lui donner le courage de
» réſiſter à ſon malheur. Laiſſez-moi devancer

» l'armée, & le voir, avant que le bruit de
» cette mort ſoit répandu. »

Ataliba, guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis & ſes peuples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, inpatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui. « Inca, lui dit-il, c'en eſt fait : l'empire eſt à
» toi ſans partage : tes ennemis ſont tous dé-
» truits ou déſarmés : Huaſcar eſt le ſeul qui te
» reſte : il eſt captif ; on te l'amene. »

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe leve, l'embraſſe, & lui dit :
« invincible guerrier, j'attendois tout de toi &
» de celui qui te ſeconde ; mais ce prodige a
» paſſé mon attente & les vœux que j'oſois for-
» mer. Acheve de mettre le comble au bonheur
» de ton roi. Il eſt pere ; il reſſent les alarmes
» d'un pere. Où eſt mon fils ? où l'as-tu laiſſé?
» pourquoi n'eſt-il pas avec toi ? — Ton fils.....
» il a vu des dangers dont le plus courageux
» s'étonne. — Et ſans doute il les a bravés ?
» Répons. Ce ſilence eſt terrible. — Que te

» dirois-je, hélas ! Pour la premiere fois il
» voyoit l'horreur des batailles. La nature a des
» mouvements que la vertu ne peut dompter. —
» Ciel ! qu'entends-je ? Il a fui ! il s'est couvert
» de honte ! il a déshonoré son pere ! — Eût-il
» mieux valu qu'exposé à une mort inévitable,
» il s'y fût livré ? — Plût au ciel ! — Hé bien,
» consoles-toi. Il s'est comblé de gloire, & il est
» mort digne de toi. — Il est mort ! — Ton
» armée te l'apporte en pleurant : il en fut
» l'amour & l'exemple. Jamais, dans un âge
» si tendre, on n'a montré tant de valeur. »

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un pere ; mais il la soulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur ; & alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. « Ah ! cruel ! par quelle épreuve, disoit-il, vous
» avez préparé mon cœur à la constance ! Vous
» avez pu calomnier mon fils ! & moi j'ai pu
» vous croire ! Ah ! cher enfant ! pardonne :
» des larmes éternelles expieront mon erreur.
» La gloire même de ta mort ne me la rend
» que plus cruelle. Jour désastreux ! combat
» funeste ! ah ! c'est ainsi que le ciel venge le
» crime d'une guerre impie : les vaincus, les
» vainqueurs en partagent la peine horrible ; &
» sa colere les confond. »

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le soin

de ſon nouvel empire. Cette riche & vaſte conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour ; Cuſco, réduite ſous ſes loix, ſon rival même priſonnier & mis en ſon pouvoir, rien ne le touche. Il demande ſon fils. Le cortege s'avance. Le corps, enveloppé dans l'enſeigne fatale, eſt dépoſé ſous ſes yeux. L'inca le regarde en ſilence. Il fait ſigne au cortege & à ſa cour de s'éloigner. On lui obéit ; & ſeul au fond de ſon palais avec l'objet de ſa douleur, il s'enferme ; il approche, & d'une main tremblante il ſouleve le voile, il découvre ce corps ſanglant ; il jette un cri, & ſe renverſe, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il eſt ſans couleur & ſans voix ; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes levres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché ; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. « Ah ! dit-il, ſi ce corps glacé pouvoit » revivre ! ſi ces yeux pouvoient me revoir ! » Hélas ! plus d'eſpérance ! Ils ſont fermés ces

» yeux ; ils le ſont pour jamais. Ses graces, ſa » beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger ſes » jours, & d'un fils qui faiſoit ma gloire & ma » félicité, voilà ce qui me reſte. » C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abymoit dans ſa douleur.

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce pere malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah ! » laiſſez-moi, diſoit-il, payer à la nature le » tribut d'une ame ſenſible. J'ai bu la coupe du » bonheur ; j'en ai épuiſé les délices. L'amer- » tume eſt au fond ; je veux m'en abreuver. » Mon fils, mon cher fils m'a donné tant de » douces illuſions ! tant de flatteuſes eſpérances ! » La douleur ſuit la joie ; hélas ! elle ſera plus » longue. C'eſt ſans retour, c'eſt pour jamais » que la joie a quitté mon cœur. »

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. « Qu'en » ferois-je, dit-il, de cette puiſſance accablante ? » Suis-je un dieu, pour veiller ſur un empire » immenſe, pour être ſans ceſſe & par-tout » préſent à ſes beſoins ? Qu'on m'amene mon » frere. Oui, je veux l'appaiſer ; je veux que, » témoin de mes larmes, il en ſoit touché,

» qu'il me plaigne, & qu'il me trouve encore
» plus malheureux que lui. »

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba.
« Vois, lui dit ce pere affligé, vois, cruel, ce
» que tu me coûtes. — Il te ſied bien, répond
» le farouche Huaſcar, de me reprocher une
» mort, quand dix mille incas égorgés ſont les
» victimes de ta rage ! Tu pleures, tigre ! tu le
» dois ; mais eſt-ce là ce que tu pleures ? Vas voir
» le meurtre qu'on a fait des peuples ſujets de
» tes peres ; Cuſco, ſes palais & ſes temples
» regorger du ſang des vieillards, & des fem-
» mes, & des enfants ; ſes murs ſaccagés, ſes
» campagnes, qui ne ſont plus que des tom-
» beaux ; & pleure ton fils, ſi tu l'oſes. »

Ces terribles mots étoufferent, dans le cœur
d'Ataliba, le ſentiment de ſon propre malheur :
le roi prit la place du pere. Il regarde ſes lieu-
tenants, & les interroge des yeux. Leur ſilence
même eſt l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il
» eſt donc vrai, dit-il ? & par une aveugle fu-
» reur, on m'a rendu exécrable à la terre ! Cela
» ſeul manquoit à mes maux. » Alors, renverſé
ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne
pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement,
& ne reſpire que par de longs ſanglots. « Juſqu'à
» l'inſtant où ton fils a péri, lui dit Palmore
» avec triſteſſe, j'ai pu commander à tes peu-

» ples ; mais du moment qu'ils l'ont vu tomber,
» leur douleur, transformée en rage, n'a plus
» connu de frein. Punis-les, ſi tu veux, de
» l'avoir trop aimé ; ou pardonne à leur déſeſ-
» poir, dont la cauſe n'eſt que trop juſte, &
» dont l'excuſe eſt dans ton cœur. Ils ont vengé
» ton fils, comme l'auroit vengé ſon pere. »

« Huaſcar, reprit Ataliba après un long &
» douloureux ſilence, voilà les excès effroyables
» où ſe portent les nations, lorſqu'une fois la
» diſcorde & la guerre ont rompu les nœuds les
» plus ſaints, & chaſſé des cœurs la nature.
» Etouffons ces fureurs dans nos embraſſements.
» Reprends ton ſceptre & ton empire, & par-
» donne-moi tes malheurs. »

Huaſcar, indigné, le repouſſe, & lui dit : « vas,
» meurtrier de ma famille, vas régner ſur des
» morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & t'applaudir,
» en contemplant des maſſacres & des débris.
» Tel eſt l'empire que tu m'offres. Je ne veux
» de toi que la mort. Garde tes préſents, ta
» pitié ; garde les fruits de tes forfaits ; qu'ils
» en éterniſent la honte ; & que, pour mieux
» te déteſter, les malheureux, que je te laiſſe,
» ſoient condamnés à t'obéir. »

« Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes que
» tu m'imputes ne ſont pas les miens ; tu le
» ſais ; mais ta douleur te rend injuſte. Je laiſſe

» au temps à la calmer. Un jour tu te ressou-
» viendras que j'ai détesté la guerre, que je t'ai
» demandé la paix, que je te la demande en-
» core, plus pénétré, plus accablé que toi des
» maux que nous nous sommes faits. Alors tu
» retrouveras ton frere tel que tu le vois aujour-
» d'hui, traitable, humain, sensible & juste.
» Adieu. Je te laisse, en ces murs, captif, il est
» vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour cesser de
» l'être. Le jour même que, sur l'autel du soleil,
» notre pere, tu consentiras, avec moi, à nous
» jurer une alliance & une paix inviolable, ton
» trône, ton empire, tout te sera rendu. »

CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la priſon du roi captif. Le vainqueur y laiſſa une garde fidelle ſous le ſévere Corambé. Il envoya Palmore gouverner, en ſon nom, les états de Cuſco; & lui, rendant, ſur ſon paſſage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito ſans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit ſon malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une déſolation publique. Sa famille éplorée vient au devant de lui. Un peuple nombreux l'accompagne; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur : on n'eſt occupé que du pere; & ſi la nuit déroboit à ſes yeux tout ce peuple qui l'environne, aux gémiſſements échappés à travers un vaſte ſilence, il ſe croiroit dans un déſert, où quelques malheureux, égarés & plaintifs, implorent le ſecours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, ſa tête échevelée, ſon ſein meurtri, ſes yeux égarés, ſa pâleur, les convulſions de

la douleur dans tous les traits de ſon viſage, ſes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au déſeſpoir.

Du plus loin que l'inca la voit, il deſcend de ſon ſiege, il va au devant d'elle, & la recevant dans ſes bras : « ma bien-aimée, lui dit-il, le » ſoleil, notre pere, a rappellé ton fils : il diſ- » poſe de ſes enfants. Heureux celui que l'in- » nocence, la vertu, la gloire, l'amour accom- » pagnent juſqu'au tombeau ! Il a fait la moiſ- » ſon ; il quitte le champ de la vie. Ton fils a » peu vécu pour nous, mais aſſez pour lui- » même : il emporte avec lui ce que les ans » donnent à peine, & ce qu'un inſtant peut » ravir, les regrets & l'amour du monde. Affli- » geons-nous de lui ſurvivre : l'homme à plain- » dre eſt celui qui pleure, & non pas celui qui » eſt pleuré. Mais, par un excès de douleur, » n'accuſons pas la deſtinée ; ne reprochons pas » au ſoleil d'avoir repris un de ſes dons. » Vérités conſolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible ſoulagement pour le cœur d'une mere ! Elle demande à voir ſon fils ; on apporte à ſes pieds ce que la mort lui en a laiſſé ; & à l'inſtant, avec un cri qui part du fond de ſes entrailles, elle ſe jette ſur ce corps inanimé, elle l'embraſſe, elle le ſerre étroitement, elle l'inonde de ſes larmes, juſqu'à ce

qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le ſentiment de la vie & de la douleur.

L'inca, dans les bras d'Alonzo, ſentoit rouvrir, à cette vue, toutes les plaies de ſon cœur; le jeune homme mêloit ſes larmes aux larmes de ſon ami; & les neveux de Montezume, témoins de la déſolation d'une auguſte famille, penſoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans ſon palais; & l'inca ſe rendit au temple, où le corps de ſon fils, arroſé de parfums, fut dépoſé, en attendant le jour deſtiné à ſes funérailles.

Après un humble ſacrifice, pour rendre graces au ſoleil, l'inca ſortit du temple, & ſous le portique, où ſon peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda ſilence. « Ma cauſe étoit juſte, » dit-il, & notre dieu l'a protégée; mais l'aveugle » ardeur de mes troupes à nous venger, mon » fils & moi, a déshonoré ma victoire; & c'eſt » moi qui porte la peine des excès commis en » mon nom. Peuple, je veux bien expier ce » qu'on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais c'eſt » aſſez pour votre roi d'être malheureux; n'achevez pas de l'accabler, en le croyant coupable. » Il ne l'eſt point. J'étois expirant à Cannare, » lorſqu'on y a verſé tant de ſang; j'étois éloigné » de Cuſco, lorſqu'on l'a ſaccagée; & j'ai dé-

» teſté ces fureurs. Je vous conjure, au nom du
» dieu qui m'en punit, de m'en épargner le
» reproche. Puiſſe mon nom être effacé de la
» mémoire des hommes, avant qu'on y ajoute
» le ſurnom de cruel! Le roi mon frere, que le
» ſort a mis entre mes mains, ſera, malgré lui-
» même, un exemple de ma clémence. Cepen-
» dant, ſi le cri de la calamité retentit juſqu'à
» vous, & s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut
» violent & ſanguinaire; ô mon peuple! élevez
» la voix, & répondez qu'Ataliba fut malheu-
» reux. »

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée: « mon ami, lui dit-il, tu ſais
» toute l'horreur que nos diſcordes m'inſpiroient;
» l'événement a paſſé mes craintes; & dans cet
» abyme de maux, je vois trop s'accomplir mes
» funeſtes preſſentiments. Vouloir la guerre, c'eſt
» vouloir tous les crimes & tous les malheurs
» à la fois. Dire à des meurtriers, qu'on aſſemble
» pour l'être, d'uſer de modération, c'eſt dire
» aux torrents des montagnes de ſuſpendre leur
» chûte, & de régler leur cours. Aucun roi ne
» ſera jamais plus réſolu que je l'étois, à répri-
» mer l'emportement & les abus de la victoire;
» & voilà cependant que des millions d'hommes
» me regardent comme un fléau. »

« Hélas! prince, lui dit Alonzo, l'homme en

» proie à ses passions, est si foible contre lui-
» même, & si peu sûr de se dompter! comment
» pourroit-il s'assurer d'une multitude effrénée, à
» qui lui-même il a donné l'affreuse liberté du
» mal? Mais tout cet empire est témoin que
» l'inflexible roi de Cusco vous a forcé de tirer
» le glaive. Ne vous accablez point vous-même
» d'un injuste reproche; & si les malheureux que
» la guerre a faits, vous accusent, laissez à vos
» vertus répondre de votre innocence, & re-
» poussez l'injure par la clémence & les bien-
» faits. »

Ces paroles releverent le courage d'Ataliba; & sa douleur fut suspendue jusqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de son fils. C'étoit la fête du soleil, lorsque, repassant l'équateur, il rentre dans notre hémisphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit aussi la fête de la paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*) immense, ayant à ses pieds les caciques, & les vieillards juges des mœurs (**), voit s'avancer les peres de famille, qui menent chacun devant soi, leurs enfants parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfants qui ont fidellement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monuments de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfants, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siege paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siege est dans chaque

(*) Cette place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(**) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces magistrats.

famille comme un autel inviolable : le chef a ſeul droit de s'y aſſeoir ; & les palmes qui le couronnent, rappellant ſes vertus, diſent à ſes enfants : obéiſſez à celui qui ſut obéir ; révérez celui qui révéra ſon pere. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir ; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfants détachent ces palmes pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à ſon fils, qui s'oublie, c'eſt de lui dire : « que fais-tu ? » malheureux ! Si tu es indigne de mon amour, » tu n'auras point de palmes ſur ta tombe. » C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque pere vient donner au monarque, pere du peuple, de l'obéiſſance, du zele & de l'amour de ſes enfants.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le pere, en ſoupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincere & tendre échappe à regret de ſa bouche ; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon pere. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du ſoleil, ni des champs de l'inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes ; le champ même qui

nourrit ſon pere eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les moments ; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en grace ; les décurions (*) le ramenoient devant le trône du monarque ; ſon pere lui tendoit les bras en ſigne de réconciliation ; à l'inſtant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité ſur les mers par les vents & par les tempêtes, embraſſe le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence : car on ne connoiſſoit point chez ce peuple ſi ſage, la coutume d'ôter au coupable puni, tout eſpoir de retour dans l'eſtime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en reſtoit aucune tache ; tout, juſqu'au ſouvenir, en étoit effaçé.

Après que la clémence & la ſévérité ont donné d'utiles leçons, le monarque prend la parole. « Peres, dit il, écoutez-moi. Comme vous je » ſuis pere ; je le ſuis encore avec vous : vos

(*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

» enfants

» enfants ſont les miens. Et la royauté eſt-elle
» autre choſe qu'une paternité publique ? C'eſt
» là le titre le plus auguſte que le ſoleil, pere
» de la nature, ait pu donner à ſes enfants. Je
» viens donc, comme le garant de vos droits,
» vous les confirmer ; mais je viens, comme le
» modele de vos devoirs, vous en inſtruire ; car
» vos devoirs fondent vos droits, & vos bienfaits
» en ſont les titres. La vie eſt un préſent du ciel,
» qui ſeul la diſpenſe à ſon gré. Gardez-vous
» donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par
» vous, & ſachez où vous commencez à mériter
» le nom de peres : c'eſt lorſqu'ayant reçu des
» mains de la nature le nouveau né de votre
» ſang, & l'ayant remis dans les bras de celle
» qui doit le nourrir, vous veillez ſur les jours
» & de l'enfant & de la mere, chargé du ſoin
» d'aſſurer leur repos, & de pourvoir à leurs
» beſoins. Juſque-là même encore vous ne faites
» pour eux, que ce que font pour leurs petits le
» vautour, le ſerpent, le tigre, les plus cruels
» des animaux. Ce qui, dans l'homme, diſtingue
» & conſacre la paternité, c'eſt l'éducation, c'eſt
» le ſoin de ſemer, de cultiver dans ſes enfants
» ce qu'on a recueilli ſoi-même, l'expérience, le
» ſeul gain de la vie, & la ſageſſe qui en eſt le
» fruit, & qui ſeule nous dédommage de la
» peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus

» tendre, par votre exemple & vos leçons, une
» ame honnête, un cœur ſenſible, un citoyen
» docile aux loix, un époux, un ami fidele,
» un pere à ſon tour révéré, chéri de ſes enfants,
» un homme enfin ſelon le vœu de la nature &
» de la ſociété : ce ſont là vos devoirs, vos bien-
» faits & vos titres; c'eſt là ce qui fonde vos
» droits.

» Et vous, enfants, ſouvenez-vous que la nature
» n'a prolongé la foibleſſe & l'imbécillité de
» l'homme, que pour le lier plus étroitement à
» ceux dont il a reçu la naiſſance, & lui faire,
» par le beſoin, une longue & douce habitude
» d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût
» voulu le diſpenſer de ce tribut d'amour & de
» reconnoiſſance, elle l'eût pourvu des moyens
» de vivre indépendant preſque auſſi-tôt qu'il
» ſeroit né, & de ſe ſuffire à lui-même. Sa longue
» enfance eſt dénuée de force & d'intelligence;
» ſa foibleſſe n'a pour reſſource ni l'agilité, ni
» la ruſe, ni la fineſſe de l'inſtinct. Tel eſt l'ordre
» de la nature, pour forcer l'enfant à chérir &
» à révérer ſes parents. Il ſemble qu'elle ait
» voulu l'abandonner à leurs ſoins, pour leur en
» laiſſer le mérite, & qu'elle ait conſenti à paſſer
» pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur
» tendreſſe de s'exercer ſur leur enfant. Ainſi,
» en lui refuſant tout, elle ſupplée à tout par

» l'amour paternel. Rappellez-vous donc votre
» enfance ; & tout ce qui vous a manqué dans
» ce long état de foibleſſe, pour vous dérober
» aux beſoins, aux périls qui vous aſſiégeoient ;
» ſongez que c'eſt de vos parents que vous l'avez
» reçu ; que la nature, en vous jetant parmi les
» écueils de la vie, s'eſt repoſée ſur leur amour
» du ſoin de vous en garantir. Mais ce que vous
» devez ſur-tout à leur tendreſſe vigilante, c'eſt
» de vous avoir éclairés ſur les moyens de vivre
» heureux ; c'eſt de vous avoir adoucis, appri-
» voiſés, ſoumis aux loix de l'équité, de la
» raiſon, de la ſageſſe. Sans les ſoins qu'ils ont
» pris de vous, vous ſeriez ſauvages, ſtupides,
» féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos pa-
» rents, pour vous avoir appris l'uſage du don
» de la vie, dont l'innocence fait le charme, &
» dont la vertu fait le prix. »

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfants, aux genoux des peres, s'attendriſſent & rendent graces ; les peres, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. « Guerre impitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes
» fureurs, je partagerois l'alégreſſe & la gloire
» de ces bons peres. Il ſeroit là ; il auroit reçu
» de ma main la premiere palme. Qui la méri-

» toit mieux que lui ? » Il n'en put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtants muet & baigné dans ſes larmes. « Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils ; » je ne veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce dernier » tribut d'amour & de louange. Du haut du » ciel, il entendra la voix gémiſſante d'un pere ; » il me plaindra d'être privé de lui. »

On lui obéit ; & au pied de ſon trône fut apporté le lit funebre où repoſoit le corps de Zoraï. « Peuple, s'écria le monarque, en s'y » précipitant, le voilà, ce modele de l'amour » filial ; le voilà, le plus tendre, le plus reſpec- » tueux, le plus aimable des enfants. Oui, » depuis ſa naiſſance, il l'a été pour moi, il l'a » été juſqu'à ſa mort. Des jouiſſances délicieuſes, » des eſpérances encore plus douces, & tout ce » que l'ame d'un pere peut éprouver de joie & » de conſolation, tel étoit le prix de mes ſoins, » & le préſage du bonheur qui vous attendoit » ſous ſon regne. Il étoit impoſſible qu'un ſi bon » fils ne fût pas un bon roi. Le goût du bien, » l'amour de l'ordre, le ſentiment de l'équité lui » étoient naturels. Il n'eſtimoit dans la gloire que » la compagne de la vertu ; il déteſtoit le men- » ſonge comme le complaiſant du vice ; il ado- » roit la vérité. Magnanime ſans faſte, & mo- » deſte avec dignité, il étoit ſimple, & il aimoit

» tout ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans
» ſa naiſſance que la deſtination & que le dévoue-
» ment de ſa vie au bonheur du monde ; & le
» nom de fils du ſoleil, loin de l'énorgueillir,
» l'humilioit ſans ceſſe, en lui faiſant ſentir le
» poids des devoirs qu'il lui impoſoit. Si quel-
» qu'un des jeunes incas ſe montre plus digne
» que moi de régir cet empire auguſte, c'eſt à
» lui, me diſoit-il ſouvent, de vous remplacer
» ſur le trône ; c'eſt à moi de le lui céder. Jugez,
» s'il eût fait des heureux ! Vous l'auriez été ſous
» ſon regne ; & ſon pere, encore plus heureux,
» ſeroit mort ſans inquiétude dans les bras d'un
» tel ſucceſſeur. Un Dieu juſte n'a pas voulu que
» cette ame ſenſible ait vu les crimes & les
» ravages d'une guerre, hélas ! trop funeſte. Mon
» fils eût arroſé de larmes ce trophée de ma
» victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un
» déluge de ſang. Il n'eſt plus. Nous avons perdu,
» moi, le plus vertueux fils, & vous, le plus
» vertueux prince. Soumettons-nous, & allons lui
» rendre les triſtes honneurs du tombeau. »

Alors le monarque, à la tête de ſa famille & de ſon peuple, accompagna le corps de ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du ſoleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux, & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le monarque, au retour du temple, le fit appeller. « Mon ami, lui dit-il, mes triſtes devoirs » ſont remplis. Il eſt temps que le pere cede la » place au roi, & que je me mette en défenſe » contre cet ennemi terrible dont tu nous as me- » nacés. C'eſt à toi que je me confie. Ton zele, » ton expérience, ta valeur, voilà mon eſpoir. » — Je le remplirai, dit Alonzo; & plût au ciel » que la défenſe & le ſalut de cet empire ne dût » te coûter que mon ſang! je le verſerois avec » joie. — O mon ami! qu'ai-je donc fait, lui dit » l'inca, en l'embraſſant, pour avoir mérité de » toi un zele ſi noble & ſi tendre?.... » A ces mots, on vient dire au roi que le grand-prêtre du ſoleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentiments terribles dont il venoit d'être frappé.

CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance & de la crainte, le courage n'a point de prise ; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin, le sommeil, par pitié, laissoit tomber quelques pavots sur sa paupiere appesantie. Un bruit le frappe ; il se leve, &, à la foible lueur du crépuscule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triste comme les spectres, mais conservant dans sa douleur un air noble & majestueux. « Je suis le pere de Cora, lui dit-il. » Ma fille m'envoie. C'est sa derniere volonté que » j'accomplis. Vas-t-en, malheureux jeune homme, » & laisse-nous les maux que tu nous fais. Tu as » porté l'opprobre & la mort dans une famille » innocente, qui, sans toi, le seroit encore. » A ces mots, le vieillard sentit ses genoux qui ployoient sous lui, & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémissant, lui tend les bras & le

releve. « Parlez, lui dit-il ; qu'ai-je fait ? De quel
» malheur ſuis-je la cauſe ? — Cruel ! peux-tu le
» demander ? peux-tu vouloir l'entendre de la
» bouche d'un pere ? Tu nous annonçois des ver-
» tus : la bonté, la candeur étoient peintes ſur ton
» viſage ; le crime & la trahiſon ſe cachoient au
» fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop
» foible, trop ſimple, hélas ! pour avoir pu ſe
» ſauver de tes artifices ; ma fille vient de révéler
» le parjure & le ſacrilege qu'elle a commis en
» ſe livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle alloit
» être mere, & demain notre honte éclate :
» demain, elle, ſa mere & moi, ſes ſœurs, ſes
» freres, innocents, nous ſerons menés au ſup-
» plice. La ſolitude, l'infamie, une éternelle
» ſtérilité marqueront la place où ma fille eſt née.
» On diſperſera notre cendre. Nous n'aurons pas
» même un tombeau. Vas-t-en : ma fille t'en
» conjure. La malheureuſe t'aime encore ; & en
» me confiant le ſecret de ſon ame, elle m'a fait
» promettre de ne le point trahir. Mais elle craint
» que ta douleur ne te décele & ne t'accuſe ; &
» le ſeul prix qu'elle demande de ſa mort, dont
» tu es la cauſe, c'eſt que tu n'en ſois pas
» témoin. »

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le déſeſpoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ſes cheveux hériſſés d'horreur,

ſon immobilité ſtupide, tout annonçoit un criminel, condamné par ſon juge, & ſon juge étoit dans ſon cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « ô mon pere ! tu ſais mon crime ; ſais-tu » quelle fatalité m'y a pouſſé malgré moi ? Sais-tu » dans quel moment terrible la frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, & l'ont » fait tomber dans mes bras ? J'atteſte mon Dieu » & le tien, que dans ce péril effroyable, mon » unique réſolution étoit de la ſauver. Nous nous » ſommes perdus, & nous t'avons perdu toi-» même. Je ne prétends pas t'appaiſer. Voilà » mon ſein, voilà mon épée. Frappe, venges-toi. » — Me venger ! Hé ne ſais-tu pas, dit le vieil-» lard, que la vengeance eſt inſenſée, qu'au » malheur elle joint le crime, & ne ſoulage que » les méchants ? Vas, ton ſang ne rachéteroit ni » la mere, ni les enfants. Je n'en mourrois pas » moins, & je mourrois coupable. Laiſſe-moi » du moins l'innocence : tout le reſte eſt perdu » pour moi. Tu fus égaré, je le crois : tu n'es ni » méchant, ni perfide ; mais quand tu le ſerois, » nous avons dans le ciel un Dieu pour juger & » punir. »

« Ame céleſte ! s'écrie Alonzo, tu m'accables, » tu me confonds........ Et l'opprobre, & la » mort, & le dernier ſupplice ſeroient le prix de

» tes vertus! Et ta fille, auſſi vertueuſe, non
» moins innocente que toi! ...... Non, vous ne
» mourrez point. Ne me mépriſe pas aſſez pour
» croire que je veuille me cacher, m'enfuir lâ-
» chement. Je paroîtrai, j'avouerai tout, j'em-
» braſſerai votre défenſe, je vous tirerai de
» l'abyme où je vous ai précipités, ou bien j'y
» périrai moi-même. Mais commence par t'éloi-
» gner avec ta femme & tes enfants. »

« Connois-tu, lui dit le vieillard, quelque aſyle
» contre les loix, & contre le remords qui ſui-
» vroit le parjure? J'ai promis au ſoleil de reſter
» ſoumis à ſes loix. Ma parole, ma foi ſont pour
» moi des liens plus forts que ne feroient des
» chaînes. Un inca n'en connoît point d'autres,
» & je mourrai ſans les briſer. Toi, qui n'es
» point engagé ſous ces loix redoutables, éloignes-
» toi; donne à ma fille la conſolation de te ſavoir
» hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton
» ſupplice. — Vas, dit Alonzo, pénétré de reſ-
» pect, de douleur & de reconnoiſſance, vas lui
» jurer que jamais ſon amant ne l'abandonnera.
» Je ſuis époux & pere. Il n'eſt point de danger
» au deſſus d'un courage à la fois animé par
» l'amour & par la nature. » A ces mots il tendit
les bras au vieillard encore frémiſſant. « Mon
» pere, lui dit-il, mon pere! embraſſe-moi, ou
» perce-moi le cœur. Je ne puis ſoutenir ta haine. »

Le vieillard tombe dans ſon ſein, l'embraſſe, le plaint, lui pardonne, & des torrents de larmes ſe confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſyle des vierges a été profané ; que l'une d'elles a violé ſes vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilege, & que le ſoleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime, inoui juſqu'alors, remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe, les feux de la guerre civile allumés entre les deux freres, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le ſoleil, en s'éclipſant, n'a déjà que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition ! le peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême ; que déjà l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

CE jour-là le ſoleil ſe couvrit de triſtes nuages, & ce deuil ſombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le roi parut, ſelon l'uſage, ſous le portique du palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce peuple aſſemblé, le pontife, les prêtres, les miniſtres des loix ſe faiſant ouvrir un paſſage, amenerent devant l'inca la jeune & timide prêtreſſe. Son pere, accablé de douleur, ſa mere, pâle & défaillante, deux ſœurs plus jeunes, auſſi belles, trois freres, l'eſpérance d'une auguſte famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au ſupplice.

Cora, qu'il falloit ſoutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba ſans force & ſans couleur, en paroiſſant devant ſon juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur. « Ce fut, » dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan » menaçoit d'enſevelir ces murs: ma frayeur me » précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà » mon malheur & mon crime. Fils du ſoleil, s'il » eſt poſſible d'en adoucir la peine, écoute la » nature, qui réclame contre la loi. Ce n'eſt pas

» pour moi que j'implore ta clémence : il faut que
» je meure, je le fais. Mais regarde un pere, une
» mere, des fœurs, des freres innocents ; c'eft
» pour eux feuls qu'en mourant je demande
» grace. »

Le pere alors prit la parole. « Inca, dit-il,
» dans un moment d'égarement & de terreur,
» ma fille a été foible, imprudente & fragile ;
» c'eft au Dieu qui voit dans les cœurs à la juger ;
» mais c'eft à moi d'accufer l'auteur de fa perte.
» Ce premier coupable, c'eft moi. Ma piété aveu-
» gle a dévoué ma fille au culte des autels, &
» l'y a offerte en victime. Dans le moment du
» facrifice, j'ai entendu gémir fon cœur ; & reli-
» gieufement cruel, le mien s'eft endurci. Pere
» dénaturé, j'ai vu fes larmes, je l'ai vue fe pré-
» cipiter dans le fein de fa mere, y chercher un
» afyle contre la violence du pouvoir paternel ;
» & moi, fans pitié, fans remords, j'ai con-
» fommé le parricide. Son crime, hélas ! fon
» premier crime fut de m'obéir ; fon refpect, fon
» amour pour moi l'a perdue. Je fuis le bourreau
» de ma fille. Je la traîne au fupplice ! » En pro-
nonçant ces mots, le vieillard embraffoit fa fille ;
fes fanglots étouffoient fa voix ; fon cœur fe bri-
foit de douleur, & les larmes de fang qui cou-
loient de fes yeux inondoient le fein de Cora.
Tous les cœurs étoient déchirés.

Le monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à ufer de rigueur, pourfuit & ordonne à Cora de déclarer fon raviffeur & fon complice.

Cora frémit, & fon filence fut d'abord fa feule réponfe ; mais les inftances de fon juge la forcerent enfin de prononcer ces mots : « fils du » foleil, feras-tu plus cruel & plus violent que la » loi ? La loi me condamne à la mort ; j'y traîne » avec moi ma famille. N'eft-ce pas affez ? Te » faut-il encore un nouveau parricide ? Veux-tu » que, portant dans la tombe, où je vais defcen- » dre vivante, le fruit de mon funefte amour ; » j'accufe encore celui qui lui a donné la vie ? » Veux-tu voir mes entrailles fe déchirer d'hor- » reur, & mon enfant épouvanté s'arracher des » flancs de fa mere ? »

Ces paroles firent fur l'ame d'Ataliba l'impreffion la plus terrible ; &, fans infifter davantage, il ordonnoit, en gémiffant, au dépofitaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorfqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & fe précipiter au pied du trône de l'inca. « C'eft moi qui fuis » le criminel, inca, s'écria-t-il ; Cora eft inno- » cente. Ne punis que fon raviffeur. » A cette vue, à ces paroles que le défefpoir animoit, le roi frémit ; le peuple refte immobile d'étonnement ; & Cora tremblante & glacée : « hélas !

» dit-elle en ſuccombant, je n'aurai donc pu le
» ſauver ! — Non, reprit Alonzo, elle n'eſt point
» coupable. Je l'enlevai mourante ; & ſon ame
» éperdue ne put ni conſentir, ni réſiſter à ſon
» malheur. »

L'inca voulut ſauver Alonzo. « Etranger, lui
» dit-il, notre culte n'eſt pas le vôtre ; vous ne
» connoiſſez pas nos loix ; & ce qui, pour nous,
» eſt un crime, n'eſt pour vous qu'une erreur, que
» je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos
» loix n'obligent que mes ſujets & moi. Vous
» fûtes imprudent, mais vous n'êtes point crimi-
» nel, à moins que vous n'ayiez uſé de violence,
» & Cora ſeule a droit de vous en accuſer. — Non,
» non, dit-elle, un charme auſſi doux qu'invin-
» cible m'a livrée à lui. Ceſſe, Alonzo, ceſſe de
» t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille
» fois. — Loin de vous accuſer, vous voyez, dit
» le roi, qu'elle vous déclare innocent. — Puis-je
» l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré ſa
» jeuneſſe ; après avoir creuſé la tombe ſous ſes
» pas, la tombe où vous allez la faire deſcendre
» vivante ? O comble d'horreur ! Elle s'ouvre
» cette tombe effroyable, elle s'ouvre à mes
» yeux, prête à la dévorer ; & je ſuis innocent !
» Je vois s'allumer le bûcher où ſon pere, ſa
» mere, tous les ſiens vont périr ; & moi, l'au-
» teur de tant de maux, juſte ciel ! je ſuis inno-

» cent ! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un
» bandeau ſur les yeux ; & tu ne veux pas voir
» mon crime. Plus juſte que toi, je le ſens, &
» je m'en accuſe moi-même. Pardon, malheu-
» reuſes victimes d'un amour inſenſé, pardon !
» Je n'aurai pas du moins la honte & la dou-
» leur de vous ſurvivre ; & ſi l'on vous mene à
» la mort, je vous devancerai ; j'irai, ſur ce
» bûcher, me livrer le premier aux flammes.
» Là, ce fer, qui devoit défendre un peuple
» vertueux, un roi, que je ne ſuis plus digne
» d'appeller mon ami, ce fer me percera le
» cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la
» grace d'être entendu. »

« Je ne ſuis ni ingrat ni perfide, reprit-il avec
» fermeté. Reçu dans la cour de l'inca, honoré
» de ſa confiance, comblé de ſes bienfaits, je
» n'ai jamais eu le deſſein de trahir l'hoſpitalité.
» Je ſuis jeune, ardent, trop ſenſible. J'ai vu
» Cora ; mon cœur s'eſt enflammé pour elle ;
» mais j'ai reſpecté ſon aſyle. Ce n'eſt qu'au
» moment effroyable où la montagne mugiſſante
» lançoit un déluge de feu, où le ciel embraſé,
» où la terre tremblante n'offroient par-tout que
» les horreurs de mille morts inévitables ; ce
» n'eſt qu'en ce moment, qu'à travers les débris
» des murs de l'enceinte ſacrée, j'ai cherché, j'ai
» ſaiſi, j'ai enlevé Cora.

» Elle

» Elle vous dit qu'elle a cédé ! & qui n'eût
» pas cédé comme elle ? Eſt-ce aſſez d'une loi
» pour étouffer en nous les ſentiments de la na-
» ture, pour en vaincre les mouvements ? Vous
» exigez de la jeuneſſe la froideur d'un âge
» avancé ! Vous exigez de la foibleſſe le triom-
» phe le plus pénible de la force & de la vertu !
» Ah ! c'eſt la ſuperſtition qui vous commande,
» au nom d'un dieu, d'être cruels. L'en croyez-
» vous ? Oubliez-vous que le dieu que vous adorez
» eſt à vos yeux la bonté même ? Quoi ! le ſoleil,
» la ſource de la fécondité, lui, par qui tout
» ſe régénere, feroit un crime de l'amour ? Et
» l'amour n'eſt lui-même que l'émanation de cet
» aſtre qui vous anime. C'eſt ce même feu, ré-
» pandu au ſein des métaux & des plantes,
» dans les veines des animaux, & ſur-tout dans
» le cœur de l'homme, c'eſt ce feu que vous
» adorez dans ſon intariſſable ſource. Vous con-
» damnez ſon influence ; & parce qu'une vierge,
» innocente, foible & craintive, aura cédé aux
» mouvements les plus naturels, les plus doux,
» d'un cœur que le ciel lui a donné, ſon pere,
» ſa mere, ſes ſœurs, ſes freres feront con-
» damnés à mourir, avec elle, au milieu des
» ſupplices ! Non, peuple, j'en atteſte votre
» dieu & le mien, car le ſoleil en eſt l'image :
» ces horreurs ne peuvent lui plaire ; & la loi,

» qui vous les commande, ne fauroit émaner
» de lui. Elle eft des hommes; elle vous vient
» de quelque roi jaloux, fuperbe & tyranni-
» que, qui attribuoit à fon Dieu un cœur comme
» le fien.

» On vous a dit que le foleil faifoit à fa prê-
» treffe un crime d'être mere, & qu'il falloit,
» pour expier ce crime, les fupplices les plus
» affreux; on vous l'a dit, & vous avez eu
» la fimplicité de le croire! Ah! peuple, on
» avoit dit de même à vos aïeux, que leurs dieux,
» le ferpent, le vautour & le tigre, demandoient
» qu'une mere verfât fur leurs autels le fang de
» l'innocent qu'elle allaitoit; & comme vous,
» pieufement crédule, la mere immoloit fon en-
» fant. Vous l'avez aboli, ce culte; & le vôtre,
» non moins barbare, eft encore plus infenfé. »

Alors, du ton d'un homme infpiré par un dieu, & comme fi ce dieu avoit parlé par fa bouche: « roi, peuple, dit-il, apprenez à difcerner,
» par d'infaillibles marques, la vérité qui vient
» du ciel, d'avec l'erreur qui vient des hommes.
» Jetez les yeux fur la nature: voyez fon ordre
» & fon deffein. Quel que foit le Dieu qui préfide
» à cet ordre immuable établi par lui-même, il
» y a conformé fes loix. Et qu'importe à l'ordre
» éternel le vœu qu'a fait imprudemment une
» jeune & foible mortelle, de fécher, comme

» une plante oisive, dans la langueur de la sté-
» rilité? Est-ce là ce qu'en la formant, lui a recom-
» mandé la nature? Voyez, dit-il, en saisissant
» les voiles de Cora, & en les déchirant avec
» une audace imposante, voyez ce sein : voilà le
» signe des desseins de son dieu sur elle. A ces
» deux sources de la vie, reconnoissez le droit,
» le devoir sacré d'être mere. C'est ainsi que
» parle & s'explique ce dieu qui n'a rien fait en
» vain. »

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus, élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits; & le monarque saisit l'instant de la décider sans retour. « Il a raison, dit-il; & la raison est au dessus de
» la loi. Non, peuple, il faut que je l'avoue,
» cette loi cruelle ne vient point du sage Manco :
» ses successeurs l'ont faite; ils ont cru plaire au
» dieu dont elle vengeroit l'injure; ils se sont
» trompés. L'erreur cesse; la vérité reprend ses
» droits. Rendons graces à l'étranger qui nous
» détrompe, nous éclaire, & nous fait révoquer
» une loi inhumaine. C'est un bienfait trop signalé,
» pour ne pas effacer une malheureuse impru-
» dence. Que les prêtresses du soleil n'aient plus
» d'autre lien qu'un zele pur & libre; & que
» celle qui désavoue la témérité de ses vœux,
» en soit dès l'instant dégagée. Un Dieu juste ne

» peu vouloir qu'on le ferve à regret; & fes
» autels ne font pas faits pour être environnés
» d'efclaves. »

Ainfi parloit ce prince, avec la double joie de détruire un abus funefte, & de conferver un ami. Le vieillard, pere de Cora, fe profterne, avec fes enfants, aux genoux du monarque; tout le peuple, les mains au ciel, pouffe des cris de joie : Alonzo triomphant fe jette aux pieds de fon amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de fa mere, fes yeux, obfcurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant fe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriffement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiffant ployer fous elle fes genoux défaillants, elle s'étoit penchée dans le fein de fa mere, qui, croyant l'embraffer pour la derniere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du fein des peres, des meres, & de tout un peuple attendri, s'éleva jufqu'au ciel; ce fut ce cri qui ranima fes fens. Elle revient du fommeil de la mort; elle refpire, ouvre les yeux, & fe voit dans les bras d'Alonzo, qui, tranfporté, lui dit, en l'embraffant: « vis, chere amante; tu
» es à moi; la loi fatale eft abolie. — Que dis-
» tu? que fais-tu? malheureux! lui dit-elle, vas-t-en,
» & me laiffe mourir. — Non, tu vivras, reprit

» Alonzo. La nature & l'amour l'emportent ; les
» ſaints noms de pere & de mere ne ſont plus
» un crime pour nous. » A ces mots, Cora,
dans l'excès de la ſurpriſe & de la joie, ſoupire,
ſerre dans ſes bras ſon amant, ſon libérateur ;
&, trop foible pour ſoutenir une révolution ſi
violente & ſi ſoudaine, ſuccombe une ſeconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le peuple s'empreſſe à les voir, à ſe réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfants qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'uſage de la vie & du ſentiment ; le trouble, l'effroi, la tendreſſe de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le raviſſement du peuple qui les environne, forment un ſpectacle ſi doux, que le roi, les incas, les héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili ſur-tout & ſon fidele Télaſco en jouiſſent avec tranſport. « Ah ! Télaſco, diſoit
» cette fille charmante, que ces amants vont être
» heureux ! ils paſſent, comme nous, de l'excès
» du malheur à la félicité ſuprême. Qu'ils vont
» bien s'aimer ! — Comme nous, lui dit Télaſco.
» Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout ſem-
» blables aux nôtres. »

La foule s'étant écoulée, & le monarque, avec les incas, étant rentré dans le palais, Cora & ſon amant ſont appellés ; & le prêtre leur

parle ainſi : « Cora eſt libre. Un Dieu qui ne
» veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte;
» & j'ai la joie, avant de deſcendre au tombeau,
» de voir du nombre de ſes loix retrancher une
» loi cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais
» devant lui la ſainteté de l'hymen eſt inviolable.
» Il veut qu'en ſa préſence le don d'une foi mu-
» tuelle en conſacre les nœuds. — Ah ! le ciel &
» la terre me ſont témoins, s'écrie Alonzo, que je
» ſuis l'époux de Cora; qu'elle eſt la moitié de
» moi-même; qu'elle a reçu ma foi; que mes
» jours ſont à elle; & que mon devoir le plus
» ſaint eſt de mériter ſon amour. Seulement
» je demande, ſages & vertueux incas, que nous
» voyions, de votre culte ou de celui de ma pa-
» trie, quel eſt le plus digne du Dieu que l'uni-
» vers doit adorer. J'eſpere que bientôt nous n'au-
» rons plus qu'un même autel; & ce ſera au
» pied de cet autel, ſous les yeux de l'Etre ſu-
» prême, que la religion ſanctifiera les vœux
» de la nature & de l'amour. »

CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du ſoleil. Mais pour s'en conſoler, elle jeta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiege affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable, lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa premiere courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'abord avoit paſſé pour inſen-

(*) Le golfe de Cadix.

ſée, n'avoit plus aucun partiſan. La confiance étoit perdue; & les ſecours en dépendoient. Il falloit, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du prince. Mais quelle horreur la cour d'Eſpagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune roi, ſur-tout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les déteſter; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui ſolliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux ſon regne aux peuples d'un autre hémiſpere. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ſes miniſtres tonnants, & lançant l'anathême ſur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs ſacrileges fureurs, c'eſt là ce que Pizarre rouloit dans ſa penſée, lorſqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andalouſie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, ſur la foi d'un nautonnier que les tempêtes avoient inſtruit (*b*), il étoit allé découvrir ce malheureux nouveau monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon retour; & il ſe rendit à Séville. Le

jeune roi y tenoit ſa cour ; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion ſembloit avoir paſſé. « Hé quoi ! » ſe diſoit-il à lui-même, eſt-ce pour ſe jeter » dans les déſerts du nouveau monde, qu'on a » quitté des champs ſi fertiles, ſi fortunés ? » Il ne fut pas moins interdit de la réſerve auſtere, & de la gravité myſtérieuſe & taciturne de ce peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchiſe, noble juſque dans ſes plaiſirs, & magnifique dans ſes fêtes. La triſteſſe, l'abattement étoient peints ſur tous les viſages ; la défiance étoit dans tous les yeux ; la crainte avoit reſſerré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le ſilence & dans le deuil. Il ſe trouve au milieu d'une place publique, lieu vaſte & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un trône reſplendiſſant de pourpre & d'or. A cet appareil impoſant, il s'arrête. Il voit arriver un peuple nombreux ſans

tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui ; il demande quel ſacrilege, quel parricide on va punir avec tant de ſolemnité, & ſi le roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais perſonne ne lui répond. « Qui que tu ſois, lui dit enfin un » vieillard qu'il interrogeoit, ou ceſſe de nous ten» dre un piege, ou, ſi tu es de bonne foi, » regarde, écoute, & tremble comme nous. »

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege effrayant des juges & des vengeurs de la foi. Il les voit monter & s'aſſeoir ſur ce trône terrible. Le calme eſt peint ſur leur viſage ; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent ; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblants, courbés ſous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur ſentence. Et ce décret qui les condamne à être brûlés vivants, ce décret leur eſt prononcé du ton affectueux & tendre de la charité ſecourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en préſence du peuple, à la face du ciel, lorſqu'ils entendroient leur ſentence, il leur fût permis de parler, de ſe défendre, & de ſe plaindre : foible adouciſſement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de

ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de ſcandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard, qu'on avoit ſurpris obſervant les pratiques du judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa jeuneſſe. Imbu de la foi de ſes peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu; ſur le bord de ſa tombe, il n'avoit pas même daigné le déſavouer; il marchoit au ſupplice, comme une victime à l'autel. Mais lorſqu'il entendit que tous ſes biens, livrés à l'avidité de ſes juges, étoient ravis à ſes enfants, ſa conſtance l'abandonna. « Cruels! dit-il, » c'eſt donc ainſi que vous dévorez votre proie! » j'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, » quand j'ai déſavoué de bouche ce que j'ado- » rois dans le cœur; mais qu'ont fait mes en- » fants, pour être dépouillés du peu de bien que » je leur laiſſe? Ils ont ſubi, dès le berceau, » le joug de votre loi nouvelle; je vous les ai » livrés. Ah! laiſſez à leur mere, pour nourrir » ces infortunés, un pain arroſé de mon ſang, » & qu'ils tremperont dans leurs larmes. »

« Hé quoi! lui répond d'un air ſerein le chef » du tribunal terrible, ne ſais-tu pas que Dieu » pourſuit dans les enfants l'iniquité des peres;

» que la dépouille des criminels de lese-majesté
» divine appartient aux ministres des vengeances
» divines, comme les entrailles de la victime
» appartenoient au sacrificateur; que l'esclave n'a
» rien qui ne soit à son maître; & qu'enfin tes
» pareils sont nés esclaves parmi les chrétiens?
» Si l'on se réserve des biens qui n'étoient pas à
» toi, c'est pour en faire un digne usage; &
» & quel plus digne usage du bien des infideles,
» que de servir de récompense aux défenseurs de
» la foi? Si chacun vit de son travail, celui de
» poursuivre l'erreur sera-t-il privé de salaire? &
» n'est-il pas bien juste qu'une race funeste paie,
» en mourant, le soin pénible & salutaire que
» l'on prend de l'exterminer? »

« Hommes sans pudeur & sans foi, s'écria le
» vieillard, la force vous seconde, & votre hypo-
» crisie abuse insolemment du pouvoir de nous
» opprimer. Mais tremblez que le ciel enfin ne
» se lasse..... » On ne permit pas au vieillard
d'achever; & il fut jeté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal un jeune homme simple & timide, né parmi les chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille aussi simple que lui, aussi pieuse, aussi docile; il en étoit aimé; un rival furieux l'avoit accusé d'hérésie; & ce fourbe avoit pour

complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de ſa foi, de ſon innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroiſſant devant ſes juges, & à la vue du bûcher, ſes plaintes, ſes cris redoublerent. « Miniſtre du Dieu que j'adore, & vous,
» peuple, dit-il, je proteſte en mourant que j'ai
» vécu fidele à la religion de mes peres. Je crois
» tout ce que nos paſteurs, dès l'enfance, m'ont
» enſeigné. Qu'on me diſe dans quelle erreur j'ai
» pu tomber, ſans le vouloir; je l'abjure, &
» je la déteſte. Que voulez-vous de plus? — Nous
» voulons que vous-même vous faſſiez le ſincere
» aveu de votre impiété. — Je ne la connois pas.
» Oppoſez-moi du moins mes accuſateurs. Qu'ils
» paroiſſent; qu'ils me confondent à vos yeux.
» — Non, lui dit-on encore : l'intérêt de la foi
» ne permet pas que l'on décele ceux qui veil-
» lent à ſa défenſe, & qui nous dénoncent l'er-
» reur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que
» vous n'aviez point d'ennemis? — Hélas! non:
» je ne hais perſonne; j'ignore qui peut me haïr.
» — Hé bien, ce n'eſt donc pas la haine, mais
» le zele qui vous accuſe; & le zele eſt digne
» de foi. — O mon pere! dit le jeune homme à
» un religieux qui l'exhortoit à la mort, je ſuis
» attaché à la vie; ce ſupplice me fait frémir.

» Dites-moi quel aveu l'on attend que je faffe ;
» &, tout innocent que je fuis, je veux bien
» me calomnier. — Moi ! vous enfeigner le men-
» fonge, lui dit cet homme pieufement cruel. A
» Dieu ne plaife ! Non, mon fils, mourez mar-
» tyr, plutôt que d'en impofer à vos juges. Après
» tout, ne vous flattez pas que cet aveu tardif
» pût vous fauver. Il n'eft plus temps. C'eft dans
» les fers que l'on doit s'avouer coupable. Mais,
» à l'approche du fupplice, ce n'eft plus un vrai
» repentir, c'eft la frayeur qui parle ; on ne
» l'écoute plus. » Ce fut alors que le jeune homme,
s'abandonnant à fa douleur, & verfant des tor-
rents de larmes, en fit couler de tous les yeux.
« O Dieu ! dit-il, on m'annonçoit ta religion
» pure & fainte comme l'appui de l'innocence ;
» & tes miniftres !.... » On l'interrompit, pour
le traîner fur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit
vivant, & que fes cris déchiroient tous les cœurs,
un maure, à peu près du même âge, mais plus
ferme & plus courageux, fut condamné comme
blafphémateur, pour avoir murmuré contre le
fanatifme & fon tribunal odieux. On lui pro-
nonça fa fentence, en l'exhortant à déclarer,
devant Dieu & devant les hommes, qui pou-
voit l'avoir foulevé contre les vengeurs de la
foi. « Peuple, s'écria-t-il avec indignation, favez-

» vous qui l'on veut que j'accuse ? Mon pere. On
» me l'a nommé dans les fers, ce complice dont
» on s'efforce de me rendre le délateur. C'est lui
» qu'on veut que je traîne au supplice. On m'a
» promis d'user envers moi d'indulgence, si j'étois
» assez lâche, assez dénaturé pour noircir & ca-
» lomnier celui qui m'a donné le jour. Ah ! loin
» de l'accuser, j'atteste toutes les puissances du
» ciel, que ce vieillard est innocent. Il gémit
» comme vous, mais dans le fond de son ame ;
» &, à moins que des larmes n'offensent nos
» tyrans, il ne les offensa jamais. Plus impatient,
» j'ai parlé, je l'ai détestée hautement, cette
» tyrannie odieuse. J'ai demandé, au nom du
» ciel, par quelle haine de la vérité, par quelle
» horreur de l'innocence, on refusoit à l'accusé
» le droit naturel & sacré d'une défense légitime :
» pourquoi le délateur, dispensé de paroître,
» portant ses coups dans l'ombre, comme un
» lâche assassin, & se tenant enveloppé dans le
» manteau du juge, étoit compté au nombre des
» témoins. Cette procédure infernale, cet appa-
» reil d'iniquité, des fers, des cachots, des té-
» nebres, un silence affreux, tous les pieges de
» l'artifice & du mensonge, pour surprendre ou
» pour effrayer un malheureux abandonné à la
» calomnie, à la fraude la plus subtile & la plus
» noire ; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit ; ma

» franchiſe les a bleſſés. Ils m'en puniſſent ; mais
» un jour ces fourbes ſeront démaſqués ; & leurs
» crimes retomberont ſur eux, comme un dé-
» luge, avec les vengeances du ciel. »

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoient : « laiſſe-moi, lui dit-il, je ne
» reconnois point le Dieu que mes bourreaux
» adorent. Dieu juſte, Dieu clément, pere de
» tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame. »
Et lui-même, en traînant ſes chaînes, il s'élança ſur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcents de l'un & de l'autre ſexes, élevés en ſilence ſous la loi muſulmane, & livrés pour ce crime aux inquiſiteurs de la foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits chrétiens ; & on les menoit au ſupplice. Ils réclamerent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promeſſe, leur dit-on,
» va s'accomplir dans l'autre vie. Vous ſerez ſau-
» vés du ſupplice, mais d'un ſupplice au prix
» duquel celui-ci n'eſt rien. Mes enfants, ne
» penſez qu'à mourir fideles ; & trop heureux
» de n'avoir à ſubir qu'une expiation paſſagere,
» réſignez-vous ſans murmurer. » Leurs larmes furent inutiles ; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain :
leurs

leurs bras suppliants retomberent ; & bientôt tout fut consumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entassées sur le bûcher, & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentissoit de saints cantiques d'alégresse, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du sacrifice ; Pizarre, saisi de terreur & de compassion, se disoit à lui-même : « l'Espagne a-t-elle changé de culte ? & lui a-t-on » rapporté de l'Inde les dieux qu'adorent les sau- » vages, & qu'ils abreuvent de leur sang ? » Il vit la foule s'écouler, pensive & consternée ; il imita le peuple ; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ses freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

NOTES.

(*a*) L*A ſuperſtition.*] Le fanatiſme eſt la frénéſie du zele. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violents ; l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion ; l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*b*) *Que les tempêtes avoient inſtruit.*] En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de St. Domingue. Il revint à Tercere, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette iſle, un fameux pilote, Génois de naiſſance, appellé Chriſtophe Colomb, leur donna l'aſyle. Ils moururent tous dans ſa maiſon ; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

CHAPITRXE LII.

APRÈS les premiers mouvements de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage, & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de sa patrie ; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin.

« Trop jeune & trop obscur, quand tu as » quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu » voir préparer ces événements ; mais aujour- » d'hui que ta fortune en dépend, je dois t'en » instruire. Ecoute, mon frere, & gémis.

» Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient ré- » pandus dans l'Espagne ; ils y avoient apporté » les arts, l'agriculture & le commerce ; & en » éclairant les esprits, ils avoient adouci les » mœurs. La prospérité, la grandeur, l'opulence » de ce royaume, cultivé, enrichi, décoré par » leurs mains, méritoit de faire oublier leur in- » vasion & leurs ravages. Vaincus & soumis à

» leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une
» liberté légitime, qu'à vivre ſujets de nos rois,
» en conſervant le culte de leurs peres ; & ſi
» la ſuperſtition ne ſe fût emparée de l'eſprit
» d'Iſabelle, jamais regne n'eût été plus heu-
» reux, ni plus floriſſant que le ſien. Mais cette
» reine, que ſon génie & ſon courage auroient
» placée au rang des plus grands hommes, eut
» le malheur d'être trompée par un confident
» fanatique (*), qui, dès la plus tendre jeu-
» neſſe, l'enivroit d'un faux zele, & l'avoit fait
» jurer, ſi elle montoit ſur le trône, d'employer
» le fer & le feu pour exterminer l'héréſie, &
» faire triompher la foi. Ce fut pour accomplir
» cette téméraire promeſſe, qu'elle érigea ce
» tribunal de ſang.

» Armé d'une puiſſance énorme, affranchi de
» toutes les loix protectrices de l'innocence, &
» conſacré par un pontife (**) qui lui confioit
» tous ſes droits, ce tyran des eſprits les remplit
» d'une ſainte horreur (*a*). C'eſt ici, dans Sé-
» ville même, que fut célébré le premier de
» ces ſacrifices barbares, que l'on appelle *actes*
» *de foi* (***). Ce jour exécrable coûta vingt

(*) Thomas Torquémada, Dominicain.

(**) Sixte IV.

(***) *Auto-da-fé.* Le premier à Séville en 1480.

» mille ſujets à l'Eſpagne : ils s'enfuirent épou-
» vantés ; & l'Afrique fut leur refuge. Dans la
» Caſtille & dans Léon, de nouveaux bûchers
» s'allumerent ; & on y jeta dans les flammes des
» milliers de malheureux. Le même fléau s'éten-
» dit dans l'Aragon, & y fit les mêmes ravages.
» L'Eſpagne entiere en fut frappée, & d'un
» royaume à l'autre la ſuperſtition voyoit, comme
» autant de ſignaux, les feux qui dévoroient ſes
» innombrables victimes. Des multitudes de proſ-
» crits, échappés à la rage de leurs perſécu-
» teurs, s'abandonnoient à la merci des flots ;
» & l'Afrique en fut repeuplée. Enfin, la Gre-
» nade, conquiſe ſur les Maures, devint à ſon
» tour le théatre de ces déplorables fureurs (*b*).
» Ah ! Pizarre, quelle province le fanatiſme a
» déſolée ! Un peuple induſtrieux, vaillant,
» éclairé, mêlant aux travaux le charme conſo-
» lant des fêtes ; plus de trente villes ſuperbes,
» où fleuriſſoient les arts, cent autres villes moins
» opulentes, mais toutes riches & peuplées ;
» deux mille villages remplis de cultivateurs for-
» tunés ; les plus belles campagnes, les plus ri-
» ches de l'univers, tout eſt perdu, tout eſt dé-
» truit ; la mort, l'effroi, la ſolitude y regne ;
» la tyrannie des eſprits, la plus odieuſe de tou-
» tes, comme la plus injuſte & la plus violente,
» en a fait de vaſtes tombeaux, où elle domine
» en ſilence ſur des cendres & des débris. »

« Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapines,
» les cruautés que l'on exerce en Amérique,
» étonnent peu l'Espagne. — Elle y est endur-
» cie par ses propres malheurs, reprit Gonzale.
» Et de quoi veux-tu qu'elle s'étonne & s'épou-
» vante ? Parmi nous, dans son sein, elle voit
» consacrer les crimes les plus odieux. L'huma-
» nité n'a plus de droits ; le sang n'a plus de
» privileges. Que le fils accuse son pere, le pere
» ses enfants, la femme son époux ; c'est le
» triomphe du faux zele. Ils sont accueillis,
» écoutés ; & l'accusé périt sur leur délation. Un
» simple soupçon fait saisir, traîner dans les ca-
» chots la foible & timide innocence ; & l'im-
» posture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un
» silence éternel, est sûre de l'impunité. La seule
» ressource du foible, la fuite, est réputée une preuve
» du crime ; & l'anathême qui poursuit le trans-
» fuge, rompt pour lui les nœuds les plus saints.
» En lui, ses amis méconnoissent leur ami, ses
» enfants leur pere, ses sujets leur roi : plus
» d'asyle, plus de refuge assuré pour lui, pas
» même au sein de la nature. La main qui lui
» perce le cœur est innocente ; elle a vengé le
» ciel. Tout chrétien est, de droit divin, le juge
» & le bourreau d'un infidele fugitif. Telle est
» la loi du fanatisme ; & je t'épargne le dé ail
» de mille atrocités pareilles, qui forment son

» code infernal (*c*). Ne crains donc plus de voir
» les esprits soulevés de ce qui se passe dans
» l'Inde. »

« Et la cour, demanda Pizarre, est-elle atta-
» quée de ce délire ? — La cour ne pense, lui
» répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos
» calamités. Que le peuple tremble & fléchisse,
» c'est tout ce qu'elle veut ; & les malheurs de
» l'Inde ne la touchent que foiblement. Les grands,
» avec pleine licence, opprimoient autrefois le
» peuple. Les juges leur étoient vendus ; les loix
» se taisoient devant eux ; & sans frein comme
» sans pudeur, ils exerçoient impunément les
» vexations les plus criantes. Le peuple est rentré
» dans ses droits ; la régence de Ximénès l'a tiré de
» l'oppression : il est armé, discipliné, ligué pour
» sa propre défense ; la force est du côté des
» loix ; & le peuple, qu'elles protegent, les
» protege à son tour contre les attentats des
» grands, leurs ennemis communs. Ainsi le faste
» de la cour, n'ayant plus au dedans les res-
» sources du brigandage, a rendu les grands
» plus avides des richesses du dehors ; & l'espé-
» rance de partager les dépouilles du nouveau
» monde, en fait de zélés partisans au premier
» qui promet d'en payer le tribut à leur orgueil-
» leuse avarice. Tout est vénal sous ce nouveau
» regne ; & quand l'or est le prix de tout, on

» obtient tout avec de l'or : c'eſt ce que j'ai
» voulu t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupi-
» dité ; ce ſont elles qui nous dominent. Elles
» préſident dans les conſeils ; elles ont l'oreille
» du prince ; elles ſont l'ame de la cour. La
» religion même eſt ici leur eſclave ; & tu verras
» qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner.
» Rome, le ſiege de l'égliſe, vient d'être priſe
» & ſaccagée ; le ſouverain pontife a été mis
» aux fers.... — Sans doute par les infideles,
» demanda Pizarre. — Par nous, reprit Gon-
» zale, par ce jeune empereur, qui lui-même a
» porté le deuil de ſa victoire. Vas le trouver ;
» annonce-lui une vaſte & riche conquête. Il gé-
» mira peut-être ſur le malheur de l'Inde ; mais,
» ſi ce malheur eſt utile à ſa grandeur, à ſa
» puiſſance, il le laiſſera conſommer. »

Pizarre, en profitant des inſtructions de Gonzale, eut ſans peine accès à la cour. On le préſente à l'empereur ; & au milieu du conſeil aſſemblé, ce jeune prince ayant daigné l'entendre, le guerrier lui parle en ces mots :

« Puiſſant & glorieux monarque, vous voyez
» l'un des premiers ſoldats qui, ſous le regne de
» Ferdinand, ont porté les armes de la Caſtille
» dans le nouveau monde. Je m'appelle Pizarre ;
» Truxillo m'a vu naître le plus obſcur de vos
» ſujets ; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen

» de faire oublier ma naiſſance. Sur la côte de
» Carthagene, & vers les bords du Darien, je
» ſuivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déter-
» miné qui fut jamais. J'appris à ſon école qu'il
» n'eſt point de dangers que le courage ne ſur-
» monte; & je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve
» de tous les maux. Après lui ce fut ſous Vaſco
» de Balboa que je ſervis, & que je conçus l'eſ-
» pérance d'égaler Colomb & Cortès.

» On vous a vanté les richeſſes de l'Amérique;
» & moi, je vous annonce qu'on ne les connoît
» pas. Les iſles dont la découverte a fait la gloire
» de Colomb, le royaume dont la conquête a
» rendu Cortès ſi fameux, ne ſont rien en com-
» paraiſon des pays que j'ai découverts, & dont
» je viens vous faire hommage. C'eſt le royaume
» des incas, peuple adorateur du ſoleil, dont
» ſes rois ſe vantent d'être iſſus, & qu'ils oſent
» appeller leur pere, ſans doute à cauſe des
» richeſſes que la chaleur de ſes rayons répand
» dans ces heureux climats. C'eſt une chaîne de
» montagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur
» juſqu'au tropique du midi; & parmi ces mon-
» tagnes, les plus riants côteaux, & les vallons
» les plus fertiles. Le même jour y préſente
» toutes les ſaiſons réunies; la même terre y
» produit à la fois les fleurs, les fruits & les
» moiſſons. Les peuples de ces contrées ſont

» vaillants, mais presque sans armes. Il est fa-
» cile de les vaincre, plus facile de les gagner
» par la clémence & la douceur. J'avois abordé
» sur leurs côtes, je pénétrois dans leur pays;
» & avec un vaisseau, & moins de deux cents
» hommes, j'aurois mis sous vos loix des peu-
» ples innombrables, & à vos pieds des monceaux
» d'or. Le vice-roi de Panama, jaloux d'une
» entreprise commencée avant lui, & dont il
» n'avoit pas la gloire, a rappellé mes compa-
» gnons; il ne m'en est resté que douze; & avec
» eux j'ai soutenu, dans une isle déserte, au
» milieu des tempêtes, les plus rudes épreuves
» de la nécessité. J'attendois un foible secours;
» on me l'a refusé, & on m'a rappellé moi-
» même. J'ai obéi, sans renoncer à ma glorieuse
» entreprise; & pour vous soumettre un pays le
» plus riche de l'univers, je ne demande que
» l'honneur dont jouit Cortès au Mexique, l'hon-
» neur de commander pour vous, & de n'obéir
» qu'à vous seul. »

Pizarre mit alors sous les yeux du conseil le récit de ses aventures, attesté par ses compagnons; & ce récit, quoique très-simple, ne fut pas lu sans étonnement. Mais, soit que le jeune empereur voulût encore éprouver Pizarre, soit que, par sa naissance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aspiroit: « l'audace de ton entre-

» prife, lui dit-il, femble autorifer celle de ton
» ambition ; mais fois content de partager les
» richeffes que tu m'annonces, & ne demande
» rien de plus. — Des richeffes, lui dit Pizarre
» d'un air chagrin & dédaigneux, mes matelots
» & mes foldats en reviendront chargés. Il me
» faut de la gloire. Le refte eft au deffous de moi.
» Si je ne fuis pas digne de gouverner, je ne fuis
» pas digne de vaincre. Nommez le vice-roi qui
» me doit remplacer ; je l'inftruirai : mon plan,
» mes projets, mes découvertes, je lui commu-
» niquerai tout, excepté mon courage ..... dont
» j'ai befoin, pour dévorer l'humiliation d'un
» refus. »

Cette franchife, brufque & fiere, ne déplut point au jeune monarque. « Il me fervira bien, » dit-il, puifqu'il ne fait pas me flatter. » Il lui accorda fa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de courtifans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger fes cruautés & fes rapines, & mendier le prix infame de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneffe ardente, ambitieufe, fe difputer la gloire de le fuivre, & de partager fes travaux ; il vit l'avarice elle-même s'empreffer, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, & rifquer, en tremblant, les frais d'une entreprife dont elle attendoit des tréfors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des grands, s'attira la faveur du peuple, fit un choix de bons matelots & de ſoldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses freres furent de ce nombre (*d*). Le jeune Gonſalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paſſant à l'iſle Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*e*), & ſur le même autel où Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la couronne de Caſtille; Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

« Guerrier, lui dit le jeune prince, ici l'on » confond tous les droits; chacun, ſelon ſes in- » térêts ou ſes opinions, fait pencher la balance » entre les Indiens & nous (*f*). Fatigué de tous » ces débats, je te recommande deux choſes; » l'une, de faire à ton pays tout le bien que tu » croiras juſte, & qui dépendra de toi; l'autre, » de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te » ſera poſſible : car ſi je veux en être obéi, je » deſire encore plus d'en être aimé. » A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de ſa dignité (*g*), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défenſe contre de lâches aſſaſſins.

Cependant, ſa flotte à la rade, & ſes compagnons raſſemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive; les vents l'invitent à partir; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richeſſes de l'Amérique, dépoſer les dépouilles des temples du ſoleil au pied des autels du vrai Dieu.

NOTES.

(*a*) *LES remplit de terreur.*] En quatre ans l'inquiſition fit le procès à cent mille perſonnes, dont ſix mille furent brûlées.

(*b*) *De ces déplorables fureurs.*] Premier édit contre les juifs, en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet édit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir; huit cent mille juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'orient.

Second édit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de théologiens & de juriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolemnel des traités. Le pape Clément VII releva l'empereur Charles-Quint du ſerment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion; il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le chriſtianiſme.

(*c*) *Son code infernal.*] Voyez le directoire des inquiſiteurs, & l'extrait qu'on en a donné ſous le titre de *manuel des inquiſiteurs.*

(*d*) *Ses freres furent de ce nombre.*] Fernand, Jean & Gonſalve Pizarre.

(*e*) *Dans le même temple.*] Dans l'égliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*f*) *Et chacun à ſon gré.*] On ſait que la cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſſât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

(*g*) *De ſa dignité.*] Marquis, gouverneur, & adelantade, ou lieutenant-général.

Chap. 43.



Ah, cruel ! dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses.

CHAPITRE XLIII.

EN abordant à l'isle Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour son pere.

Le solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse & la sérénité, se répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à Pizarre, en » lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui » nous a tous fait naître pour nous aimer mu» tuellement, pour vivre en paix, nous secourir » & nous soulager dans nos peines. Voyez com» bien l'image de la mort est tranquille & riante » pour l'homme simple & doux qui se dit à lui» même : je n'ai jamais fait gémir l'innocent. » Voyez avec quelle confiance mes yeux, avant » de se fermer, se levent encore vers le ciel; » avec quelle consolation mes bras s'étendent » vers mon pere. Il me voit expirant, & il dit: » celui-là fut bien foible, mais il ne fut pas mé» chant; son sein renferme un cœur sensible; ses

» yeux n'ont jamais vu les larmes des malheu-
» reux sans y mêler des larmes ; ces mains,
» qu'il tend vers moi, il les tendoit de même
» vers les infortunés qu'il pouvoit secourir : je
» serai miséricordieux envers l'homme compa-
» tissant. Ah ! Pizarre, je vous souhaite une mort
» semblable à la mienne. Méritez-la en exerçant
» la justice & l'humanité. »

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému ; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O mon
» pere ! dit-il, vivez, pour me voir pratiquer ce
» que votre exemple m'enseigne, ce que m'ins-
» pirent vos vertus. Pour vous répondre de moi-
» même, j'avois besoin d'être revêtu d'une auto-
» rité imposante ; je le suis, & j'espere apprendre
» à ma patrie à conquérir sans opprimer. »

Le solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a quitté, lui
» répondit Pizarre avec douleur, il s'est jeté
» parmi les sauvages. »

« Le bon jeune homme ! dit Las-Casas, il les
» aima toujours ; il est digne d'en être aimé. Mais
» dites-moi quel est, à leur égard, l'esprit de la
» nouvelle cour d'Espagne. — Elle est partagée,
» lui dit Pizarre ; mais le parti de l'avarice & de
» la

» la tyrannie eſt toujours le plus fort. J'ai même
» vu dans le ſacerdoce des hommes dévoués à ce
» parti cruel. Ils s'autoriſent de la cauſe de Dieu
» pour conſeiller la violence, & ils l'exercent en
» Eſpagne avec une rigueur que je n'ai pu voir
» ſans frémir. » Alors il lui fit le tableau de cette
fête abominable, à laquelle lui-même il avoit
aſſiſté. « Les monſtres ! » s'écria Las-Caſas, avec
un ſentiment d'horreur ſi profond, ſi paſſionné,
qu'il en oublia ſa foibleſſe. « O mon ami ! dai-
» gnez en croire le témoignage d'une bouche expi-
» rante, car les craintes, les eſpérances, & tous
» les intérêts humains s'évanouiſſent devant celui
» qui ne va plus laiſſer au monde qu'une pouſſiere
» inanimée ; & c'eſt ce moment que je ſaiſis pour
» rendre gloire à la religion. Vous avez entendu,
» vous entendrez encore autoriſer, au nom du
» ciel, les plus déteſtables excès : l'orgueil, l'am-
» bition, la cupidité, la paſſion inſatiable de do-
» miner & d'envahir, ont trouvé dans le ſanc-
» tuaire, & juſqu'au pied des autels, de lâches
» partiſans, de féroces apologiſtes ; &, par une
» baſſeſſe indigne d'un miniſtere auguſte & ſaint,
» on a cru devoir ſe ranger du côté du puiſſant,
» du fort & de l'injuſte, pour s'aſſurer de leur
» appui. Mais, mon ami, Dieu eſt immuable ;
» la vérité l'eſt comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a
» beſoin de la faveur d'une cour avare, & d'une

» populace avide. Le glaive de la tyrannie, le
» sceptre de l'iniquité seront réduits en poudre;
» les trônes mêmes ne seront plus; & Dieu sera,
» & la vérité avec lui. J'atteste donc ici ce Dieu,
» devant lequel je vais paroître, qu'il condamne
» dans ses ministres cette honteuse politique, vile
» esclave des passions : je l'atteste qu'il n'a donné
» à aucun homme sur la terre le droit de forcer
» la croyance, & d'annoncer sa loi le poignard à
» la main; que celui qui a créé les ames des
» Maures & des Indiens, n'a pas besoin de nos
» tortures pour les changer & les réduire; & que
» le Dieu qui fait lever le soleil sur ces régions,
» y fera luire aussi, quand bon lui semblera, le
» flambeau de la vérité. Ainsi, toutes les fois que
» vous verrez des hommes sacrileges remettre le
» fer & le feu dans les mains des rois & des
» peuples, & puis lever les mains au ciel, & dire:
» elles sont innocentes, elles n'ont point versé le
» sang, fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient
» bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs.
» Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la
» dureté, l'orgueil, la cruauté de ses ministres.
» La paix, l'indulgence & l'amour, voilà son
» esprit, son essence. C'est à ce caractere immua-
» ble, éternel, qu'on la reconnoîtra toujours.
» Mon ami, je l'ai dit aux rois, je l'ai dit aux
» tyrans de l'Inde; & si Dieu prolongeoit mes

» jours, j'irois le dire à ce jeune monarque dont
» on égare la raiſon ; je monterois ſur ce bûcher
» où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheu-
» reuſes victimes ; & de là je demanderois à
» ce tribunal ſanguinaire, ſi c'eſt ſur l'autel de
» l'agneau qu'il a pris ces tiſons ardents ; je de-
» manderois à ce roi, qui l'a rendu le juge des
» penſées & le tyran des ames ; & ſi ces prêtres
» fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils
» n'ont pas. Ils le renverſeroient ce bûcher in-
» fernal, ou m'y feroient brûler vivant. »

« Homme juſte, lui dit Pizarre, calmez-vous,
» & n'abrégez point des jours qui nous ſont pré-
» cieux. Vous avez aſſez fait, & ce zele héroïque
» va même au delà des devoirs que vous impoſe
» votre état. — Mon état ! & qui rendra gloire à
» la religion, ſi ce n'eſt ſon miniſtre ? Qui la ven-
» gera de l'injure qu'un fanatiſme atroce lui fait
» en l'invoquant ? Les voilà nos devoirs, ſans
» doute. Tant que les peuples & les rois ne
» mêlent point les intérêts du ciel dans leurs pro-
» jets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bou-
» che ; mais dès qu'ils s'autoriſent de la cauſe de
» Dieu pour être injuſtes & cruels, c'eſt à nous,
» à travers les lances & les épées, de crier que
» Dieu déſavoue les crimes commis en ſon nom.
» Malheur à nous, ſi par notre ſilence on l'en
» croyoit complice ! Hé quoi ! le zele ne ſaura-t-il

» jamais qu'opprimer & détruire ? La charité,
» comme la foi, n'aura-t-elle pas ſes martyrs ? »

Tandis que Las-Caſas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'iſle Eſpagnole de ſes ombres ; le ſilence y régnoit ; tout repoſoit, juſqu'aux eſclaves ; on n'entendoit que le bruit des flots, qui ſe briſoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui ſembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du ſolitaire. Le jeune Davila ſe leve, va & revient avec inquiétude ; & ſe penchant ſur le lit de Las-Caſas, il le conſulte en ſecret. « Oui, qu'il entre, dit
» Las-Caſas. Pizarre eſt magnanime, & ce ſeroit
» lui faire injure que de nous méfier de lui. Vous
» allez voir, lui dit-il, un cacique, qui, s'étant
» retiré depuis plus de dix ans dans les mon-
» tagnes de l'iſle (*), s'y conduit avec une valeur
» & une bonté ſans exemple. Par lui ſa retraite
» ſauvage eſt devenue inacceſſible, & c'eſt le
» refuge aſſuré de tous les inſulaires qui échappent
» à leurs tyrans. Il a diſcipliné trois cents hommes
» pleins de courage, & il les contient dans les
» bornes d'une défenſe légitime. Vigilant, actif,

(*) Les montagnes de Baoruco.

» plein d'ardeur, & auſſi prudent qu'intrépide,
» il ſe tient ſur ſes gardes, & il n'attaque jamais.
» Il a vu maſſacrer ſes amis, ſa famille entiere;
» il a vu brûler vifs ſon pere & ſon aïeul (*); &
» s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux
» de ſa patrie, il le déſarme & le renvoie : ſon
» ennemi le plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant,
» eſt aſſuré de ſon ſalut : il ne voit plus en lui
» qu'un homme. Heureuſement, & pour la gloire
» de la religion, il eſt chrétien. J'ai eu le bonheur
» de l'inſtruire; il s'en ſouvient; il m'aime ten-
» drement. Il a ſu que j'étois malade, & vous
» voyez à quels dangers il s'eſt expoſé pour me
» voir. »

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce héros ſauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable : « ô mon pere !
» dit-il, mon pere ! je te revois. Qu'il me tardoit !
» Mais je te revois ſouffrant, & ta main brûle
» ſous mes levres ! Mes freres, tes enfants, alar-
» més de ton mal, ſont venus affliger mon ame.
» Je n'ai pu réſiſter à l'impatience de te voir. Si

(*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

» j'étois pris, je fais ce qui m'attend ; mais j'ai
» voulu m'y expofer pour venir embraffer mon
» pere. Ecoute, ajouta le fauvage, en foulevant
» fa tête, ils difent que tu es attaqué d'une ma-
» ladie à laquelle le lait de femme eft falutaire.
» Je t'amene ici ma compagne. Elle a perdu fon
» enfant ; elle a pleuré fur lui ; elle a baigné du
» lait de fes mamelles la pouffiere qui le couvre ;
» il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens,
» ma femme, & préfente à mon pere ces deux
» fources de la fanté. Je donnerois pour lui ma
» vie ; & fi tu prolonges la fienne, je chérirai
» jufqu'au dernier foupir le fein qui l'aura allaité.»

Barthelemi, les yeux attachés fur Pizarre, jouiffoit de l'impreffion que faifoit fur le cœur du Caftillan la bonté du cacique ; le jeune Davila, préfent, verfoit de douces larmes ; & l'Indienne, d'une beauté célefte, & d'une modeftie encore plus raviffante, regardant Las-Cafas d'un œil ref-pectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de fa bouche pour y porter fon chafte fein.

Las-Cafas, pénétré jufqu'au fond de l'ame, voulut refufer ce fecours. « Ah ! cruel, s'écria le
» cacique, dis-nous donc, fi tu veux mourir,
» quel eft l'ami que tu nous laiffes. Tu le fais,
» nous n'avons que toi pour confolation, pour
» efpoir. Si tu nous aimes, fi tu nous plains, &
» fi je te fuis cher moi-même, accorde-moi ce

» que je viens te demander, au péril de ma tête,
» au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme,
» embraſſe mon pere, & que ton ſein force ſa
» bouche à y puiſer la vie. » En achevant ces mots, il prend ſa femme dans ſes bras, & l'ayant fait pencher ſur le lit de Las-Caſas : « adieu,
» mon pere, lui dit-il. Je laiſſe auprès de toi la
» moitié de moi-même, & je ne veux la revoir
» que lorſqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre
» amour. »

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Caſas, lui dit à ſon tour : « que crains-tu,
» homme de paix & de douceur ? Ne ſuis-je
» pas ta fille ? N'es-tu pas notre pere ? Mon
» bien-aimé me l'a tant dit ! Il donneroit pour
» toi ſon ſang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne
» puiſer la vie dans ce ſein que tu as fait treſſaillir
» tant de fois, lorſqu'on me racontoit les pro-
» diges de ta bonté. »

Trop attendri pour rejeter une priere ſi touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le ſolitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut ; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui ; & ce fut à la piété de Henri & de ſa compagne, que la terre dut le bonheur de poſſéder encore long-temps cet homme juſte.

« Ange tutélaire de ce nouveau monde, lui dit

» Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi
» sur les cœurs ! D'autres auront subjugué l'Inde,
» mais vous seul vous l'aurez soumise par l'as-
» cendant de la vertu. »

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre, & Las-Casas le lui nomma. « Fils d'un pere trop ennemi des Indiens, lui dit
» Pizarre, vous voyez des exemples bien diffé-
» rents du sien ! » Il lui apprit que l'empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais Gonsalve, dans ce moment, ne pouvoit se résoudre à se séparer de Las-Casas.

« Mon ami, lui dit le solitaire, votre devoir
» est d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obscur
» que de vous savoir coupable. Mais la confiance
» que Pizarre m'inspire adoucit mes regrets, &
» modere mes craintes. Je vous conseille de le
» suivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir
» encore demain : j'écrirai à mon cher Alonzo ;
» je vous chargerai de ma lettre ; & si Pizarre
» peut savoir où ce bon jeune homme respire,
» il la lui fera parvenir. »

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit signer la ruine des Indiens ?

CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de ſe rendre ſur l'iſthme, Pizarre, au premier ſouffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'iſle Eſpagnole. Son arrivée à Panama rendit l'eſpérance & la joie à ſes amis. On s'empreſſa de lui armer une flotte ; & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la réſolution d'aller deſcendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar ; & de là, pour ne plus dépendre de l'inconſtance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à ſa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des ſables, des vallons remplis de bois hériſſés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tiſſu impénétrable ; des torrents, des fleuves rapides, un air embraſé, les horreurs d'une ſolitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppoſe à ſon paſſage, & ne peut arrêter ſes pas. Il marche ſous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les ſerpents veni-

meux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrents; il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent; & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le royaume des incas, n'avoit pas permis de veiller à la défenſe des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ſes freres, Mango, réfugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco, & d'en chaſſer Palmore. Il voyoit même tous les jours ſon camp ſe groſſir de nouveaux tranſfuges, qu'effrayoit la domination de l'uſurpateur de l'empire & de l'oppreſſeur de leur roi.

Tels, lorſqu'un vaſte incendie ſe répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chaſſés de leur retraite par la rapidité des flammes que pouſſe un vent impétueux, ſe retirent, en mugiſſant, ſur des rochers inacceſſibles, & de là,

fixant un œil morne ſur la forêt que le feu dévore, ils ſemblent murmurer entr'eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango deſcend, à la tête des ſiens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précede, a ſemé le bruit de ſa marche. Le courage, dans tous les cœurs, ſe ranime avec l'eſpérance; dans Cuſco le peuple commence à s'émouvoir, & le bruit ſourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au ſignal d'un ſoulévement, & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les ſiens.

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuſe armée, qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango. « Je ne ſais point ce qui ſe paſſe hors » des remparts que je défends, répond ce géné- » reux guerrier. Ataliba eſt homme; il peut » éprouver des revers. Mais, puiſqu'il lui reſte, » avec moi, deux mille ſujets fideles, il n'a pas » tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut-

» être alors prendrois-je conſeil de la néceſſité ;
» mais tant qu'il eſt vivant, je ne dépends que
» de lui ſeul ; & je laiſſe Mango exercer ſa clé-
» mence ſur des malheureux, s'il en eſt d'aſſez
» lâches pour l'implorer. »

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-uns des ſiens étoient troublés de ces menaces : « quand il ſeroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût
» malheureux, lui en ſerions-nous moins fideles ?
» Reſſemblerions-nous aux oiſeaux, qui s'envolent
» d'un arbre dès qu'il eſt ébranlé par quelque
» tourbillon rapide ? L'arbre eſt courbé ; il ſe
» relévera : laiſſons paſſer l'orage. » Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & ſûr :
« cherche Ataliba, lui dit-il ; apprends-lui que la
» forteresſe de Cuſco eſt à nous encore ; que
» c'eſt moi qui la garde ; & que j'ai avec moi
» deux mille hommes déterminés à verſer pour
» lui tout leur ſang. Voilà, dit-il, en ſe tournant
» vers ſes ſoldats qui l'écoutoient, voilà comme
» il faut que l'on parle à ſes amis dans le mal-
» heur ; & le meilleur ami d'un bon peuple, c'eſt
» un bon roi. »

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulévement de Cuſco, le roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore ; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Ama-

zone; & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arrose, quand le messager de Palmore vint au devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle; & que le chef & les soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit sa résolution. « Laisse-moi, dit-il à l'inca, te » choisir, non loin de ce fleuve, un camp facile » à retrancher, où ton armée se repose; & profitons de l'avantage que le sort nous a ménagé. » Il fit donc avancer l'armée sur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp; & vers la nuit, il appella le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignoit de ne pas sortir; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. « Ne vois-tu pas, lui dit » Alonzo, que ces défis & ces menaces n'annon» cent, dans tes ennemis, qu'imprudence & légé» reté? Laisse venir le jour que j'ai marqué pour » leur défaite; alors nous répondrons en hommes » à ces témérités d'enfants. »

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'ho-

rizon, le roi de Quito vit paroître, au delà du camp ennemi, ſur une colline oppoſée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, » prince, dit le jeune Eſpagnol, & ſi Palmore » fait ſon devoir, l'empire eſt à toi ſans partage. » Il dit ; & le ſignal donné, l'armée abandonne ſon camp, & va ſe ranger dans la plaine.

Alonzo ſe réſerve deux mille combattants, armés de haches & de maſſues, pour charger lui-même à leur tête. C'eſt la troupe de Capana ; & ce cacique anime ſes ſauvages à mériter l'honneur de combattre ſous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche ; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler enſemble des flots du ſang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'eſt repoſé, il fond ſur l'armée ennemie ; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réſervoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques ſoudaines & rapides, Mango, ſurpris, épouvanté, diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des incas réſiſte ſeule, & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent ; en vain elle ſe

voit accablée ſous le nombre ; trois fois on l'invite à ſe rendre ; trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achevent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin ; aucun de ſes guerriers ne quitte ſon rang ; ils périſſent dans la place où ils combattoient ; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas ! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité, & comme le dernier ſourire, le ſourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeſte vit arriver Pizarre ſur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

NOTE.

(a) *LA citadelle qui la domine.*] Tupac Yupangué, dixieme inca, avoit fait conſtruire cette citadelle avec les matériaux amaſſés par ſon pere Yupangué.

CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve eſt une iſle ſauvage (*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots, car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette iſle étoit la demeure d'un peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fiere en ſon maintien, & plus légere dans ſa courſe qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frere & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur & de bienveillance, qu'il en avoit reçu; il réſolut de

(*) L'iſle de Puna.

bonne foi d'achever de gagner l'eſtime & l'amitié de ce bon peuple. Il aſſembla donc ſes guerriers, & leur tint ce diſcours :

« Caſtillans, je vous ai promis des richeſſes
» & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous
» eſt aſſuré ; l'autre dépend de vous. Ceux de
» vous qui veulent de l'or, s'en retourneront char-
» gés d'or : je vous en ſuis garant : ne vous
» abaiſſez pas juſqu'au ſoin vil d'en amaſſer. Pour
» la gloire, c'eſt autre choſe : une haute entre-
» priſe la promet, ne l'aſſure pas. Celui-là ſeul
» l'obtient, qui la mérite : jamais le crime ne la
» donne. Les conquérants de l'Amérique ont fait
» tout ce qu'on peut attendre de l'audace & de
» la valeur. Ils ne ſeront pourtant jamais qu'au
» nombre des brigands inſignes. L'homme éton-
» nant à qui l'Eſpagne a dû le nouveau monde,
» Colomb, s'eſt dégradé par une trahiſon ; Cor-
» tès, par une perfidie plus noire & plus in-
» fame encore ; & c'eſt lui qu'ont flétri les fers
» dont il a chargé Montezume. Le reſte s'eſt
» déshonoré par les plus indignes excès. Il dé-
» pend de nous, mes amis, d'en partager l'op-
» probre, ou de nous en laver, nous & notre
» patrie, par une conduite oppoſée : nous en
» avons encore le choix. Il s'agit de ranger ſous
» la puiſſance de l'Eſpagne la plus riche moitié
» de ce nouveau monde ; & il en eſt deux

» moyens, la douceur & la violence. La vio-
» lence est inutile; & chez des nations guerrie-
» res, où nous sommes en petit nombre, elle
» seroit aussi dangereuse qu'injuste. Le danger
» n'est rien, je le sais; mais la gloire, la gloire
» est tout; & quand nous aurions opprimé, dé-
» vasté, changé ces contrées en des déserts san-
» glants, en de vastes tombeaux, oserions-nous
» repasser les mers, chargés de trésors & de
» crimes, & poursuivis par les remords? Les
» malédictions d'un monde, les reproches de
» l'autre, la colere du ciel, enfin les cris de la
» nature & de l'humanité, tout cela fait horreur.
» Ni les grandeurs, ni les richesses ne consolent
» d'être odieux : c'est un courage qui me man-
» que; vous ne l'avez pas plus que moi. Faisons-
» nous des prospérités dont nous n'ayions point
» à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien
» n'est si beau que ce qui est juste. Rien n'est si
» juste sur la terre que l'empire de la vertu. Tâ-
» chons de dominer par elle. Quelle conquête,
» mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni lar-
» mes ni sang! Quel triomphe, que celui qui
» ne seroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La
» reconnoissance & l'amour nous livreroient tous
» les biens de ces peuples; pour les vaincre &
» les captiver, nos armes seroient inutiles; &
» c'est alors qu'elles seroient dignes d'orner les

» temples de ce Dieu que nous venons faire ado-
» rer. »

Toute la jeunesse applaudit ; mais ceux des guerriers Castillans qui avoient servi sous Davila, & dont les mains s'étoient déjà trempées dans le sang des peuples de l'isthme, tirerent un mauvais présage de ce qu'ils appelloient mollesse dans leur général. Vincent de Valverde sur-tout, ce prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les sentiments de Las-Casas ; & fronçant un sourcil atroce : « ils fléchiront, disoit-il en lui-même,
» ils fléchiront, sous le joug de la foi, ou ils
» seront exterminés. »

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au cacique de le recevoir en ami. Mais le cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde ; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche ; il l'observe ; & quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens ! « C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux
» Indiens à se retrancher devant nous, dit Pi-
» zarre : il a fait construire ces remparts ; peut-

» être il les défend lui-même. » Impatient de s'en inftruire, il demande à parler au commandant du fort ; & Orozimbo fe préfente. « Efpa-» gnol, je fuis Mexicain, je fuis neveu de Mon-» tezume. Juge fi je dois te connoître, fi je puis » me fier à toi. C'eft ici mon dernier afyle. Ce » fera mon tombeau, fi ce n'eft pas le tien. »

Des Mexicains dans le fort de Tumbès ! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inftances des Caftillans. Indignés d'une réfiftance qu'ils regardoient comme une infulte, ils murmuroient, ils demandoient l'affaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins fanglant, il voulut agir de furprife, & à la faveur de la nuit. On fe plaignit de fa prudence : elle faifoit injure à ceux qu'elle paroiffoit ménager : fes guerriers, fes foldats eux-mêmes fe feroient crû déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, fi favorable à la valeur. Le héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient fur les remparts ; les Indiens épouvantés n'ofoient paroître ; & la fafcine amoncelée alloit aplanir le foffé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les efprits font frappés, les ranime & les encourage. « Hé quoi ! mes amis,

» leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraie?
» Eſt-ce le bruit qui tue? & faut-il tant d'effort
» pour rompre le fil de la vie? Ces bouches brû-
» lantes, ſans doute, vomiſſent la mort; mais la
» mort eſt auſſi au bout d'une fleche; & l'arc,
» dans la main d'un brave homme, eſt terrible
» comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort
» à craindre, & il en a mille à donner: vos car-
» quois en ſont pleins. Paroiſſez donc, & re-
» pouſſez une troupe d'hommes hardis, mais
» foibles, vulnérables & mortels comme vous. »
Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat, qui vient y jeter ſa faſcine, commence à être périlleuſe. Plus d'une fleche, mais ſur-tout celles des Mexicains, ſe trempent dans le ſang. Un œil vengeur les guide, & choiſit ſes victimes. Pennate, Mendès & Salcédo ſe retirent bleſſés. L'intrépide Lerma entend ſiffler à travers ſon panache le trait qui lui étoit deſtiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer ſon épais bouclier, & venir effleurer ſon ſein. Le bras nerveux de Télaſco l'avoit lancée; mais l'airain l'émouſſa: elle tomba ſans force aux pieds du ſuperbe Eſpagnol.

Bénalcaſar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de ſon courſier fougueux, preſſoit les travaux des ſoldats. Une fleche qui

part de la main d'Orozimbo, atteint le courſier dans le flanc. L'animal indompté ſe dreſſe, frappe l'air de ſes pieds, ſe renverſe, & ſous lui foule ſon guide étendu ſur le ſable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pouſſe un cri de joie. « Ombres » de Montezume & de Guatimozin ! ombre de » mon pere ! dit-il, ombres de mes amis ! rece» vez ce tribut, ce foible tribut de vengeance. » Je ne mourrai donc pas ſans avoir fait vomir » le ſang & l'ame à l'un de nos tyrans ! » Il ſe trompoit : la molle arene céda ſous le poids du courſier ; le Caſtillan y fut enſeveli, mais ſe releva de ſa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du ſang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit ſur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le conſoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funeſte. Il s'affligeoit ſur-tout de voir les Indiens s'aguerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui partout avoit répandu tant d'effroi dans ce nouveau monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réſiſtance, ou faire tout dépendre du haſard d'un moment. Le foſſé, dans ſa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'eſcalade étoit poſſible. Pizarre s'y réſout, & l'ordonne. A l'inſtant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ſes Indiens de s'expoſer au feu. « Imitez-nous, » dit-il : Télaſco, mes amis & moi, nous allons » vous donner l'exemple. » Il eut ſeulement ſoin d'écarter du lieu de l'aſſaut ſa ſœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit, par ſes larmes, de la ſouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillants.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart ; mais, encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat ; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie ; & le ſoldat qui prend ſa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'inſtant qu'il s'attache au bord du mur, pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtriere; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras qui lui ſervoit d'appui. Il eſt précipité ſanglant; & ſes ſoldats, voyant ſur leur tête la maſſue levée pour les frapper, n'oſent s'expoſer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ſes freres; mais il dévore ſa douleur. Il voit la conſternation de ceux qu'il a trop écoutés; & ſans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'aſſaut.

Le premier ſoin d'Orozimbo, après que l'ennemi ſe fut retiré dans ſon camp, fut de faire réduire en cendres ce vaſte monceau de faſcines dont on avoit comblé le foſſé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au deſſus des murs : « viens, » dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher allu- » mé. Quand je t'y jetterois vivant, quand j'y » ferois brûler avec toi tous tes compagnons, » & avec eux leurs peres, leurs enfants & leurs » femmes, je ne vous rendrois pas les maux que » ta nation nous a faits..... Vas-t-en, vas dire » à ces barbares que les neveux de Montezume, » ayant à leurs pieds un braſier, & dans leurs » mains un Caſtillan..... Vas-t-en, te dis-je, » & ne tarde pas; car je crois entendre les » plaintes de l'ombre de Guatimozin. »

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'osant s'avouer à lui-même qu'il respiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien, neveu de Montezume ! Dans la plaine qui séparoit le camp des Espagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu sur le sable, & baigné dans son sang. Ce vieillard respiroit encore ; & tendant les bras au jeune homme, il l'appelloit à son secours. Pizarre approche. L'Indien leve sur lui un œil mourant, lui montre son flanc déchiré, & fait un signe vers le rivage, un autre signe vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les soins de l'humanité; il étanche le sang de sa blessure ; & l'aidant à se soulever & à se soutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, frissonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baisant les mains, de prendre une route opposée. « Non, disoit-il ; » c'est de ce côté-là qu'ils sont allés. — Qui donc ? » lui demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit le » vieillard. Ils étoient vêtus comme toi ; ils te » ressembloient. . . . . Non, pardonne, je ne veux » pas te faire injure : tu es aussi bon qu'ils sont » méchants. Ils venoient du fort, ils alloient vers » le rivage de la mer; & moi, je traversois la » plaine ; je ne leur faisois aucun mal. L'un d'eux » m'a regardé d'un œil menaçant & farouche.

» Je tremblois ; je l'ai ſalué pour l'adoucir ; & lui,
» tirant ſon glaive, il me l'a plongé dans le flanc. »

« Ah ! les barbares ! s'écria le jeune homme
» ſaiſi d'horreur. Et moi, & moi, dans le mo-
» ment qu'ils t'aſſaſſinoient !...... » Il n'en put
dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la
voix. Il embraſſe, il baigne de pleurs le vieillard
Indien. « Ah ! ſi tu ſavois, reprit-il, combien je
» déteſte leur crime ! combien je le dois abhorrer !
» Bon vieillard, tes jours me ſont chers : je ne t'a-
» bandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te conduire ?
» — A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'eſt là
» que mes enfants m'attendent. Au nom de ton pere,
» aide-moi à me traîner vers ma cabane : je ne de-
» mande au ciel que de voir encore une fois mes
» enfants, & de mourir entre leurs bras. » Il n'eut
pas même cette joie. A quelques pas de là, ſes
genoux s'affoiblirent ; il ſentit ſon corps défaillir ;
& ſe laiſſant tomber dans le ſein de Pizarre, il
fixa ſes yeux ſur les ſiens, lui ſerra la main ten-
drement, regarda le ciel, & tournant ſa vue atten-
drie & mourante vers ſon village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au
camp des Eſpagnols. Le conſeil étoit aſſemblé
dans la tente du général ; & quel fut le raviſſe-
ment de ce héros, en revoyant ſon frere, un
frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour
jamais ! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres

guerriers du même ſang témoignent les mêmes transſports ; & tout le conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage ; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frere ! dit-il enfin, en » s'adreſſant au général, c'eſt nous qui appre- » nons aux ſauvages à être cruels & perfides ; » & ils ne peuvent nous apprendre à être bons » & généreux ! Quelle honte pour nous ! Je de- » mande vengeance du meurtre de cet Indien ; » je la demande au nom du ciel & au nom de » l'humanité. Découvrez quel eſt parmi nous » l'homme aſſez lâche, aſſez féroce, pour avoir » plongé ſon épée dans le ſein d'un homme pai- » ſible, d'un foible & timide vieillard. »

Il y avoit dans ce conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, & il en étoit indigné ; mais le général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans le conſeil.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel

aſſaut. Il falloit donc ou laiſſer en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiege, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le ſiege parut le plus ſage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe releve avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée : « Caſtillans, dit-il, j'ai voulu vous » donner, par ma déférence, une marque de » mon eſtime. J'ai permis l'attaque du fort; l'évé- » nement a démontré l'imprudence de l'entre- » priſe. Vous voulez aſſiéger ces murs, vous le » voulez, & j'y conſens encore. Mais chez des » peuples qui, ſans nous, & loin de nous, vi- » voient paiſibles, ſur des bords où, quoi qu'on » en diſe, nous portons une guerre injuſte, ne » vous attendez pas que je faſſe éprouver à une » ville entiere les dernieres extrêmités de la di- » ſette & de la faim. Je veux bien les leur faire » craindre; mais ſi ce peuple a le courage de » les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les » lui faire ſouffrir. Lorſque dans un combat je » riſque & je défends mes jours, & ceux de mes » amis, le danger auquel je m'expoſe compenſe

» le mal que je fais ; & je puis me le pardonner.
» Mais ſans péril être inhumain ! mais voir lan-
» guir devant ſes yeux une multitude affamée,
» l'enfant ſur le ſein de ſa mere, le vieillard dans
» les bras de ſon fils expirant ! Les voir ſe dé-
» chirer, les voir ſe dévorer entre eux, dans les
» accès de la douleur, de la rage & du déſeſ-
» poir ! Je ne m'y réſoudrai jamais ; je vous en
» avertis. Juſque-là, je ferai tout ce que la guerre
» autoriſe. »

NOTE.

(*a*) L'ACCUEIL *plein d'humanité.*] L'hiſtoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahiſon ſans vraiſemblance. *Il immola*, dit-on, *à ſes idoles, trois Eſpagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles. Il n'adoroit que le ſoleil ; & on ne faiſoit point au ſoleil des ſacrifices de ſang humain. Cette abſurde imputation eſt encore plus démentie par les mœurs de ce peuple, par ſa candeur & ſa bonté.

CHAPITRE XLVI.

CE que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages ; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties ; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés ; mais la ſeconde fut fatale aux héros Mexicains : l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été ſi vive, que les lignes forcées, le ſecours introduit, les Indiens ſe retiroient ſans être pourſuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien ſe débattre entre deux ſoldats Eſpagnols. Ils l'avoient pris ; ils l'entraînoient. Télaſco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme lui reſſemble. Elle approche. C'eſt lui. Eperdue, elle crie au ſecours ; on ne

l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi ? percer le cœur de son amant ? Son œil est sûr, mais sa main tremble ; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, & deux fois son amant se présente devant la fleche qui va partir. Un frisson mortel la saisit ; ses genoux chancelants fléchissent ; son arc va lui tomber des mains ; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls extrêmes. Elle saisit le moment où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain ; le trait part ; le soldat blessé tombe ; le bras de Télasco, le bras qui tient la hache est dégagé ; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible ; & délivré comme par un prodige, Télasco va rejoindre ses compagnons, qui rentrent dans les murs...... Que fais-tu, malheureux? Tu laisses ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche est partie, à peine Amazili a pu voir son amant se dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le suivre. Cette frayeur de réflexion qui suit les grands périls, & qui reste dans l'ame, lorsque le péril est passé, s'est emparée de son cœur épuisé de courage, & l'a saisi si violemment, qu'une défaillance mortelle

l'a fait tomber évanouie. Elle ne se ranime, elle n'ouvre les yeux que pour se voir environnée de soldats Castillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent sans mouvement; ils en sont émus; ils s'empressent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en se ranimant, leur imprime un tendre respect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous désarme: c'est un droit que sur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerriere; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien, la trahit, & annonce une illustre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel mal-» heur, ou quelle imprudence vous fait tomber » entre nos mains? — La vengeance & l'amour, » dit-elle, les deux passions de mon cœur. — » Etes-vous la fille, ou l'épouse du roi de Tum-» bès? — Non, dit-elle: je suis née en d'autres » climats. Ces murs ont été mon refuge. La li-» berté, qui m'est ravie, étoit mon unique bien. » — Il

» — Il vous sera rendu, lui dit Mendoce ; dai-
» gnez vous confier à moi ; » & l'ayant fait asseoir
sur la croupe de son coursier, il la mene au camp
de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumiere ; & Pizarre, au
milieu du camp, se faisoit instruire des événe-
ments de la nuit. Mendoce arrive, & lui pré-
sente la jeune Indienne captive. Le héros la re-
çoit avec cette bonté noble, modeste & conso-
lante, qu'on doit à l'infortune, & que l'on a tou-
jours pour la foiblesse & l'innocence, protégées
par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivoit Amazili, vou-
lut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand
Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tum-
bès. « Ah ! mon frere, s'écria-t-il, c'est elle-
» même, c'est la sœur de ce vaillant cacique, de
» ce généreux Mexicain qui m'a sauvé la vie, &
» m'a rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous
» conjure. » Pizarre alloit la renvoyer ; mais le
plus grand nombre des Espagnols en firent éclater
leurs plaintes. Etoit-ce avec deux Mexicains qu'il
falloit se piquer de frivoles égards, & de ména-
gements timides ? Un Espagnol espéroit-il s'en
faire des amis ? Il avoit dans ses mains le sûr
moyen, le seul peut-être de les obliger à se ren-
dre ; & il le laissoit échapper ! Aimoit-il mieux
voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à

lui, manquant de tout ſur ce rivage, & n'ayant pas même un aſyle, périr autour de ces remparts, ou de fatigue, ou de miſere, ou par les fleches des ſauvages ? Vouloit-il les ſacrifier ?

Le général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte ; & il voulut ſe mettre au deſſus du ſoupçon. Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive ; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau. Le même jour il fit ſavoir au commandant du fort, que ſa ſœur étoit priſonniere ; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſyle ; que tous les égards, tous les ſoins qui pouvoient adoucir le ſort d'une captive, il les auroit pour elle ; mais qu'un devoir encore plus ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les héros Mexicains s'étoient apperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux ; ils l'appelloient ; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les ſéparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ſes cris. L'un d'eux, & c'étoit

ſon amant, oſa même ſortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin, déſeſpérés, & la croyant perdue, ils la pleuroient enſemble, lorſque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie ; mais cette joie étoit trompeuſe : la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage, & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes ! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que ſa ſœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un roi, ſon bienfaiteur, ſon hôte & ſon ami ; qu'il rendoit grace au chef des Caſtillans des ménagements qu'il avoit pour une princeſſe captive ; mais qu'en lui renvoyant ſon frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorſque Pizarre entendit la réponſe d'Orozimbo, il regarda d'un œil ſévere les Caſtillans qui l'entouroient. « Voyez-vous, leur dit-il, combien ces hommes-là ſont au deſſus de nous, » & combien, auprès d'eux, nous ſommes vils, » méchants & lâches ? Apprenons à rougir, & » à les imiter. » Dès ce moment, il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-

même de la ramener à ſon frere. Le jour baiſſoit ; il crut pouvoir différer juſqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée ſur le vaiſſeau, & s'y voyant ſeul avec elle, ſentit s'allumer dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il, modérez vos dou-
» leurs. Le ciel veille ſur vous ; & l'aſyle qu'il
» vous procure, le gardien qu'il vous choiſit, ſont
» des ſignes de ſa bonté. Sous cet habit ſimple
» & modeſte, ſavez-vous qui je ſuis, & tout ce
» que je puis pour vous ? Je n'ai point d'ar-
» mes, mais je commande à ceux qui ſont ar-
» més. Je n'ai qu'à leur dire de verſer le ſang ;
» le ſang ſera verſé. Je n'ai qu'à dire au glaive
» de s'arrêter ; & le glaive s'arrêtera. Les peu-
» ples, les armées, les rois eux-mêmes, tout eſt
» ſoumis à mes pareils ; & nous dominons ſur les
» hommes comme ſur de foibles enfants. »

Amazili, qui ſe ſouvenoit des prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtere redoutable. « Vous êtes donc, lui dit-elle, un
» des interpretes des dieux ? — Des dieux ? re-
» prit Valverde ; ſachez qu'il n'en eſt qu'un : c'eſt
» celui que je ſers. Tout tremble devant lui ; &
» il m'a remis ſa puiſſance. Mon eſprit eſt le ſien ;
» ma voix eſt ſon organe ; je parle, & c'eſt lui

» qu'on entend ; c'eſt ſa volonté que j'annonce ;
» & ſa volonté change quand & comme il me
» plaît : car il m'écoute ; & m'a priere l'irrite,
» ou l'appaiſe à mon gré. »

« Veuillez donc, lui dit-elle, que votre Dieu
» ſoit juſte, & qu'il ceſſe enfin de pourſuivre des
» malheureux, qui, ne l'ayant point connu,
» n'ont jamais pu l'offenſer. »

« Vôtre malheur, je l'avoue, eſt digne de pi-
» tié, lui dit Valverde ; & ſans un prodige, vous
» ne pouvez guere ſortir du précipice où je vous
» vois. On ſait que vous êtes la ſœur du guer-
» rier qui défend ces murs : on lui propoſe de
» ſe rendre : votre rançon eſt à ce prix. S'il vous
» aime aſſez pour ſouſcrire à cette indigne loi,
» vous ſerez réunis, mais dans la honte & l'eſ-
» clavage : je dis dans la honte, ma fille ; car il
» n'eſt plus qu'un perfide & qu'un lâche, s'il tra-
» hit pour vous ſon devoir. »

Amazili en l'écoutant, étoit tremblante & conſ-
ternée. « Hé bien ! reprit-il, croyez-vous que s'il
» venoit du ciel un être bienfaiſant, qui vous om-
» brageant de ſes ailes, frappât vos ennemis de
» confuſion & de terreur, & vous enlevât de
» leurs mains, il fallût dédaigner ſes ſoins &
» refuſer ſon aſſiſtance ? — Et quel ſera, de-
» manda-t-elle, cet être ſecourable ? — Moi,
» répondit Valverde. — Ah ! vous ſerez pour

» nous, dit-elle, un dieu libérateur. — Il dé-
» pend de vous ſeule que je le ſois, reprit le
» fourbe; & c'eſt à vous de m'y engager. — Hélas!
» comment? — Penſez au bienheureux moment
» où ce frere ſi deſiré, où cet amant plus deſiré
» encore, vous voyant arriver, ſe précipiteroient
» dans vos bras. — Je ſuccomberois à ma joie. —
» Je le crois. Je me peins cette bienheureuſe en-
» trevue. Fille aimable, je crois vous voir voler
» dans leur ſein, les combler de vos plus tou-
» chantes careſſes; je vois vos charmes s'animer,
» & briller d'un éclat céleſte; je vois votre cœur
» palpiter, votre ſein treſſaillir; je vois vos yeux
» lancer les étincelles de la joie, & bientôt ré-
» pandre les larmes de la plus douce volupté.
» Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heu-
» reux amant. Goûtez d'avance les délices d'une
» réunion qui ſera mon ouvrage, & laiſſez-m'en
» jouir moi-même, en vous faiſant l'illuſion que
» je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle,
» qui vous voit, qui fait éclater ſa joie & ſon
» amour. Jetez-vous dans ſes bras, & partagez
» l'égarement, l'ivreſſe, le délire où vous le plon-
» gez. » A ces mots, les yeux enflammés, il
s'élançoit. . . . . . Elle s'échappe, & portant la
main ſur ſon arc, qu'elle arme d'une fleche :
« arrête ! lui dit-elle, d'un air où l'indignation
» ſe mêle avec la frayeur; arrête, homme faux

» & cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu
» mets ton indigne pitié. Je ſuis foible, je ſuis
» captive & livrée à nos oppreſſeurs ; mais j'ai
» dans ma foibleſſe une force qui me ſoutient.
» Cette force, au deſſus de celle des tyrans,
» eſt un fier mépris de la mort. »

« Imprudente ! reprit Valverde, ne vois-tu
» que la mort à craindre ? & un éternel eſcla-
» vage ? & le malheur de ne plus voir ce que
» tu as de plus cher au monde ? & le malheur
» plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les
» fers ton frere & ton amant ?..... Tremble,
» & tombe à genoux pour fléchir ma colere ;
» ou ces transfuges d'un pays que nous avons
» réduit en cendres, ton frere, ton amant, toi-
» même, vous ſubirez à votre tour le ſort que
» vos rois ont ſubi. »

« Vas, lui dit-elle avec horreur, quand je verrois
» là, ſous mes yeux, le braſier de Guatimozin,
» j'aimerois mieux m'y jeter vivante, qu'aux pieds
» d'un fourbe que j'abhorre. » Et en parlant, elle
tenoit ſon arc tendu pour le percer. Valverde,
confondu, s'éloigne, plein de rage, mais ſans
remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuſe ſe
plongea dans l'abyme de ſa douleur. Se voir ſé-
parée à jamais de ſon frere & de ſon amant,
ou les voir ſe livrer eux-mêmes aux meurtriers de

leurs parents, aux destructeurs de leur patrie ! Ils ne s'y résoudroient jamais ; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés ? On avoit appris à les craindre ; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa patrie, qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agiterent si violemment, qu'elle auroit donné mille vies pour empêcher que, pour sa délivrance, on ne subît la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Orozimbo & Télasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever ; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéroient qu'Amazili paroîtroit sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit sur la poupe que la clarté, qui commençoit à se répandre, fût plus vive ; & cependant ses yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumiere, se fatiguoient à dé-

couvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir ; elle le voit enfin ; & sur le mur elle découvre deux hommes que son cœur lui assure être son frere & son amant. « Ils me » cherchent des yeux, dit-elle ; ils ne peu- » vent vivre sans moi. Je les rendrai foibles & » lâches, perfides envers leur patrie, infideles » envers un roi, leur bienfaiteur & leur ami. » Non, non, je ne mets point ce funeste prix à ma » vie ; & si elle est pour eux une honteuse chaîne, » je saurai les en délivrer. » Alors, pour fixer leurs regards, elle détache sa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'est son cher Télasco, répond à ce signal, en faisant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit sa tête ; & lorsqu'elle est bien assurée que leurs yeux, attachés sur elle, observent tous ses mouvements, elle tire une fleche de son carquois, leve le bras, & dit, mais sans espoir d'être entendue : « adieu, mon frere ; adieu, malheureux » Télasco. Pleurez-moi, sur-tout vengez-moi, » vengez le Mexique. » A ces mots, se perçant le sein, elle s'élance dans la mer.

« O ciel ! ma sœur ! Amazili ! .... C'en est » fait. Je l'ai vue se frapper, & tomber. J'ai vu, » s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, se refer- » mer sur elle. Ma sœur, ma chere Amazili n'est » plus. Elle n'est plus ! & nous vivons ! & les

» monſtres qui l'ont réduite à ſe donner la mort!...
» Ah ! nous la vengerons. Mon frere ! mon ami !
» Oui, nous la vengerons. C'eſt notre derniere
» eſpérance. » A ces mots, pâles, frémiſſants, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſiere, & leur douleur s'exhale par des frémiſſements qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir, dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas ! vain projet ! La fortune, avant la fin du jour, eût tout changé ſur ce rivage.

On vit les peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au devant des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie : il ſe rembarque avec les ſiens ; & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis ſa victoire, avoit appris l'arrivée des Eſpagnols, laiſſoit repoſer ſon armée ſur les bords du fleuve Zamore; & alors, le ſoleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à ſa courſe, & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaſte plaine & au milieu d'un camp nombreux que ſa fête fut célébrée. Les peuples y vinrent en foule; la cour de l'inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce prince l'avoit laiſſée; la plus chérie de ſes femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le ſouvenir de ſon fils lui faiſoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient ſenſiblement touché cette princeſſe, qui l'avoit admiſe à ſa cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuſe & charmée de porter dans ſon ſein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du ſoleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus ſérieuſe & la plus impoſante, étoit la fête de la mort. Ce qui diſtinguoit cette fête de celles que

l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le pontife, d'un air ferein, & portant fur le front une majeftueufe tranquillité, entonnoit cette hymne funebre : les incas répondoient ; le peuple écoutoit en filence, & méditoit la mort.

« Homme deftiné au travail, à la peine & à » la douleur, confoles-toi, car tu es mortel. Le » matin, tu te leves pour fentir le befoin ; tu te » couches le foir, laffé, abattu de fatigue. Con-» foles-toi, car la mort t'attend, & dans fon fein » eft le repos.

» Tu vois une barque agitée par la tempête, » gagner la rade paifible, & fe fauver dans le » port. Cette mer, fans ceffe battue par la tour-» mente, c'eft la vie ; ce port tranquille & fûr, » d'où jamais les orages n'ont approché, c'eft le » tombeau.

» Tu vois le timide enfant que fa mere a laiffé » loin d'elle, pour lui faire effayer fes forces. Il » court à elle d'un pas chancelant, en lui ten-» dant fes foibles bras ; il arrive, il fe précipite » dans fon fein, & il ne fent plus fa foibleffe. » Cet enfant, c'eft l'homme ; & cette mere ten-» dre, c'eft la nature, qu'en ce moment le vul-» gaire appelle la mort.

» Homme fragile, pendant ta vie tu es l'ef-» clave de la néceffité, le jouet des événements. » La mort brifera tes liens ; tu feras libre ; &

» il n'exiſtera pour toi, dans l'immenſité, que
» toi-même, & le Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu, qui anime le monde, laiſſe
» échapper un ſouffle; c'eſt la vie. Qu'il le re-
» tire; c'eſt la mort. Qu'a d'étonnant la vîteſſe
» d'un ſouffle, qui paſſe dans ton ſein, comme
» le vent à travers le feuillage? Le feuillage eſt-il
» étonné de n'avoir pu fixer le vent?

» Tu as vu expirer ton ſemblable; ſes con-
» vulſions t'ont fait peur; & ces efforts de la
» douleur, au moment de lâcher ſa proie, tu
» les attribues à la mort. La mort eſt impaſ-
» ſible; & au bord de la tombe eſt une digue
» où s'accumulent les reſtes des maux de la vie;
» mais au delà, c'eſt un calme éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps eſt lent à
» s'écouler? C'eſt que le temps amene la mort,
» & que la mort eſt le terme où tend la nature
» inquiete & impatiente de la vie. Quel homme
» ne deſire pas d'être à demain? c'eſt qu'au-
» jourd'hui c'eſt la vie, & que demain c'eſt la
» mort.

» La vieilleſſe, qui dénoue tous les liens de
» l'ame, l'alternative inévitable de la caducité ou
» du trépas, la douceur du ſommeil, qui n'eſt
» que l'oubli de ſoi-même, l'ennui, ce ſentiment
» pénible d'une exiſtence froide & lente, tout
» nous diſpoſe, nous invite, nous habitue à la
» mort.

» Homme, d'où te vient donc cette répu-
» gnance pour un bien vers lequel tu es entraîné
» par une pente invincible ? C'eſt que tu te crois
» plus ſage que la nature, meilleur que le Dieu
» qui t'a fait; c'eſt que tu prends pour un abyme
» les ténebres de l'avenir.

» Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le paſſage
» étoit moins effrayant ? La nature nous inti-
» mide afin de nous retenir. C'eſt un foſſé pro-
» fond qu'elle a creuſé ſur les confins de la vie
» & de la mort, pour empêcher la déſertion.

» S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour vou-
» loir déſeſpérer l'homme, il le condamneroit à
» ne jamais mourir. Le dégoût, la triſteſſe affli-
» geroient ſon ame; & la néceſſité de vivre,
» ſemblable à un rocher hériſſé de pointes ai-
» guës, l'écraſeroit inceſſamment. Le ſigne de
» la réconciliation entre le ciel & l'homme, c'eſt
» la mort.

» Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la vie
» plus précieuſe que la mort même : c'eſt de
» vivre pour ſa patrie, fidele à ſon culte, à ſes
» loix, utile à ſa proſpérité, digne de ſa recon-
» noiſſance; & de pouvoir dire en mourant : je
» n'ai reſpiré que pour elle; elle aura mon der-
» nier ſoupir. »

Ainſi chantoient les enfants du ſoleil; & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes

guerriers, les élevoient au dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfants, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendresse & la frayeur étoient peintes, sembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de souffrir la vie, & opposoient les mouvements les plus naïfs de la nature à cet enthousiaste qui défioit la mort.

Le monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour sa défense : « nous avons pleuré sur les » morts ; tout est consommé, reprit-il. Laissons » le passé, qui n'est plus, & ne pensons qu'à » l'avenir, qui pour nous est un nouvel être. Des » brigands, les fléaux des bords où ils descen- » dent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois » avoir mis cette ville en état de les occuper. Des » héros la défendent ; mais ce n'est point assez ; » demain je vole à son secours. Peuples, c'est là » que nous appellent des dangers dignes d'éprou- » ver le plus intrépide courage. Vous allez voir » des animaux rapides, porter l'homme dans les » combats ; vous allez voir l'image du terrible » Illapa (*) dans les armes de ces brigands. Ils » ont su donner à la mort un appareil épouvan-

(*) La foudre.

» table. Mais ce n'eſt jamais que la mort ; & vous
» venez d'entendre ſi la mort eſt à craindre. Du
» reſte, ces brigands ſont périſſables comme
» nous ; & ils ſont en ſi petit nombre, que ſi vous
» les enveloppez, ils ſeront, au milieu de vous,
» comme les feuilles agitées par le tourbillon des
» tempêtes. Voilà, pourſuivit-il, en leur mon-
» trant Alonzo, celui qui ſait comment on peut
» les vaincre ; c'eſt à lui de vous commander. »

CHAPITRE XLVIII.

AINSI parloit Ataliba ; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe, & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du roi ſon pere (*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes peuples d'aller au devant d'eux & de les adorer ; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'inca ſon frere, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même temps, & ſe répandoient dans l'armée ; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les eſprits, quand le cacique de Rimac vint remettre

(*) Huaina Capac.

à l'inca des lettres dont le général Eſpagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Caſas, lui écrivit lui-même en ces mots :

« Mon cher Molina, ſi vous aimez votre patrie, » voici le moment de lui épargner des crimes. » Si vous aimez les Indiens, voici le moment de » leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas » connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui » vous affligeoit, m'affligeoit encore plus moi- » même. Mais ſans titres & ſans pouvoir pour » me faire obéir & craindre, je diſſimulois malgré » moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait, depuis, » un voyage en Eſpagne. J'en arrive, enfin, re- » vêtu de toute la puiſſance de notre invincible » monarque. Ce jeune prince aime les hommes. » Il veut qu'on uſe d'indulgence & de ménage- » ment envers les Indiens. Il m'a recommandé » pour eux les ſoins & la bonté d'un pere. Heu- » reux, ſi je remplis ſes vues ! Soyez bien ſûr » que mon penchant eſt d'accord avec mon » devoir. Mais vous ſavez combien l'autorité com- » miſe s'affoiblit dans l'éloignement, & avec » quelle précaution je dois en uſer ſur des hom- » mes violents & déterminés. Dans le nombre il » en eſt dont l'ame eſt déſintéreſſée, le cœur » ſenſible & généreux ; il eſt aiſé de les conduire. » Mais la foule eſt aveugle, inquiete, & ſur-tout

» avide ; & c'eſt elle, je vous l'avoue, que je
» crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en
» répons plus, ſi les hoſtilités l'irritent. Un doux
» accueil de la part de vos peuples, eſt le ſeul
» moyen d'établir la concorde & l'intelligence.
» C'eſt à vous de me ſeconder, en y diſpoſant
» les eſprits. Je vois la moitié de l'empire em-
» preſſée à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il
» n'en falloit pour répandre ici le ravage ; mais
» ſans vos bons offices, je n'en ai pas aſſez pour
» maintenir l'ordre & la paix. Je marche vers
» Caſſamalca, où l'inca de Quito a, dit-on, raſ-
» ſemblé ſes forces. On lui impute bien des
» crimes ; mais ſeriez-vous l'ami d'un tyran ? Je
» ne le puis penſer, & votre eſtime eſt ſon apo-
» logie. Venez au devant de moi. Nous nous
» concerterons enſemble pour conquérir ſans
» opprimer.

» Las-Caſas, votre ami, & je puis dire auſſi
» le mien, le vertueux Las-Caſas, que j'ai laiſſé
» mourant à l'iſle Eſpagnole, a voulu vous écrire.
» Je vous envoie ſa lettre. Je crains bien, mon
» cher Alonzo, que ce ne ſoit un dernier adieu. »

La douleur dont Alonzo avoit été ſaiſi en liſant ces mots, redoubla, lorſqu'il jeta les yeux ſur la lettre de Las-Caſas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo, ſi vous êtes
» encore parmi nos Indiens, & ſi Pizarre vous

» retrouve ſur les bords où il va deſcendre, rece-
» vez de ſa main ce tendre & dernier gage d'une
» ſainte amitié. Je ſuis mourant. Je n'ai vécu que
» pour gémir. Dieu a permis que, dans le court
» eſpace de ma vie, j'aie vu ſous mes yeux tous
» les crimes & tous les malheurs raſſemblés.
» Quel regret puis-je avoir au monde ?

» Je vous ai confié mes craintes ſur l'entrepriſe
» de Pizarre. Elles viennent d'être calmées par
» les vertus de ce héros. Oui, mon ami, le ciel
» a touché ſa grande ame. Pizarre penſe comme
» nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être le pro-
» tecteur & le pere des Indiens, que leur vain-
» queur & leur tyran. Uniſſez-vous à lui, pour
» lui concilier leur eſtime & leur bienveillance :
» il en eſt digne comme vous. Adieu. Je crois
» ſentir que mon heure approche. Demain peut-
» être je ſerai devant le trône de mon juge ; &
» s'il m'eſt permis d'implorer ſa clémence, ce
» ſera pour ces Eſpagnols qui l'adorent & qui
» l'outragent ; ce ſera pour ces Indiens égarés
» dans l'erreur, mais ſimples, doux & bienfai-
» ſants, qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne veut
» pas rendre éternellement malheureux. Proté-
» gez-les, voyez en eux mes plus chers amis,
» après vous, que j'aimerai au delà du tombeau. »

Cette lettre fut arroſée des larmes de l'amitié.
Alonzo la baiſa cent fois avec un ſaint reſpect.

Ataliba ne put l'entendre ſans partager l'émotion, l'attendriſſement du jeune homme. « Quel eſt » donc, lui demanda-t-il, ce Las-Caſas, cet » homme juſte ? — Ah ! dit Alonzo, demandez » à ce cacique & à ſon peuple. » Ce cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Caſas ; & appuyé ſur ſa maſſue, ſes yeux baiſſés fondoient en pleurs. « Ce n'eſt pas un homme, » dit-il, c'eſt un être céleſte envoyé de ſon Dieu, » pour adoucir les tigres, & pour conſoler les » hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avoit » permis. »

Ce témoignage, mais ſur-tout celui d'Alonzo, l'emporta ſur les impreſſions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire ſur l'ame d'Ataliba. « Je » m'abandonne à vous, dit-il à ſon fidele Alonzo. » Allez au devant de Pizarre ; aſſurez-vous de ſes » intentions ; & s'il eſt tel qu'on vous l'annonce, » répondez-lui de la droiture & de la bonne foi » d'un prince votre ami, qui deſire d'être le ſien. »

Des Indiens, chargés des plus magnifiques préſents, formoient le cortege d'Alonzo ; & ces richeſſes (*a*) diſpoſerent favorablement les eſprits. Mais telle étoit la ſoif de l'or qui dévoroit les Caſtillans, que ce qui auroit dû l'appaiſer, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo fut

l'épanchement de deux cœurs pleins de nobleſſe & de franchiſe. Des deux côtés l'état des choſes fut expoſé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'inca de Cuſco qu'un excès d'orgueil ſans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur ſenſible & généreux. De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca ; que le général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cents hommes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Egalement ſûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſſerent, & Alonzo retourna au camp Indien.

Le roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience ; mais il fut bientôt raſſuré, & il aſſembla ſes guerriers pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent ; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur chef, qui croyoit voir tomber l'inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir. « Hé quoi ! prince, lui dit-il, as-tu donc oublié » le ſort de Montezume & celui du Mexique ? » Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands » qui ont déſolé le nôtre, & qui l'ont inondé de

» ſang ! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné
» nos rois, qui les ont fait brûler vivants ! Ah !
» que notre exemple t'éclaire & t'épouvante !
» Trop averti par nos malheurs, ſois ſage à nos
» dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaîne-
» ment dans les cauſes de ta ruine, que dans
» celles de notre perte ? Notre empire étoit di-
» viſé ; celui-ci l'eſt de même. Un oracle men-
» teur nous faiſoit une loi honteuſe de fléchir
» devant nos tyrans ; un même oracle vous l'or-
» donne. Notre roi, ſéduit & trompé par des
» apparences de paix, de bonne foi, de bien-
» veillance, ſe perdit, & perdit ſes peuples ; &
» toi, malheureux prince, tu veux te livrer
» comme lui ! Ah ! ſi Montezume avoit eu cette
» ame ferme & courageuſe que tu nous as fait
» voir, il auroit ſauvé le Mexique. Pourquoi donc
» te laiſſer abattre, & te préſenter ſous le joug ?
» Es-tu ſans eſpoir, ſans reſſource ? Eloignes-toi.
» Laiſſe Palmore à la tête de ton armée. Qu'il
» faſſe tête aux Indiens. Ces caciques & moi,
» avec nos deux mille hommes, nous charge-
» rons les Caſtillans, & nous prendrons le che-
» min le plus court de la vengeance ou de la
» mort. »

Alonzo crut devoir répondre. « Inca, dit-il,
» le caractere de ma nation eſt d'être fiere &
» brave. Ce n'eſt un mal que pour ſes ennemis.

» Sa paſſion eſt la ſoif de l'or, & tu peux l'aſſou-
» vir ſans peine. Le reſte eſt perſonnel : le vice
» & la vertu naiſſent dans les mêmes climats : le
» peuple, qui en eſt un mêlange, devient mé-
» chant ou bon, ſuivant l'exemple qu'on lui
» donne. Son ame eſt celle du brigand, ou du
» héros qui le conduit. Cortès a détruit ſa con-
» quête, & déshonoré ſes exploits. Pizarre, plus
» humain, plus ſincere, plus généreux, peut
» vouloir ménager, rendre heureux & paiſible
» le monde qu'il aura ſoumis, & ſe faire une
» renommée ſans reproches & ſans remords.
» Pizarre eſt Eſpagnol ; mais ne le ſuis-je pas
» moi-même ? Me connois-tu fourbe, avide &
» féroce ? Non, tu me crois ſincere & bienfai-
» ſant. Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au
» moins Pizarre me reſſemble ? Tu répondrois
» de moi ; je répons de lui ; & j'en répons ſur la
» foi de Las-Caſas, ſur la foi de cet Eſpagnol,
» le plus vrai, le plus vertueux, le plus ſenſible
» des mortels, & ſur-tout le meilleur ami que
» les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut
» me tromper ; mais il peut ſe tromper lui-
» même ; on peut lui en avoir impoſé. Sois donc
» prudent, ſans être injuſte. Tends les mains à
» la paix, ſans toutefois quitter les armes ; &,
» au milieu d'un camp nombreux, oſe recevoir
» deux cents hommes qui ſe préſentent en amis. »

L'inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege de huit mille Indiens, d'une valeur reconnue. A l'aile droite, & en avant des tentes de l'inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les ſauvages de Capana formoient l'aile oppoſée; & Palmore, avec ſon armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de ſon roi. « Prince, je fais des vœux au ciel, dit le » jeune homme, pour que la bonne foi pré- » ſide à cette conférence, & forme, entre Pi- » zarre & toi, les nœuds d'une ſolide paix. Si » je ſuis trompé dans mes vœux, ſi je le ſuis » dans mon attente, je verſerai pour toi mon » ſang. C'eſt tout ce que je puis. Je n'ai rien » donné au haſard; je ne me reprocherai rien. »

NOTE.

(*a*) ET *ces richeſſes.*] Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette perſuaſion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empreſſoient de mettre, devant ces animaux, des vaſes remplis de grains d'or.

CHAPITRE XLIX.

LA nuit vint ; elle ſuſpendit ce flux & ce reflux de craintes & d'eſpérances qu'une incertitude pénible & des preſſentiments confus faiſoient naître dans les eſprits. Mais ces mouvements, appaiſés par le ſommeil, ſe renouvellerent, lorſqu'aux premiers rayons du jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche ; le roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or, que ſoutiennent douze caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie occupe les ailes, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des courſiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête ; & accompagné de Valverde & de ſix de ſes lieutenants, il ſe préſente, avec une noble aſſurance, devant le trône de l'inca.

On fait ſilence ; & du haut d'un courſier, qui l'éleve au niveau du trône, le héros Caſtillan parle au roi en ces mots : « grand prince, tu » ſais qui nous ſommes. Et plût au ciel que le

» nom Eſpagnol fût moins fameux dans ce
» nouveau monde, puiſqu'il ne doit ſa renom-
» mée qu'à d'horribles calamités ! Mais le re-
» proche & la honte du crime ne doit tomber
» que ſur le criminel ; & ſi la renommée l'a
» étendu ſur l'innocent, elle eſt injuſte ; & tu
» ne dois pas l'être. Si j'en croyois tes ennemis,
» je te regarderois comme le plus barbare des
» tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton
» équité ; je les crois. Traite-nous de même ; ou
» du moins, avant de nous juger, commence
» à nous connoître, & ne fais pas retomber
» ſur nous les maux que nous n'avons pas faits.

» Lorſque les incas tes aïeux ont fondé cet
» empire, & rangé ſous leurs loix les peuples de
» ce continent, ils leur ont dit : nous vous ap-
» portons un culte, des arts & des loix qui vous
» rendront meilleurs & plus heureux. Voilà le
» titre de leur conquête. Ce titre eſt le mien, &
» comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je
» n'aurai pas de peine à te perſuader que nous
» ſommes ſupérieurs, par l'induſtrie & les lumie-
» res, à tous les peuples de ce monde. Ce ſont
» les fruits de trois mille ans de travaux & d'expé-
» rience, dont nous venons vous enrichir. Dans
» vos loix, je ne changerai que ce que tu croiras
» toi-même utile d'y changer, pour le bien de
» tes peuples ; & ces loix, & l'autorité qui en eſt

» l'appui, resteront dans tes mains : tes peuples
» n'auront pas le malheur de perdre un bon roi.
» Protégé par le mien, tu seras son ami, son
» allié, son tributaire ; & ce tribut, léger pour
» toi, n'est que le partage d'un bien que vous
» prodigue la nature, & qu'elle nous a refusé.
» En échange de l'or, nous vous apportons le fer,
» présent inestimable, & pour vous mille fois
» plus utile & plus précieux. Nos fruits, nos
» moissons, nos troupeaux, ces richesses de nos
» climats ; des animaux, les uns délicieux au
» goût, servant de nourriture à l'homme, les
» autres à la fois robustes & dociles, faits pour
» partager ses travaux ; les productions de nos
» arts, qui font le charme de la vie ; des secrets
» pour aider nos sens, & pour multiplier nos
» forces, des secrets pour guérir ou pour soula-
» ger nos maux ; mille larcins que l'homme in-
» dustrieux a faits à la nature, mille découvertes
» nouvelles pour subvenir à ses besoins, pour
» ajouter à ses plaisirs ; voilà ce que je te pro-
» mets en échange de ce métal, de cette pous-
» siere brillante dont vous êtes assez heureux
» pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel est l'ac-
» cord paisible & le commerce mutuel que mon
» maître Charles d'Autriche, puissant monarque
» d'orient, m'a chargé de t'offrir. »

Ataliba, le cœur rempli de joie & de recon-

noiſſance, répondit à Pizarre qu'il juſtifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de ſa droiture & de ſa générοſité ; qu'à tout ce qu'il lui propoſoit, il ne voyoit rien que de juſte ; que les montagnes où germoit l'or, ſeroient ouvertes aux Caſtillans ; & qu'il ne croiroit pas aſſez payer encore l'amitié d'un peuple éclairé, qui lui apportoit ſes lumieres, & l'alliance d'un grand roi.

« La plus ſublime de nos lumieres, reprit le » héros Caſtillan, c'eſt la connoiſſance d'un Dieu, » dont la terre, le ciel, le ſoleil même ſont l'ou- » vrage. Inca, ne t'en offenſe point : ce bel aſtre, » dont tes aïeux ſe diſoient les enfants, eſt ſans » doute la plus frappante des merveilles de la » nature ; mais il eſt lui-même ſorti des mains de » l'Etre créateur ; & il ne fait que lui obéir, en » donnant ſa lumiere au monde. C'eſt donc ce » Dieu qui, d'un coup-d'œil, a preſcrit au ſoleil » ſa courſe, à la mer ſes limites, ſon repos à la » terre, aux cieux leurs révolutions, à la nature » entiere ſes mouvements divers, ſon ordre, ſes » loix éternelles, c'eſt lui ſeul qu'il faut adorer. »

« Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit » l'inca, ne nous étoit pas inconnu : il a un temple » parmi nous ; ce temple eſt dédié à celui qui » anime le monde (*). Mais pourquoi cet Etre

---

(*) Pacha Camac.

» ſublime ne ſeroit-il pas le ſoleil ? Cet éclat,
» cette majeſté ſont, je crois, bien dignes de lui. »

« Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une extrê-
» mité de ton empire à l'autre, je voyois, tous
» les ans, un voyageur aller & revenir, ſans jamais
» ralentir ſa courſe, ſans ſe repoſer un moment,
» ſans jamais s'écarter d'un pas, le prendrois-je
» pour le roi du pays, ou pour un de ſes meſſa-
» gers ? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure
» preſcrite, ni d'eſpace déterminé ; il eſt ſans
» ceſſe & par-tout préſent. Celui qu'obſcurcit un
» nuage, & qui ne ſauroit éclairer une moitié du
» globe ſans laiſſer l'autre dans la nuit, n'eſt point
» le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes
» peuples adoroient la mer, les fleuves, les mon-
» tagnes. Tout cela, comme le ſoleil, tient ſa
» place dans la nature ; mais tout cela ne fait
» qu'obéir & ſervir. Adorons celui qui commande ;
» & pour en avoir une idée, infiniment trop foible
» encore, écoute ce que nos ſages nous ont, depuis
» peu, révélé. Ces hommes, exercés à voir ce
» qui ſe paſſe dans les cieux, ſont tous perſuadés
» que le monde où nous ſommes n'eſt pas le ſeul
» monde habité ; qu'il en eſt mille dans l'eſpace ;
» & que chacune des étoiles eſt un ſoleil plus
» éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres
» mondes. Laiſſe aller ta penſée dans cette im-
» menſité, & vois ces ſoleils & ces mondes tous

» ſoumis à la même loi. Celui qui les gouverne
» tous, à qui tous obéiſſent, eſt le Dieu que
» j'adore. Juge combien ce Dieu eſt encore au
» deſſus du tien. »

« Tu me confonds, mais tu m'éclaires,
» dit l'inca. Je commence à croire qu'on avoit
» trompé mes aïeux. Dis-moi ſeulement ſi ton
» Dieu eſt juſte & bon, & ſi ſa loi fait à l'homme
» un devoir de l'être. — Il eſt, lui répondit Pi-
» zarre, la juſtice & la bonté même; & l'unique
» devoir de l'homme eſt de lui reſſembler. — Je
» ne te demande plus rien, reprit l'inca. Viens
» nous inſtruire, nous éclairer de ta raiſon, nous
» enrichir de ta ſageſſe; & ſois ſûr de trouver
» des cœurs dociles & reconnoiſſants. »

Ainſi tout ſembloit s'aplanir, lorſque le fourbe
& fougueux Valverde demande à parler à ſon
tour. « Oui, prince, dit-il à l'inca, ce que tu
» viens d'entendre eſt vrai, mais d'une vérité ſen-
» ſible. Il s'agit à préſent d'oublier ta propre rai-
» ſon, ou de l'humilier ſous le joug de la foi.
» Voici ce que la foi t'enſeigne. » Alors l'impru-
dent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de
nos redoutables myſteres, au nombre deſquels il
comprit l'autorité d'un homme prépoſé par Dieu
même pour commander aux rois, dominer ſur
les peuples, diſpoſer des couronnes, comme de
tous les biens des ſouverains & des ſujets, &

faire exterminer tous ceux qui ne lui feroient pas foumis.

Le monarque Péruvien, étonné d'un langage fi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces chofes. « Dans ce livre, répond Valverde, d'un » ton plein d'arrògance, dans ce livre infpiré, » dicté par l'Efprit-Saint lui-même. » L'inca, fans s'émouvoir, prit dans fes mains le livre, & après y avoir jeté les yeux : « tout ce que Pizarre » m'annonce, je le conçois, dit-il ; je le croirai » fans nulle peine. Mais ce que tu me dis, je ne » faurois le concevoir ; & ce livre, muet pour » moi, ne m'en inftruit pas davantage. » Il ajouta, dit-on, quelques mots offenfants (*b*) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux rois, & de difpofer des empires ; & foit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laiffa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le prêtre fanatique, tranfporté de fureur, fe tourne vers les Efpagnols, & fe met à crier vengeance pour la religion, que ce barbare foule aux pieds (*c*).

A l'inftant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebufe annonce la guerre, & donne le fignal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre ; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embrafent

&

& qui mugissent, au massacre imprévu que d'invisibles coups font devant le trône du roi, il se trouble ; il voit à ses pieds sa garde, éperdue & tremblante, se serrer pour toute défense, & périr sous ses yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre seroit tombé. L'inca leur avoit défendu toute espece d'hostilité ; & ils observoient la défense. Alonzo, furieux, les presse de le suivre, & de fondre en désespérés sur cette troupe d'assassins. « Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. Défendez, sauvez votre » roi. » Le vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé ; il tombe. L'inca le voit tomber, & pousse des cris lamentables.

« C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer » ces monstres. Suivez-moi, mes amis, & em» parons-nous de leurs foudres. » Il dit, & à la tête des princes de son sang & de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui ; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang ; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts ; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reste, & le suit. Amis infortunés ! Ils vont tête baissée se jeter sur la batterie ; une explosion formidable les met en poudre ; ils disparoissent dans un tour-

billon de fumée ; & de leur brave & malheureuſe troupe le glaive Caſtillan moiſſonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce déſaſtre épouvantable, & auſſi prompt que la penſée, ne décourage ni Palmore, ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'eſt dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux eſcadrons Caſtillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du ſoldat, s'y laiſſent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en ſont hériſſés, mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondiſſent à travers les lances, écraſent une foule d'Indiens terraſſés ; & le fer, trempé dans le ſang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, ſix mille hommes ſont maſſacrés ; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de ſe ſuccéder ; tous périſſent ; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ſes ſoldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénetre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il eſt bleſſé

lui-même, de l'autre main saisit ce prince, l'entraîne, le jette à ses pieds, &, en le gardant, il s'écrie : « qu'on le prenne vivant, pour avoir » ses trésors. » Ce mot en impose à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le roi tombe, & se voit baigné dans des flots de sang Indien. Il reconnoît les corps de ses amis, brisés, meurtris, percés de coups ; il les embrasse avec des cris si douloureux, que leurs bourreaux en sont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. « Cher & funeste ami ! tu m'as perdu, dit-il ; » mais on t'a trompé : ton malheur est d'avoir eu l'ame d'un Indien. » A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo respiroit encore : « ah ! cruel, » dit-il à Pizarre, sauve du moins celui qui m'a » livré à toi. »

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre soin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va sauver les déplorables restes de la légion de Palmore, sur laquelle on est acharné. Là, Valverde (*d*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : « amis, chrétiens, achevez, achevez. L'ange » exterminateur vous guide. Ne frappez que de » pointe, pour ménager vos glaives ; plongez, » trempez-les dans le sang.— Eloignes-toi, mons- » tre exécrable, lui dit Pizarre, éloignes-toi,

» ou je te fais vomir ton ame atroce. » Le monſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Arrê» tez, cruels ! arrêtez, crie alors Pizarre aux » ſoldats, ou tournez contre moi vos armes. »

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur force & de leur fureur, ils obéiſſent ; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes ſauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part ; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. « Eſt-ce toi, généreux Capana, lui dit-il, en lui » tendant ſes bras tremblants ? eſt-ce de ta main » que je meurs ? Tu m'avois fait grace une fois ; » je reſpirois par ta clémence ; j'étois libre par » ta bonté. J'en ai fait un cruel uſage ! Le ciel » eſt juſte : il t'a choiſi pour m'arracher tes pro» pres dons. Caſtillans, écoutez-moi, & redou-

» tez, à mon exemple, la main du Dieu qui » m'a frappé. Je dois tout à cet Indien; laiſſez-» moi m'acquitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit libre » avec les ſiens. Viens, mon frere, mon bien-» faiteur, mon meurtrier & mon ami, viens, » qu'en expirant je t'embraſſe. Je devois appren-» dre de toi la juſtice & l'humanité. » Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes ſauvages allerent chercher, au delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un peuple encore plus inhumain.

NOTES.

(*a*) *ALORS l'imprudent.*] « Croyant peut-être, dit Ben-» zoni, que ce roi fût devenu en un inſtant quelque grand théologien. » *Penſando forſe che il rè foſſe un qualche gran theologo divenuto.* (*Hiſt. du nouv. monde, liv.* 3.)

(*b*) *Quelques mots offenſants.*] « Que le pape devoit bien » être quelque grand fat, de donner ainſi libéralement ce » qui n'étoit pas à lui. » *E che il pontifice doveva eſſere un qualche gran pazzo, poi che dava coſi liberamente quello d'altri.* (*Benzoni, hiſt. du nouv. monde, liv.* 3.)

(*c*) *Que ce barbare foule aux pieds.*] *Uccidete queſti cani che diſpreggiano la legge di dio.* (Ibid.)

(*d*) *Là, Valverde.*] « Quant au moine qui avoit com-
» mencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de
» faire du capitaine, & d'animer les soudards, leur con-
» seillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer
» des taillades & coups fendants, de peur qu'ils ne rom-
» pissent leurs épées. » *Perche di taglio non rompessero le spade.* (*Benzoni, ibid.*)

CHAPITRE L.

Les Espagnols, fatigués de meurtre, & chargés des riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient presque tous rassemblés dans les murs de Cassamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en silence, honteux & consternés, se reprochoient le sang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur satisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudissoient d'avoir vengé la foi, &, par un exemple terrible, épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla se plaindre de Pizarre, avec la violence d'un séditieux forcené.

« Castillans, leur dit-il, vous venez de venger » votre religion qu'avoit outragé un barbare. » Armez-vous de constance; car ce zele héroïque » est mis au nombre des forfaits. Pizarre vous » regarde comme des assassins, dignes du der- » nier supplice; & s'il en avoit le pouvoir, com- » me il en a la volonté, il vous y feroit traîner » tous. En se saisissant de ce roi, qu'il fait garder

» dans ce palais, il n'a fait que vous le souf-
» traire; il n'a voulu que le sauver. C'étoit par
» lui qu'il espéroit se rendre indépendant &
» absolu. Le traître Alonzo, leur agent mutuel,
» ménageoit cette intelligence, & avoit tramé
» ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre
» parler à ce sauvage; vous en auriez frémi.
» Charles paroissoit suppliant devant Ataliba. Au
» lieu d'une conquête c'étoit une alliance, un
» commerce au lieu d'un tribut, qu'il sollicitoit
» humblement. Et la religion!...... C'est là ce
» qui vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé
» comme font les impies. Il n'osoit exposer la
» foi; il rougissoit de nos mysteres; lui-même,
» aux yeux des infideles, il n'osoit paroître
» chrétien. Indigné, j'ai pris la parole; j'ai
» élevé ma voix; j'ai dit ce qu'un chrétien ne
» peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel
» outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est là ce
» que son ami, son allié, son protecteur vous
» reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis
» odieux; & je me console de l'être. J'ai vu
» fouler aux pieds le dépôt sacré de la foi, &
» je vous ai crié vengeance: voilà mon crime.
» Il eût fallu dissimuler le sacrilege, applaudir
» au blasphême, & trahir la religion en faveur
» de l'impiété; je ne l'ai pas fait, & j'attends,
» sans me plaindre, les humiliations, les oppro-

» bres, l'exil, peut-être le martyre!...... »
A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il ſera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce ſoulévement des eſprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés ſur ſon paſſage, ſes ſoldats ne lui marquent ni crainte ni confuſion; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à ſe révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de ſéditieux fanatiques, lui montre encore plus d'aſſurance, & d'un front où l'audace eſt peinte, ſoutient ſes regards menaçants. Pizarre traverſe la foule, en gardant un morne ſilence. Il demande où eſt Ataliba. On le conduit à ſa priſon; & là, autour de ce malheureux prince, il voit un petit nombre de ſes Caſtillans, qui, les yeux fixés à la terre, reſſemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans ſon malheur, gardoit encore aſſez de fermeté pour n'avoir pas daigné ſe plaindre. Mais lorſqu'il voit entrer Pizarre, il ſe renverſe, & détournant les yeux avec horreur, il le repouſſe, & ſe refuſe à ſes embraſſements. « Tu » me crois perfide & parjure, lui dit Pizarre; » mais regarde, regarde cette main déchirée & » ſanglante, qui t'a ſauvé le coup mortel. Eſt-ce » la main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce

» trône, où vingt glaives t'alloient percer; je
» t'ai pris pour te dérober à des furieux, que
» je n'avois pu défarmer, que je n'aurois pu
» retenir. Demande à ces guerriers, fi, durant
» ce maffacre horrible, je n'ai pas fait, pour
» l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-
» tu? que peut un feul homme? On m'a dé-
» fobéi; on fera plus encore : tout me l'an-
» nonce, & je m'y attends. Mais, jufque-là,
» fois fûr, malheureux prince, que je pro-
» tégerai tes jours, même aux dépens des
» miens. »

A ces mots, l'inca le regarde avec des yeux où la colere fait place à l'attendriffement; & il laiffe échapper des larmes. « En te voyant, je
» t'ai aimé, lui dit-il; & mon ame, affervie à
» la tienne, t'a foumis jufqu'à ma penfée &
» jufqu'à ma volonté. Pourquoi donc m'aurois-tu
» trahi? pourquoi aurois-tu voulu voir maffacrer
» des hommes paifibles, qui te recevoient comme
» un Dieu? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu
» pleures! Viens, embraffe-moi. Ta pitié fou-
» lage le cœur d'un malheureux qui t'aime
» encore. Mais, dis-moi : tout eft-il détruit? en
» eft-ce fait de mon armée? J'ai fauvé tout ce
» que j'ai pu, lui répondit le héros. S'il eft
» poffible, reprit l'inca, tire-moi des mains de
» ces traîtres : leurs cris de joie me déchirent;

» leur approche me fait horreur. Epargne-moi
» l'affreux ſupplice de les entendre & de les
» voir. Raſſaſiés de ſang, ils ſont affamés d'or;
» je veux bien les en aſſouvir. Je m'engage,
» pour ma rançon, d'en remplir l'enceinte où
» nous ſommes, juſqu'à la hauteur où tu vois que
» mon bras s'étend. Qu'ils emportent ces richeſſes
» pernicieuſes, & qu'ils nous laiſſent vivre en
» paix. »

« Ta cauſe eſt la mienne, lui dit Pizarre; &
» je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre
» du zele d'un ami. Donnons à la fureur le
» temps de s'appaiſer; & armons-nous, toi de
» conſtance, & moi de réſolution. Je te laiſſe.
» Je vais prendre ſoin d'Alonzo, dont l'état
» m'afflige & m'alarme. »

Pizarre, en ſortant de la priſon d'Ataliba, ſe ſentoit le cœur déchiré; mais un ſpectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit panſé ſa bleſſure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Caſtillans, encore fumants de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramaſſant un reſte de force: « barbares, leur dit-il, oſez-vous m'approcher, &
» me rappeller à la vie? Vous me l'avez rendu

» affreuse. Il est bien temps de vous montrer
» compatissants & secourables, après vingt mille
» assassinats commis sur la foi de la paix ! Les
» voilà, ces héros chrétiens, teints de sang,
» halerants de rage. O monstres fanatiques ! Le
» ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance
» un si exécrable attentat. Ce n'est pas au
» remords, c'est à votre furie que je vous dévoue
» en mourant. Je vous connois. Je vois l'orgueil
» & l'avarice allumer entre vous les feux d'une
» haine infernale. Armés l'un contre l'autre, vous
» vous déchirerez comme des bêtes carnacieres.
» Vous vous arracherez ces entrailles avides, &
» ces cœurs altérés de sang, que n'ont jamais
» pu émouvoir ni les larmes de l'innocence, ni
» les cris de l'humanité. Retirez-vous, brigands
» infames, lâches meurtriers, laissez-moi, laissez-
» moi mourir. » Et à ces mots, arrachant l'appareil de sa plaie, il la déchira de ses mains.

Pizarre le trouva baigné dans son sang ; & les Castillans, indignés, s'éloignerent à son approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de sa violence, & rendit le dernier soupir.

A l'instant Gonzale Pizarre vint parler en secret au général. « Que fais-tu là, lui dit-il ? On conspire,
» on va se révolter, & nommer un chef à ta place.
» Parois, dissipe ce complot, calme & ramene
» les esprits, ou nous sommes perdus. »

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes ſoldats; & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit: « Caſtillans, » vous venez d'égorger un peuple innocent & » paiſible, qui ſe livroit à vous, qui vous com- » bloit de biens, qui révéroit en vous ſes hôtes, » & qui, renonçant à ſon culte, ne demandoit » qu'à s'éclairer, pour embraſſer le culte & la » loi des chrétiens. Son roi lui avoit interdit » toute hoſtilité envers vous. Loin d'en com- » mettre aucune, il s'eſt vu maſſacrer ſans avoir » tiré une fleche, & avant d'avoir répandu une » goutte de votre ſang. Il eſt couché ſur la » pouſſiere, à la face du ciel, du ciel votre juge » & le ſien. Le maſſacre de vingt mille hom- » mes, fût-ce vingt mille criminels, ſeroit af- » freux à voir; combien plus il doit l'être, » quand ce ſont vingt mille innocents! Leur » roi vous demande pour eux la ſépulture. » Accordez-leur cette marque d'humanité. On » ne la refuſe pas même à ſes plus cruels en- » nemis. »

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les ſoldats répondirent qu'ils ne re-

fusoient pas d'ensevelir les morts, si ce qui restoit d'Indiens dans les villages d'alentour vouloient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront,
» dit Pizarre : demain, dans ces plaines sanglantes, ils seront assemblés au point du jour.
» Allez vous reposer : vous devez être fatigués
» de meurtre. »

Dès ce moment, tous les esprits, frappés de ce tableau funebre, se sentirent glacés d'horreur. La nature insensiblement reprit ses droits; & le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfants. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naissante pût éclairer les travaux de la sépulture, les Castillans virent ces femmes, ces enfants, ces vieillards, consternés & tremblants, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent la compassion dans les ames les plus farouches. Mais, lorsque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit se jeter, avec des cris perçants, sur ces corps sanglants & glacés, les serrer dans leurs bras, les arroser de leurs larmes, coller leurs bouches sanglotantes, tantôt sur les levres livides, tantôt sur la plaie entr'ou-

verté d'un époux, d'un pere ou d'un fils, les meurtriers ne purent ſoutenir ce ſpectacle, ſans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'aſſaſſin du pere embraſſoit les enfants; des mains, trempées dans le ſang du fils & de l'époux, retiroient l'épouſe & la mere de la foſſe où elles vouloient s'enſevelir avec eux. C'eſt ainſi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long ſupplice du remords.

De retour à Caſſamalca, les Caſtillans, le front baiſſé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, ſe préſentent devant Pizarre. « En eſt-ce » fait, demanda-t-il? & cette malheureuſe terre » a-t-elle caché dans ſon ſein juſqu'aux traces de » nos fureurs? — Oui, c'en eſt fait. — Hé bien, » reprit le général, hommes inſenſés & cruels, » vous l'avez donc vu, ce carnage, dont la nature » a dû frémir? C'eſt vous qui l'avez fait..... » Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le » plus noir & le plus atroce qu'ait jamais inſpiré » la rage des enfers, ce n'eſt pas vous que j'en » accuſe; en voilà l'exécrable auteur. C'eſt lui, » c'eſt ce tigre affamé, cette ame hypocrite & » féroce, c'eſt Valverde, qui, par vos mains, a » verſé des torrents de ſang. Apprenez qu'au » moment qu'il vous crioit vengeance au nom d'un » Dieu qu'on outrageoit, diſoit-il, ce peuple & » ſon roi l'adoroient avec nous, ce Dieu, & treſ-

» failloient en écoutant les merveilles de sa puissance. Je vous le jure, & j'en atteste ces guerriers qui m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hommage lui rendoit le vertueux prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc seul des forfaits dont son imposture est la cause; &, comme une victime impure, qu'il aille, loin de nous, dans quelque isle déserte, expier, s'il le peut, vingt mille assassinats dont le traître a souillé vos mains. Que les vautours & les viperes rongent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de les nourrir. »

Valverde alors voulut parler, & se défendre. « Misérable! lui dit Pizarre, en le saisissant avec force, & en le traînant à ses pieds, viens, parle, & dis si tu espérois qu'un roi qui ne t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre, & que, sur ta parole, il crût aveuglément ce qui confondoit sa raison. Ton livre étoit sacré pour toi; mais comment auroit-il pu l'être pour celui qui ne sait ni quel est, ni d'où vient, ni ce que renferme ce livre? Il le laisse tomber; & pour cet accident, hélas! peut-être involontaire, tu fais égorger tout un peuple! & je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun! Vas, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais vas la traîner loin de nous, en horreur au » ciel,

» ciel, à la terre, & à toi-même, s'il te reſte un
» cœur capable de remords. » A ces mots, prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'oſerent prendre ſa défenſe. On le ſaiſit pâle & tremblant, & l'ordre, à l'inſtant, fut donné pour s'en délivrer à jamais.

« Enfin, reprit le général, nous voilà rendus à
» nous-mêmes ; & la raiſon, l'humanité, la
» gloire vont préſider à nos conſeils. Le roi de-
» mande à payer ſa rançon, & vous ſerez épou-
» vantés du monceau d'or qu'il offre de faire
» accumuler dans la priſon qui le renferme. Caſ-
» tillans, je vous l'ai promis : vos vaiſſeaux s'en
» retourneront chargés de richeſſes immenſes.
» Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom
» du roi que nous ſervons, plus de cruautés : fai-
» ſons grace au moins à des peuples ſoumis. »

Dès-lors on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes peuples du fond de ſa priſon ; & ſes peuples lui obéiſſoient comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples ; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfants ſe paroient

aux jours ſolemnels. Sur le ſeuil du palais où leur roi étoit enfermé, ils quittoient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſiere à la porte de ſa priſon ; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis ; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (**), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

(*) Deux cents cinquante lieues.

(**) Soto, & Pierre de Varco.

CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens; & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletants de joie & d'ardeur; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une ſûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion, & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrace. « Le zele qui fait les martyrs, » répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien ſûr d'être innocent, & même louable à ſes yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ſes intérêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine

(*) A *puerto viejo*. Vieux port.

qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins ; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe trouver enſemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, aſſis auprès d'Almagre, ſous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poiſon des furies, dont lui-même il étoit rempli.

« Fidele & généreux ami du plus ambitieux » des hommes, ſes ſuccès & ſa gloire, & ſon » élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la faveur » dont il jouit, il vous doit tout : votre fortune » s'eſt épuiſée à lui armer des flottes ; votre cou- » rage a ſoutenu, a relevé le ſien, que laſſoient » les obſtacles, & que rebutoit le malheur. Nous » vous avons vu, à travers les tempêtes & les » écueils, paſſer, repaſſer ſans relâche du port » de Panama ſur ces bords dangereux, où, ſans » vous, il alloit périr, & par des ſecours impré- » vus, nous rendre à tous la vie & l'eſpérance. » Sans vous, il n'eût été célebre que par une im- » prudence aveugle, ou plutot il ſeroit encore » dans ſa premiere obſcurité. Vous allez voir » quelle reconnoiſſance il réſerve à tant de bien- » faits. Il a été à la cour d'Eſpagne ; il a obtenu » de l'empereur les graces les plus ſignalées, les » titres les plus éclatants ; mais pour qui ? pour » lui ſeul. Avez-vous vu ſes titres ? y êtes-vous

» ſeulement nommé ? A-t-il penſé à demander
» ſon ami, ſon aſſocié, le créateur de ſa fortune,
» au moins pour commander ſous lui ? Ce n'eſt
» pas oubli ; non, Pizarre ne vous a point oublié ;
» il vous a craint. Il veut régner ; & un lieutenant
» tel que vous eût gêné ſon ambition, & peut-
» être obſcurci ſa gloire. Apprenez ce qu'il a grand
» ſoin de dérober à tous les yeux, mais ce que
» j'ai ſu découvrir. L'étendue de ſa puiſſance,
» dans ces climats, n'eſt pas ſans bornes ; & ſes
» titres ne lui accordent que la moitié de cet
» empire, coupé en deux par l'équateur. La ville
» impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt au delà de ſes
» limites ; & le premier qui oſeroit lui en diſputer
» la conquête, y auroit autant de droits que lui.
» Pizarre l'a prévu ; & ſur le vain prétexte de la
» rançon d'un roi, ſon allié, qu'il feint de tenir
» priſonnier dans les murs de Caſſamalca, il fait
» enlever de Cuſco tous les tréſors qu'elle ren-
» ferme. Allez, Almagre, allez le trouver ; mais
» ſur-tout gardez-vous de lui rappeller ni vos bien-
» faits, ni ſes promeſſes ; gardez-vous de pré-
» tendre au partage de l'or qu'il fait accumuler :
» c'eſt la rançon d'un Indien que, ſans vous, on
» a fait captif : vous n'avez point droit au par-
» tage, & Pizarre l'a déclaré. »

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumerent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter

encore que ſon ami pût être ingrat. « Comment
» ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoiſſance,
» reprit le fourbe? il trahit bien ſon roi, ſa pa-
» trie & ſon Dieu. » Alors il répéta toutes les
calomnies dont il avoit chargé le héros Caſtillan.
« Et ſavez-vous, ajouta-t-il, quel eſt ce roi, l'ami,
» l'allié de Pizarre? Un uſurpateur, un perfide,
» qui a fait égorger ſans pitié toute la race des
» incas, qui s'eſt baigné dans le ſang des peu-
» ples de Cuſco, a chaſſé ſon frere du trône,
» l'a fait charger de chaînes, & le tient enfermé
» dans la plus étroite priſon. C'eſt là ce que
» nous ont appris les Indiens de ces vallées, qui,
» ſous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de
» leur roi. — Et où eſt la priſon de ce roi? lui
» demanda l'ambitieux Almagre. — Elle eſt,
» répond Valverde, dans le fort de Cannare,
» ville ſituée ſur la route de Quito à Caſſamalca.
» — Allez, c'eſt aſſez, dit Almagre; rendez-vous
» au port de Rimac. Vous n'en partirez point,
» ſans y avoir reçu des marques de reconnoiſ-
» ſance d'un homme qui hait les ingrats, & qui
» ne le ſera jamais. »

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'inca de Cuſco étoit pour lui un moyen ſûr & prompt de ſe faire un parti puiſſant, & d'enlever à ſon rival la plus belle moitié de ſa con-

quête. Il prit ſa route vers Cannare, où la nouvelle du maſſacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les peuples, à ſon approche, s'enfuir épouvantés; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout ſans pitié, ſi l'on refuſe, à l'inſtant même, de lui livrer l'inca, roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide Corambé répond, avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huaſcar s'écrie, tranſporté de joie & de rage: « les voilà, mes vengeurs! Qu'il meure, » au prix de ma couronne, qu'il meure, le » perfide, le ſanguinaire Ataliba. » Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur: « toi, qui préferes, lui dit-il, l'oppreſſion » de ces brigands à l'amitié de ton frere, & la » ruine de ton pays à la paix qui l'auroit ſauvé, » cruel, tu ne jouiras point de ton implacable » vengeance. » A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huaſcar ſe débattre à ſes pieds, & ſe rouler dans une ſanglante pouſſiere, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, s'il s'éloigne, il

commande à ses Indiens de le suivre, & se jette en désespéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups ; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un passage ; & le plus grand nombre des siens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivants.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jeta dans le fort ; il y trouva ce roi massacré, baigné dans son sang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugissements de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer ; il en fut outré de douleur ; & perdant l'espérance de diviser l'empire, il résolut, dès ce moment, d'ôter à son rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un roi qui, dans les fers, commandoit encore à ses peuples. Il fit donc enlever & porter à sa suite le corps de l'inca de Cusco, & se rendit à Cassamalca.

Pizarre le reçut avec l'empressement de l'amitié reconnoissante. Mais à ce mouvement de joie succede un mouvement d'horreur, lorsqu'au milieu des Castillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huascar. « Le reconnois-tu ? » lui dit-il d'un ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde ; il frémit, il recule épouvanté ; & jetant un cri de douleur : « ô mon frere ! dit-il, le glaive impi-
» toyable n'a donc rien épargné ! ils massacrent
» les rois ! » A ces mots, soit tendresse, soit

retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes; les ſanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir aſſaſſiné ! — Moi ! — Toi-même, perfide, & par la main d'un traître qui, pourſuivi par les remords, eſt venu tomber ſous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, ce roi, dont les ſujets fideles étoient venus juſqu'à Tumbès vous implorer; & cependant ſon ennemi, le meurtrier de ſa famille & de ſes peuples, du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſiner. J'ai ſu le danger qu'il couroit, & j'ai volé à ſa défenſe. Je n'ai fait que hâter ſa perte, & le barbare Ataliba n'a été que trop bien ſervi. »

« O céleſte juſtice ! s'écrie Ataliba, révolté de ſe voir chargé d'un parricide. Moi ! l'aſſaſſin d'un frere ! Ah ! cruels ! c'eſt à vous que ſont réſervés ces grands crimes. C'eſt pour vous que rien n'eſt ſacré. Il ne vous manquoit plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez lâchement trompé; vous m'avez attiré dans un piege effroyable; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hoſpitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a de plus ſaint, même parmi les plus cruels des hommes; vous avez égorgé mes peuples; vous m'avez chargé de liens; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours; n'en eſt-ce point

» aſſez ? Ni les pleurs, ni le ſang, ni l'or, rien
» n'aſſouvit donc votre rage ! Pour me porter un
» coup plus cruel que la mort, vous m'accuſez
» d'un parricide ! Hé ! grand Dieu ! que vous
» ai-je fait, que du bien, dans le moment même
» que vous nous accablez de maux ? Que me de-
» mandez-vous encore ? Eſt-ce mon ſang que
» vous voulez ? Il eſt à vous. Trempez-y vos
» mains, j'y conſens ; mais qu'avez-vous beſoin
» de me trouver coupable ? Je ſuis foible, je ſuis
» enchaîné, ſans défenſe, abandonné du monde
» entier ; nous n'avons que le ciel pour juge ;
» & le ciel me laiſſe accabler. Frappez. Vous
» n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frap-
» pez. Terminez mes malheurs ; mais épargnez
» mon innocence. Percez ce cœur ſans l'outra-
» ger. »

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient ; ils gardoient le ſilence ; ils ne ſavoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu ; mais, forcés par leur roi lui-même de parler ſans déguiſement, ils avouerent que leur chef, le lieutenant d'Ataliba, & le gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage ; & la calomnie, appuyée des appa-

rences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſerent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les eſprits les ſoupçons que Valverde avoit déjà fait naître; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt ſe déceler lui-même, & l'ambition ſe trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*), fanatique ſombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus diſſimulé, ne ſe déclaroit pas de même. Il gémiſſoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit cauſé, & ſe reprochoit, diſoit-il, une imprudence malheureuſe. Mais

(*) Tréſorier pour l'empereur.

Pizarre, à travers ſa diſſimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de ſon cœur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. « Ah ! j'ai trop ſouffert, diſoit-il ; » & pourquoi diſſimulerois-je ? Si la douceur pou- » voit toucher ces cœurs farouches, ne ſeroient- » ils pas amollis ? Pizarre, ils veulent que je » meure ; ils veulent perdre ton ami, je le vois. » Mais il eſt indigne de la vertu calomniée de » baiſſer un front ſuppliant. »

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même ; & ſemblable au pilote ſurpris par la tempête, dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il

choiſit pour aller en Eſpagne porter la rançon de l'inca. Le partage en fut annoncé, & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'éleve ; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nouveaux partiſans, s'il diſputoit la proie. « Diſſimulons, dit-il » aux ſiens, car c'eſt un piege qu'on nous tend. » Auſſi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immenſe où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviſer des hommes que l'eſtime, l'honneur, le devoir uniſſoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par ſa modération feinte, un parti nombreux & puiſſant ; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*). Il fit peſer l'or & l'argent qu'on avoit entaſſés, il les diſtribua ; ſon armée en fut enrichie. La part (*) qu'il avoit réſervée à l'empereur, fut envoyée au port, où Fernand devoit s'embarquer ; & Fernand, preſſé de s'y rendre, vint, la triſteſſe dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'inca cette amitié noble

(*) Le quint.

& tendre que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes : doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. « Je viens te dire adieu : l'on » m'envoie en Eſpagne : mon devoir m'éloigne » de toi, lui dit-il ; mais j'emporte avec moi l'eſ» pérance de te ſervir, de te revoir libre, juſtifié, » rétabli ſur le trône, & d'y embraſſer un héros » que j'ai reſpecté dans les fers. — Ah ! généreux » ami ! lui dit Ataliba, en l'enveloppant dans ſes » chaînes, & en le ſerrant dans ſes bras, vous me » quittez ! je ſuis perdu. — Hé quoi ! lui dit Fer» nand, mes freres, nos amis ! — Ils n'auront » pas votre courage ; & Pizarre, pour me ſau» ver, ne s'expoſera pas à ſe perdre avec moi. » Voyez, ajouta-t-il, cet homme arrogant & ſu» perbe, qui paroît engraiſſé de ſang ; » (c'étoit Alphonce de Requelme) « & cet autre qui » d'un œil morne nous obſerve ; » (c'étoit Almagre) « ils n'attendent que votre abſence pour » me faire périr. Nous ne nous verrons plus. » Adieu, pour la derniere fois. »

NOTE.

(*a*) *A le gagner par des largeſſes.*] Zarate aſſure que Pizarre fit donner à chacun des Eſpagnols qui accompagnoient Almagre, mille *peſos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*

CHAPITRE LII.

APRÈS de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zele a pu m'égarer, lui dit-il; » je dois expier tous les maux dont je ſuis la » cauſe; & quand vous m'aurez expoſé, dans » une iſle déſerte, aux animaux voraces, je ne » ſerai pas trop puni. Que le ciel me donne la » force d'expirer ſans me plaindre; & je vous » bénirai. Mais ſi cette force me manque, & ſi » le déſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt per- » due. Ah ! laiſſez-moi la ſauver par la pénitence. » Qu'avez-vous à craindre de moi? Proſcrit, » abandonné, quand je ſerois méchant, j'ai perdu » le pouvoir de nuire. La grace que j'implore eſt » d'expier mon crime par les plus pénibles tra- » vaux; d'aller, parmi les Indiens les plus ſau- » vages de ces bords, répandre au moins quel- » que lumiere, quelque ſemence de la foi. Je » ne veux que mourir martyr. » A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme

tous les cœurs généreux, se laissa toucher & séduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant sa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richesses prodigieuses que l'on venoit de partager n'étoit qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*). Pour remplir sa promesse, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la florissante Cusco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des rois & dans le temple du soleil. Almagre en frémissoit de rage. Cette ville superbe, sur laquelle est fondée son espérance ambitieuse, sera ruinée à jamais; & & quand la rançon de l'inca n'épuiseroit pas ces richesses, Pizarre en disposeroit seul, tant que ce roi seroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit solliciter sa perte, & la presser avec ardeur.

D'abord, par de feintes promesses d'user d'indulgence envers lui, on voulut l'engager à faire l'aveu de son crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux prince, conservant dans les fers la noble fierté de son sang : « c'est aux » criminels qu'on pardonne, dit-il; & je suis in- » nocent. » On lui parla de la clémence du prince au nom duquel on alloit le juger. « Il en aura

(*) La cinquieme partie.

» besoin,

» besoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes » accusateurs; mais envers un roi, son égal, qui » ne l'a jamais offensé, sa clémence lui est inu- » tile. Qu'il soit juste; & je ne crains rien. »

A des esprits frappés de la persuasion que son crime étoit manifeste, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puisqu'il avoit l'audace de demander à l'être; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le sauver. Il exposa que le conseil établi dans son camp n'étoit pas fait pour juger les rois; qu'un lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le servir, en se chargeant pour lui, d'un parricide, sans que ce prince en fût instruit, sans qu'il y eût donné son aveu; qu'on avoit pu de même, à son insu, vouloir tenter sa délivrance; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juste & louable; que la conduite de l'inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laissoit aucune apparence aux soupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'empereur qu'il étoit réservé de lui donner des juges; & qu'il réclamoit en son nom ce privilege auguste & saint. Il ajouta que dans ses lettres à l'empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit passé; qu'il lui déféroit cette cause; qu'il attendroit sa volonté; & que tout seroit suspendu jusqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez
» informer l'empereur, lui dit-il ; & de quoi ?
» de votre opinion, ſans doute, & de celle d'un
» petit nombre de vos amis, qui, comme vous,
» ont pu ſe laiſſer abuſer ? Eſt-ce donc ainſi,
» Pizarre, que doit s'inſtruire une ſi grande
» cauſe ? Et moi, je demande que le conſeil
» entende & juge Ataliba, & que le procès,
» revêtu de l'authenticité des loix, ſoit déféré au
» tribunal ſuprême, où ſera décidé le ſort de
» cet uſurpateur, que vous appellez roi. »

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre ; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits ſur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il penſa qu'il falloit d'abord les émouvoir ; & ſous un prétexte apparent de prudence & de ſûreté, il fit venir de Riobamba la famille du roi captif, pour les raſſembler tous dans la même priſon.

Ce fut un ſpectacle, en effet, bien digne de compaſſion, que de voir ces enfants, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Caſſamalca. L'innocence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante ! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hom-

mage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuſte, parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la premiere impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit, ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſants, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer, à pas lents, dans ces campagnes déſolées, & toutes fumantes encore du ſang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point : une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage; & le feu ſombre & dévorant dont ſes yeux étoient allumés, avoit tari la ſource de ſes larmes. Ses regards, tantôt fixés & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de ſon époux. « Où eſt-il mort? en quel » lieu repoſe mon cher Alonzo, diſoit-elle? En » quel lieu s'eſt fait le carnage de ceux qui gar» doient notre roi? » Un Indien lui répondit : « vous y touchez. C'eſt là, dans ce lieu même, » qu'étoit le trône de l'inca; c'eſt là qu'autour » de lui tous ſes amis ſont morts; c'eſt là qu'ils » ſont enſevelis. Alonzo étoit à leur tête; & » cette petite éminence que vous voyez, c'eſt » ſon tombeau. » A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouſe d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ſes entrailles. Elle ſe

précipite, elle tombe égarée ſur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte ; elle l'embraſſe avec l'amour dont elle eût embraſſé le corps de ſon époux ; elle réſiſte au ſoin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau ; & lorſqu'on veut lui faire violence, il ſemble, à ſes cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin, l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de déſeſpoir n'a pas été mortel pour elle ſeule ; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumiere, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſque-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs ; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout-à-coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfants, chargés de chaînes comme lui, ſe jeter dans ſes bras, tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble ; ſes yeux ſe rempliſſent de larmes ; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfants ; il les preſſe contre ſon cœur ; il mêle ſes ſoupirs à leurs plaintes ; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis ; ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & pere.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à ſon courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laiſſât ſeul avec ſes femmes & ſes enfants.

Ce fut alors que la nature, abandonnée à elle-même, donna un libre cours à tous les mouvements de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ſes enfants l'environner, baiſer ſes chaînes, demander quel mal ils ont fait; quel eſt le crime de leurs meres; & ſi c'eſt pour mourir enſemble qu'on les a réunis. Tendre époux & bon pere, il jette un regard languiſſant ſur ſa famille déſolée; & ſon cœur, oppreſſé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des ſanglots.

CHAPITRE LIII.

LE jour fatal arrive, & le conſeil eſt aſſemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Caſtillans. Pizarre y préſidoit ; mais Almagre & Requelme étoient aſſis à ſes côtés. Un ſilence terrible régnoit dans l'aſſemblée. On fait paroître Ataliba ; on l'interroge ; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le maſſacre de la famille des incas ; on lui oppoſe les témoins du meurtre du roi de Cuſco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Caſſamalca. La vérité fait ſa défenſe. Il leur expoſe, en peu de mots, la cauſe & les malheurs de la guerre civile ; ce qu'il a fait pour déſarmer l'inflexible orgueil de ſon frere ; ce qu'il a fait pour l'appaiſer, même depuis qu'il l'a vaincu. « Si j'avois pu vouloir ſa mort, dit-il, » c'eſt lorſqu'il ſoulevoit ſes peuples contre moi, » & que, du fond de ſa priſon, il rallumoit » encore les feux de la guerre ; c'eſt alors que » ce crime, utile à ma grandeur & au repos de » cet empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point » méconnu mon ſang ; je n'ai point voulu le

Chap. 53.



La famille d'Ataliba dormoit alors autour de lui.

» répandre ; & ſi, dans les combats, ſans moi,
» loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur
» de mes ſoldats n'a rien épargné, c'eſt le crime
» de celui qui, pour ma défenſe, m'a forcé
» de leur mettre les armes à la main. Caſtillans,
» ma victoire m'a coûté plus de larmes que tous
» les malheurs que j'éprouve ne m'en feront
» jamais verſer. Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu
» mon regne odieux à mes peuples. Je ſuis tombé
» du trône ; mon ſceptre eſt briſé ; tous mes
» amis ſont morts ; je ſuis ſeul dans les chaînes,
» avec des femmes & des enfants ; on n'a plus
» rien à craindre, à eſpérer de moi. C'eſt là,
» c'eſt dans l'extrêmité du malheur & de la foi-
» bleſſe, qu'on peut diſcerner un bon roi d'avec
» un tyran ; c'eſt alors qu'éclate la haine publi-
» que, ou que ſe ſignale l'amour. Voyez donc
» ce que j'ai laiſſé dans les cœurs, & ſi c'eſt
» ainſi qu'on traite un méchant, un coupable.
» Ce reſpect ſi tendre & ſi pur, cette fidélité
» conſtante, cette obéiſſance à la fois ſi pro-
» fonde & ſi volontaire, enfin, cet amour de mes
» peuples envers un malheureux captif, voilà mes
» témoignages contre la calomnie ; & je vous
» demande à vous-mêmes ſi ce triomphe eſt ré-
» ſervé pour le crime ou pour la vertu. Ce mo-
» ment, juge de ma vie, eſt ſous vos yeux ; &
» j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous

» dise, vous ne croirez jamais que celui qui,
» de sa prison, dans l'indigne état où je suis,
» fait encore adorer sa volonté sans force, &
» voit ses peuples prosternés, venir, en lui obéis-
» sant, arroser ses chaînes de larmes, ait été
» sur le trône injuste & sanguinaire. Vous m'avez
» connu dans les fers tel que l'on m'a vu sur le
» trône, simple & vrai, sensible à l'injure, mais
» plus sensible à l'amitié. On m'accuse d'avoir
» tenté ma délivrance, & voulu soulever mes
» peuples contre vous ! Je n'en ai pas eu la pen-
» sée ; mais, si je l'avois eue, m'en feriez-vous
» un crime ? Regardez ces plaines sanglantes ;
» voyez les chaînes dont vous avez flétri les
» mains innocentes d'un roi ; & jugez si, pour
» me sauver, tout n'eût pas été légitime. Ah !
» vous n'avez que trop justifié vous-mêmes ce
» que le désespoir auroit pu m'inspirer. Cepen-
» dant j'atteste le ciel que, Pizarre m'ayant
» donné sa parole & la vôtre de m'accorder
» la vie, de me rendre la liberté, de faire
» épargner ma famille, & de laisser en paix le
» reste de mes peuples infortunés, j'ai mis en
» lui mon espérance, & ne me suis plus oc-
» cupé qu'à faire amasser l'or promis pour ma
» rançon. Mon Dieu, qui sans doute est le
» vôtre, lit dans mon cœur, & m'est témoin
» que je vous dis la vérité. Mais, si c'est peu

» de l'innocence pour vous toucher, voyez mes
» malheurs. Je ſuis pere, je ſuis époux, & je
» ſuis roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous
» m'avez voulu voir ſuppliant; je le ſuis, &
» j'apporte à vos pieds les larmes de mes peu-
» ples, de mes foibles enfants, de leurs ſen-
» ſibles meres. Ceux-là du moins ſont inno-
» cents. »

Ce langage, ſimple & touchant, attendrit quelques-uns des juges, & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix...... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſi-tôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au tribunal de l'empereur. Requelme l'avoit propoſé; tout le conſeil y avoit ſouſcrit; aucun n'oſoit déſavouer ce conſentement unanime; & Ataliba, condamné, avoit du moins l'eſpérance de paſſer en Eſpagne, & d'y être entendu & jugé par un roi. Mais la noire furie qui pourſuivoit ſes jours, n'eut garde de lâcher ſa proie.

Valverde, échappé de ſa chaîne, & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, ſe déguiſe & entre, inconnu, au milieu d'une nuit

obſcure, dans les murs de Caſſamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ſes partiſans, formoit ſes complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue. « Amis, dit-il, reconnoiſſez la fidélité des » promeſſes de celui qui a dit au juſte ; *tu fouleras* » *aux pieds l'aſpic & le lion.* Vous m'avez vu » chargé de chaînes, proſcrit, envoyé ſur la » flotte, pour être abandonné dans quelque iſle » déſerte, où je ſerois la proie des animaux vo- » races ; me voilà au milieu de vous. Dieu a » rompu les pieges du méchant ; il s'eſt joué des » conſeils de l'impie ; il a tendu la main au foible, » innocent & perſécuté. Mais vous, guerriers, » qu'il a choiſis pour défendre ſa cauſe, & qu'il » a revêtus de force & de courage pour le venger, » que faites-vous ? Vous conſentez que Pizarre » envoie en Eſpagne un tyran, ſon ami, votre » accuſateur ; celui qui peut, par ſes richeſſes, » gagner la cour & le conſeil ; celui qui, s'il eſt » écouté, vous dénoncera tous comme de vils » brigands, comme de lâches aſſaſſins, faits pour » le meurtre & la rapine, ſans foi, ſans pudeur, » ſans pitié, indignes du nom d'hommes & du » nom de chrétiens ! Y penſez-vous ? Et de quel » droit dérober le crime au ſupplice ? Cet uſur- » pateur, ce tyran, ce parricide eſt convaincu ; il » eſt jugé ; pourquoi ne pas exécuter la ſentence » qui le condamne ? Qu'il meure, & tout eſt » conſommé. »

L'atrocité de ce conſeil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, ſans leur donner le temps de balancer : «il y va, leur dit-il, & de la vie, & » de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la » gloire de la religion, des intérêts du ciel ; & le » Dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de » délibérer. Pizarre dort ; tout eſt tranquille ; & » Requelme, par qui le procès eſt inſtruit, a » droit de voir Ataliba, de l'interroger à toute » heure ; qu'il me faſſe ouvrir la priſon. Je ne » veux, avec lui & moi, que deux hommes » déterminés. »

L'importance du crime en fit ſurmonter l'horreur ; & par un ſilence coupable on conſentit, en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à un infidele, dit-il, ne perdons » pas de vue le ſoin de ſon ſalut. Je veux, en le » purifiant dans les eaux ſaintes du baptême, lui » rendre à lui-même ſa mort précieuſe autant » qu'elle eſt juſte, & ſanctifier l'homicide qui » nous eſt preſcrit par la loi. »

La famille d'Ataliba, les yeux épuiſés de larmes, & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce prince, agité de funeſtes preſſentiments, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs

manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mouvement d'effroi le ſaiſit ; il ſe leve ; & ſurmontant cette foibleſſe, il vient au devant d'eux. « Inca, lui dit » Requelme, éloignons-nous ; n'éveillons point » ces femmes & ces enfants. Il eſt bien juſte que » l'innocence repoſe en paix. Ecoutez-nous. Vous » êtes jugé, condamné ; le feu feroit votre ſup- » plice, ſuivant la rigueur de la loi. Mais il dé- » pend de vous de vous ſauver des flammes ; & » cet homme religieux, que vous allez entendre, » vient vous en offrir un moyen. »

Le prince l'écoute & pâlit. « Je ſais, dit-il, » que le conſeil m'a jugé ; mais ne doit-on pas » m'envoyer à la cour d'Eſpagne, & réſerver à » votre roi un droit qui n'appartient qu'à lui ? — » Croyez-moi, les moments ſont chers, pour- » ſuivit Requelme : écoutez cet homme vertueux » & ſage, qui s'intéreſſe à vos malheurs. » Valverde alors prit la parole. « Ne voulez-vous point, » lui dit-il, adorer le Dieu des chrétiens ? — Aſſu- » rément, dit le malheureux prince, ſi ce Dieu, » comme on nous l'annonce, eſt un Dieu bien- » faiſant, un Dieu puiſſant & juſte, ſi la nature » eſt ſon ouvrage, ſi le ſoleil lui-même eſt un de » ſes bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel » ingrat ou quel inſenſé peut lui refuſer ſon » amour ? — Et vous deſirez d'être inſtruit, lui

» demande encore le perfide, des ſaintes vérités
» qu'il nous a révélées, de connoître ſon culte,
» & de ſuivre ſa loi ? — Je le deſire avec ardeur,
» répond l'inca : je vous l'ai dit. Impatient d'ou-
» vrir les yeux à la lumiere, que l'on m'éclaire,
» & je croirai. — Graces au ciel, reprit Valverde,
» le voilà diſpoſé comme je le ſouhaitois. Implo-
» rez-le donc à genoux, ce Dieu de bonté, de
» clémence, & recevez l'eau ſalutaire qui régé-
» nere ſes enfants. » L'inca, d'un eſprit humble
& d'une volonté docile, s'incline & reçoit à ge-
noux l'eau ſainte du baptême. « Le ciel eſt ou-
» vert, dit Valverde, & les moments ſont pré-
» cieux. » A l'inſtant il fait ſigne à ſes deux
ſatellites, & le lien fatal étouffe les derniers
ſoupirs de l'inca.

Ce fut par les cris lamentables de ſes enfants
& de leurs meres, que la nouvelle de ſa mort ſe
répandit au lever du jour. Quelques Eſpagnols
en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'au-
dace des aſſaſſins ; & l'on crut faire aſſez que de
laiſſer la vie aux femmes & aux enfants de ce
malheureux prince, abandonnés, dès ce moment,
à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre
le crime, après avoir chargé de malédictions ces
exécrables aſſaſſins & leurs partiſans fanatiques,

ſe retira dans la ville des rois (*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuſe, le meurtre & le ſaccagement furent ſans frein ; l'on ne vit plus, ſur la ſurface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pieges & ſous le fer des Eſpagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérants, il vint ſe jeter ſur leur proie, & s'aſſouvir d'or & de ſang. Dans toute l'étendue de cet empire immenſe, tout fut ravagé, dévaſté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée ; preſque tout le reſte, enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le ſort de ceux qu'on avoit maſſacrés.

Enfin, quand ces loups dévorants ſe furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée ſe tourna contre eux-mêmes. Le cri du ſang d'Ataliba s'étoit élevé juſqu'au ciel. Preſque tous ceux qui avoient contribué au crime de ſa mort, en porterent la peine ; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient ſous le nœud fatal ; les autres, juſtes une fois, s'égor-

(*) Lima.

gerent entr'eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la pourſuite des Indiens qui s'étoient ſauvés dans les bois, tombe aux mains des anthropophages ; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt le blaſphême à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*b*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice, & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits ; Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme, qui dédaignoit la vie, & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes rivaux & ſes freres. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vu déſoler ſes rivages ; & le fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

NOTES.

(*a*) L'EXECRABLE *Valverde.*] Ici la vérité feroit horreur; j'y fubftitue la juftice.

(*b*) *Parjure & traître.*] Almagre avoit juré de nouveau, fur une hoftie confacrée, de ne rien entreprendre fur les droits de Pizarre, & fa promeffe avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, fi je viole le ferment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniffes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ferment.

FIN.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table.